AUG 11 1921
UNIV. OF MICH.
AUG 12 1921

28e Année. N° 13. 1er Juillet 1921.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Lyautey	*Lettres du Tonkin et de Madagascar*	5
Marcelle Tinayre	*Valentine*	28
Maurice Bompard	*L'entrée en guerre de la Turquie.* — I.	61
A. Le Chatelier	*Pour nos Livres*	86
Prince de Condé	*Journal d'émigration.* — II.	104
J. Dessaint	*Le Centenaire de Joseph de Maistre*	139
Louis Chadourne	*Terre de Chanaan!* — IV.	153
Joseph Vassal	*Dans les Pays rhénans*	178
Paul Alfassa	*L'exposition Fragonard*	190
Louis Laloy	*La Musique*	201
X. X. X	*Les Alliés et l'Orient*	215

Copyright 1921 *Revue de Paris.*

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3, RUE AUBER

1921

LIVRES NOUVEAUX

LA CRISE D'ORIENT DE 1839 A 1841 ET L'EUROPE

par le vicomte **de Guichen**.

Les beaux travaux de M. de Guichen sur la Restauration et la Révolution de Juillet, trouvent un imposant couronnement dans son livre sur la Crise d'Orient de 1839 à 1841. Ces six cents pages de texte serré représentent une énorme documentation, puisée comme toujours — c'est ce qui assure l'originalité et la valeur de l'œuvre de M. de Guichen — dans les Archives de presque tous les pays d'Europe et dans les grands journaux étrangers de l'époque. On aperçoit ainsi l'entre-croisement subtil des intrigues, des influences, des intérêts; rien de plus vivant et de plus savant à la fois qu'une pareille histoire, pour laquelle la finesse et l'expérience diplomatique de l'auteur l'ont aussi heureusement servi que son immense érudition.

DISCOURS

par **Ed. Aynard.**

Les discours prononcés par Ed. Aynard à la Chambre des Députés de 1893 à 1913 ont été publiés en deux volumes par les soins de sa famille et d'un Comité. La vie parlementaire de notre pays pendant ces vingt années si fécondes revit dans ces pages; on se plaît à y retrouver aussi les qualités maîtresses de l'orateur, ce goût des idées générales qui donne aux débats les plus techniques une envolée inattendue. La politique n'avait pas absorbé Ed. Aynard : on sent toujours en lui l'ancien banquier, l'ancien économiste; ces expériences ont aiguisé son sens de l'actuel, et lui dictent un langage nourri de réalités.

PRODUCTION INDUSTRIELLE ET JUSTICE SOCIALE EN AMÉRIQUE

par **Charles Cestre.**

(Bibliothèque d'information sociale, dir. par C. Bouglé.)

Le nom de M. Bouglé est pour nous, pour nos lecteurs, pour le public qui lit, un sûr garant : dans l'ébranlement des institutions, des traditions, des principes, des consciences, il est de ceux dont la foi tranquille et l'optimisme ne sauraient faiblir, il est de ceux qui, à force de loyauté intellectuelle et de dévouement social, sauront ménager la difficile transition des hommes d'hier aux jeunes hommes de demain. La leçon que nous apporte ce premier volume sera bien accueillie. On n'a jamais étudié avec une sympathie plus grave, ni avec une critique plus scrupuleuse et plus équitable que ne l'a fait M. Cestre, l'esprit nouveau, tout à la fois scientifique et sentimental, pratique et humain, qui a porté la vie économique des Etats-Unis au degré de puissance qu'elle a atteint.

GIOVANNI FLORIO

par **Longworth Chambrun.**

Tout ce qui touche au XVIe siècle anglais, et notamment à la personne de Shakespeare, est à la fois si délicat et si curieux, qu'on ne saurait trop louer l'auteur de cette thèse, où l'érudition ne nuit pas à la finesse, des résultats qu'il semble avoir établis. Pour Mme de Chambrun la connaissance, fort imparfaite du reste, de l'italien et du français, qu'on remarque dans les premières œuvres de Shakespeare, est due à l'influence d'un grammairien italien séjournant en Angleterre, Giovanni Florio, le traducteur de Montaigne. Malgré ce qu'il y a d'un peu forcé dans certaines concordances, les arguments dont Longworth Chambrun appuie son hypothèse sont à peu près convaincants. Il va sans dire que l'identité de W. Shakespeare sort confirmée de cette étude, contre la thèse de M. Lefranc. On doit savoir gré à l'auteur d'avoir mis au jour l'importance du livre rarissime des *Premiers fruits* de Florio, dont l'ignorance avait jusqu'à présent faussé les conclusions de la critique.

PROCÈS DE CONDAMNATION DE JEANNE D'ARC

par **Pierre Champion.**

La *Bibliothèque du XVe siècle* s'enrichit d'une œuvre maîtresse : l'édition du texte latin et de la traduction française, avec notes et introduction, du Procès de condamnation de Jeanne d'Arc. On ne saurait trop louer M. P. Champion de vulgariser un document qui nous rend témoins d'un des drames les plus pathétiques de notre histoire. L'introduction qu'il a mise en tête du deuxième volume est un chef-d'œuvre d'intuition et d'érudition. Laissant de côté le parti de Charles VII, et la manière dont il s'est servi de Jeanne — ce point avait été traité, assez récemment, dans le livre de M. Jules d'Auriac —, M. Champion s'applique surtout à reconstituer la mentalité des juges, théologiens et politiques; à montrer quel effroyable jeu de concepts et d'ambitions a tué l'héroïne. Les tableaux de l'antique Sorbonne ou de Rome sous Martin V, quelques touches sur la cathédrale de Beauvais, décèlent un historien de race.

LA MONARCHIE DE JUILLET

par **S. Charléty.**

(*Histoire de France contemporaine*, publiée par Ernest Lavisse, tome V.)

Après l'épisode aventureux et confus de la Restauration, voici l'âge trouble de la Monarchie de Juillet, l'âge gros d'avenir, où se dessinent en traits vigoureux les linéaments de la société française contemporaine. Pour la première fois, cette histoire difficile est racontée avec une parfaite connaissance des recherches érudites et des documents mis au jour depuis plus d'un demi-siècle, non seulement en ce qui concerne la vie politique de Paris, les Assemblées et le Gouvernement, mais aussi la vie provinciale, la vie économique et intellectuelle, la vie totale de la nation tout entière. On sait ce qu'il y a, dans le talent de M. Charléty, de sens concret et juste de la réalité, de mesure et de choix, de vivacité lumineuse et de netteté. La grande œuvre historique se développe, de mois en mois, avec toute son ampleur et toute sa nouveauté.

LETTRES DU TONKIN ET DE MADAGASCAR

L'été dernier ont paru à la Librairie Armand Colin des *Lettres du Tonkin et de Madagascar*, signées LYAUTEY, qui ont eu en quelques mois le plus brillant succès. Une seconde édition va paraître.

Elle contiendra des lettres du même auteur, encore inédites, adressées à son éditeur et ami Max Leclerc, à Paul Desjardins, etc. N'ayant été retrouvées que récemment, elles ne figuraient pas dans la première édition. Nous sommes heureux de pouvoir en donner la primeur à nos lecteurs.

A PAUL DESJARDINS

Hanoï, le 15 juin 1895.

Mon cher ami,

J'ai eu le plaisir de serrer la main à M***, et la grande joie de parler à quelqu'un vous ayant vu. Il m'a longtemps attendu. J'étais en colonne, chassant au pirate, quand il est arrivé, et voici quelques jours seulement que, après quatre mois de l'existence sauvage, je suis de retour à Hanoï. Que vous dirai-je? Je suis saisi par la vie, pris jusqu'aux moelles par l'action immédiate ; quand on a passé sa journée à l'avant-garde à faire ouvrir à la hache un chemin à travers la brousse, à guetter sur le sol des indices de passage, à marcher dans l'eau jusqu'au genou et, l'étape finie, à attendre anxieux si le riz arrivera ou non, si l'on trouvera un guide, pour recevoir une fois endormi dans sa couverture un bon orage qui inonde le bivouac, je vous assure qu'on n'a pas le loisir de

397886

scruter son âme. Et elle ne s'en porte que joliment mieux. Et je voudrais que ce rude régime fût celui de bien des jeunes Français. Vraiment, de combien de rêveries creuses, de spleens injustifiés, de nervosités agitées n'eussé-je pas été préservé si j'avais eu la bonne fortune de mener cette vie quinze ans plus tôt ! Et combien, au retour au foyer, on doit être plus également tendre aux siens, doux à ses amis et mûr pour toute action ! Je crois que j'ai vraiment suivi les voies providentielles en venant ici, et que pour une fois je me suis laissé guider par en haut. Écrivez-moi : il est essentiel que vous me teniez au courant du mouvement des esprits en France, parce qu'il me semble qu'au retour je pourrai vous aider avec plus d'autorité, de contentement de moi et de conscience de ma force que je ne l'avais fait jusqu'ici. Dites à Wagner de m'écrire, et à vous, cher ami, du meilleur de mon cœur.

A PAUL DESJARDINS

En sampan sur la Rivière Claire, le 12 janvier 1896.

Mon si cher ami,

D'abord ce que je fais et où je suis : remontant la Rivière Claire dans un tout petit sampan qui, depuis cinq jours, sert à mon lieutenant aide de camp et à moi de dortoir, de bureau, de cuisine ; 1 m. 50 de large sur 4 mètres de long. Quatre sampans de suite portent les chevaux, l'escorte, les cantines, et je vais ainsi, à force de rames, cherchant à gagner Ha-Giang où je veux retrouver le colonel Vallière, chargé d'une grosse opération politico-militaire que je vais seconder, et à qui je porte d'urgentes instructions. Tous les deux jours environ je rencontre un poste. Je m'y arrête une heure, j'échange des télégrammes optiques avec l'avant et l'arrière, je dépose et reçois des dépêches, et surtout je donne des ordres parce que toute la rive gauche de la Rivière Claire est menacée par quatre cents Chinois imprévus. Les pauvres petits sergents et lieutenants chefs de poste de quarante hommes sont un peu troublés, et au passage je les réconforte en leur annonçant les mesures qui me suivent et vont les dégager. Entre les postes,

rien que le beau fleuve coulant en torrent entre deux hautes murailles d'une verdure sauvage.

Les journées sont longues dans la hâte d'arriver ; on a beau jouer alternativement de la piastre et de la menace pour activer les rameurs, à chaque instant un rapide force à s'arrêter, à descendre pour hâler à la cordelle.

Or, tout ceci n'est que pour vous dire ce qui suit :

Le petit lieutenant de vingt-cinq ans que j'ai emmené m'était bien sympathique depuis un an que je l'ai sous mes ordres à l'État-Major. J'appréciais ses goûts d'art et sa curiosité, sa réserve et son travail, et nous avions passé bien des soirées ensemble dans la ville indigène, entre les pagodes et les chanteuses, les fumeries des mandarins amis et les arrière-boutiques des marchands chinois. Mais c'était tout. Or voici que devisant, couchés sur nos banquettes, pendant ces interminables heures de navigation, il vient à s'ouvrir, et savez-vous à quoi concluent ses confidences? A me raconter ses dégoûts de l'abaissement moral individuel, son effort pour réagir par un travail intime sur lui-même, par un examen journalier, sanctionné par des résolutions, et son regret qu'il n'existe pas une association d'hommes ayant pour but de s'entr'aider, en dehors de toute confession, pour leur amélioration individuelle; d'union morale contribuant au relèvement général par la somme des relèvements personnels.

Franchement, comme on dit, çà « tombait à pic », et vous pouvez juger quelle douce soirée j'ai passée à lui raconter notre tentative, nos débuts, notre programme et le développement actuel de votre œuvre. Le *Bulletin* prochain qui m'arrivera, je ne sais quand, par là, vers la Chine, va trouver ce terrain préparé, et il m'a paru que ça vous réchaufferait le cœur de savoir qu'on parle efficacement de vous et de ce que vous aimez dans de si drôles d'endroits, et aussi que vous y verriez une confirmation du besoin auquel répond votre action. A moi surtout cette rencontre a donné du courage. Il est si doux de prendre le contact d'une âme et si navrant de penser qu'on ait risqué de passer à côté sans la reconnaître. Et vraiment cette campagne de trois mois, intéressante pourtant à tous égards, m'apparaît tout autre maintenant que cette communion s'est faite avec le compagnon du bivouac. Nos

pères avaient cette expression de « frères de la tente », qui est charmante et qui sous vos auspices se réalise ce soir. Bonsoir, mon bon et cher ami, je vais repenser à mes pirates et surtout à ma diable de route de demain qu'ils sont bien capables d'obstruer sans le moindre égard pour ma hâte fébrile d'arriver là-haut; et, parmi ces préoccupations, je me réjouis de penser que le messager indigène qui portera demain mes dépêches vers Tuyen-Quan y portera aussi ce témoignage de mon fidèle souvenir, de *deux* souvenirs, dont je sais bien que vous apprécierez tout ce que j'y sous-entends.

A PAUL DESJARDINS

Hanoï, le 5 mai 1896.

Mon bien cher ami,

Je ne vous ai pas écrit depuis mon retour de ma longue campagne d'hiver. J'y ai été employé à toutes les besognes. J'ai eu à deux reprises la joie sublime de mener des soldats à l'assaut, dans des conditions particulièrement critiques. Sur ce point je ne m'étendrai pas. Le commandement des hommes sous le feu, c'est un sacrement. A son seul souvenir le cœur se gonfle du plus noble orgueil et la même pudeur de discrétion s'impose à son égard que pour les choses religieuses. J'ai eu à réorganiser des provinces que je venais de réoccuper, à y ouvrir des routes, des marchés, des villages. L'œuvre de guerre n'a été vraiment que le moyen de l'œuvre créatrice, de paix et de vie, et là a été tout son prix. Très réellement, en chassant la piraterie des hautes vallées de la Rivière Claire et du Song-Gam, nous avons eu la certitude que nous libérions des populations opprimées et dignes d'intérêt. Elles nous l'ont prouvé en se battant avec nous vaillamment pour la reconquête de leurs foyers. C'est l'honneur et la justification de cette guerre. Et, la faisant, j'ai la conviction que je reste dans le plan général de nos idées et de l'orientation de notre vie. L'amitié naissante du petit ami que je vous présentais a été scellée sous les balles : il y a été plus que brave, froid et dévoué, démontrant une fois de plus que la noblesse de l'âme et la culture de la vie intérieure ne sont

pas les moindres facteurs de l'énergie physique et morale, quoi qu'en prétendent les rustres et les soudards.

Alors M*** m'a mis en avant pour vous jeter « l'armée du salut » à la figure ! Je ne me souviens pas de la circonstance qui a pu motiver sa réponse. Toutefois vous savez bien qu'avec vous par le cœur, reconnaissant sans atténuation la nécessité de votre œuvre, je vous ai toujours dit que l'*Union pour l'action morale* n'était pas *mon* œuvre, celle que j'avais rêvée avec vous, avec d'autres. J'ai été formel à cet égard. L'œuvre que j'avais voulue au début visait plus encore les faits que les idées, elle devait se traduire par des conséquences tangibles, terre à terre, par une lutte effective. La vôtre, à mon sens, exclut de la participation active tout homme dont les mœurs ne sont pas impeccables, c'est-à-dire un très grand nombre des hommes d'action. Je crois que cette œuvre d'*union pour la lutte sociale* est encore à faire, sans exclusion de la vôtre qui lui apporte *a priori* le plus noble contingent auquel d'autres doivent s'ajouter. Je voudrais être un des agents de cette œuvre, si je reviens un peu grandi et affermi par la rude vie que j'ai menée. Il n'y a nulle contradiction entre nos deux conceptions : elles s'ajoutent.

Je ne crois pas non plus qu'il faille nécessairement pour nous sauver un « effroyable baptême de douleur, la guerre étrangère ou la ruine économique ». Les maladies si graves, même lorsque leur convalescence a l'apparence d'une résurrection, laissent toujours la constitution diminuée et rapprochent tout de même la décrépitude finale. Il est mieux de les *prévenir* par une bonne règle de la vie quotidienne. Ce qui apparaît clairement quand on regarde la France avec un recul d'horizon comme d'ici, c'est qu'elle souffre avant tout de son régime politique, et que ce ne sont pas les mœurs qui ont fait le régime, mais le régime qui a fait les mœurs.

La lutte à entreprendre doit avoir pour but de rendre le gouvernement de la France à des gens qui gouvernent, sans souci de l'élection prochaine, sans souci du « chantage moral » qu'a stigmatisé Deschanel. Elle est encore si pleine de vie et de fécondité, la noble !

Enfin *tout* vaut mieux que ce que nous avons.

Écrivez-moi davantage, je vous aime, soyez mon interprète auprès des vôtres, auprès de nos amis.

Votre.

Wagner me ferait grand bien en m'écrivant.

A PAUL DESJARDINS

Ankazobé, le 27 mars 1898.

« Les mois de silence ne sont rien, non plus que les lieues de mer, pour me séparer de vous, je vous tiens par mes fibres les plus vivantes, mon lointain et si proche ami. » Ainsi terminiez-vous votre dernière lettre, ainsi commencera la mienne. En ces jours de deuil public, dont chaque paquet de journaux m'apporte un récit plus lamentable, ma pensée va à vous d'abord et à quelques autres, et, pour tout vous dire d'un mot, je vous envie d'avoir pu signer ce que vous avez signé. J'espère que cette lettre-ci ne s'égarera pas. Dites-le aussi à Max Leclerc, puisqu'il a eu ce courage, lui aussi, et je l'estime, ce courage civique, plus certes que celui qu'il faut devant les balles des fahavalos. Ceci suffit, n'est-ce pas, pour que nous nous soyons compris. Parlons d'autre chose.

Votre dernière lettre me parlant de la politique suivie ici me dit : « A vrai dire, d'ici on voit surtout comme vous taillez. » Est-il possible? et faut-il que les correspondances partant d'ici soient mal rédigées ! Demandez plutôt à D***, qui est parti d'ici parce qu'on n'y tirait plus de coups de fusil « et qu'un officier se disqualifie en administrant ». Or, nous nous disqualifions tous. Sauf les quelques coups de fusil que j'ai donnés en arrivant pour amener Rabezavana à se soumettre, que fais-je depuis un an? des routes, des ponts, des rizières, des marchés, des écoles.

A quoi ai-je passé cette journée-ci ! Permettez que je vous en donne l' « emploi du temps ».

Après mon courrier de service, j'ai, ce matin, passé une heure à mon école professionnelle, où, sous la direction de

cinq soldats chefs d'atelier, vingt-cinq petits Malgaches apprennent à faire des meubles, à charpenter, à forger, à souder, à peindre. De là à mon lazaret, à une demi-heure d'ici, où mon médecin a entrepris, avec une installation ingénieuse, de guérir en grand la gale qui depuis des siècles pourrit ce peuple. De là à l'école, où un caporal m'a présenté ses soixante élèves qui commencent à baragouiner en français toute la vie usuelle et à qui, en outre, il enseigne à se laver, à se peigner, à se vêtir. (Envoyez-moi des images, s. v. p.). Travail de bureau qui m'a mené au déjeuner.

A ma sortie de table, défilé de Malgaches ayant quelque chose à demander ; justice de Saint-Louis sous son chêne. Après-midi je suis allé, avec mon capitaine-adjoint, voir les travailleurs qui, sous la direction de sous-officiers d'artillerie, captent à une heure d'ici des sources pour augmenter le rendement des jardins et pépinières. En passant, le gouverneur indigène m'a montré tout un fond de marécages reconquis, convertis en rizières, et qui vont être récoltés; puis j'ai longé une pépinière de plus de cinq cents arbres fruitiers plantés par un de mes lieutenants. Mon tour a continué par un village abandonné où j'installe une ferme-école ; un vieux cultivateur français chassé d'Égypte par les Anglais, aidé de deux soldats, y établit cinquante vaches que je lui ai achetées, un poulailler multiple, des cochons, des lapins, et les Malgaches vont y apprendre l'élevage rationnel, et dans quelques mois je vendrai des fromages à Tananarive. C'est déjà un coin rustique et cordial de France. Puis je suis revenu par mes pépinières où un soldat (toujours), pépiniériste de profession, et deux de ses camarades me font des merveilles : 30 000 semis d'arbres déjà repris en boutures, un bel essai de café, un de tabac, un de vigne (les cotonniers et le quinquina ont raté), de grands champs de pommes de terre. Les Malgaches copient à l'envi, et cette tournée quotidienne m'a mené à l'heure du dîner avant lequel je vous écris. Et sapristi, ce ne sont pas des journées de soudards, et les vingt officiers qui commandent des secteurs dans mon territoire ont la même journée, et les sous-officiers dans leurs districts, et les soldats dans leur village, car cet organisme se ramifie à l'infini et porte aux extrémités notre contact, nos connais-

sances pratiques, notre tutelle très bienfaisante, de leur aveu même.

Et mes collègues dans leurs territoires ont les mêmes journées.

Pas partout, soit ! et à l'ouest de l'Ikopa j'ai actuellement deux compagnies qui marchent à la côte et échangent peut-être des balles avec des Sakalaves réfractaires, mais réfractaires à quoi, je vous prie? non pas à notre domination, mais à la fin d'un genre de vie qui était le leur depuis des siècles, celui de voleurs de bœufs, de pillards de caravanes, de stérilisateurs du pays qu'ils occupaient, et je fais occuper à coups de fusil ces grandes vallées de la Mahavary, de l'Andranomava qui se jettent à l'ouest de Majunga, riches, jusqu'ici improductives, mais où des postes installés vont permettre aux gens paisibles de se grouper, contenir les turbulents qui seront par la force des choses amenés très vite à se transformer en cultivateurs.

Voilà la seule guerre que j'aime et comprenne, celle qui fait, tout de suite, plus de richesse, plus de cultures, plus de sécurité, et la preuve, c'est que tout autour de moi les vieux villages démolissent spontanément leurs parapets antiques, comblent leurs fossés séculaires en disant : « Plus besoin, plus de voleurs, plus d'incursions de pillards sakalaves ».

Et voilà toute la méthode Gallieni, et pourquoi les journaux bêtes ne parlent-ils pas que de cela au lieu de faire mousser la moindre escarmouche, de donner des proportions de colonne au moindre changement de garnison? — Cette vie me console du vilain spectacle métropolitain.

Souvenirs à tous, hommages auprès de vous. Je vous aime fidèlement.

A MAX LECLERC

Ankazobé, le 14 mai 1898.

Mon cher ami,

Voici quatre mois et demi que j'ai reçu votre dernière lettre sans parvenir à vous écrire pour cette raison bien simple que je voudrais toujours vous écrire à vous des volumes et que

le temps ne vient jamais. Aujourd'hui, je suis très secoué par le câblogramme nous annonçant le ballottage de Lebon[1]; il ne manquerait plus que cela qu'il restât sur le carreau et qu'il lâchât son ministère! Gallieni ne manque pas une occasion de dire que la confiance personnelle du ministre est sa principale force, — et c'est à lui que nous devons la sensation de durée, de stabilité et de sécurité qui nous permet de faire quelque chose ici. Cela n'est pas pour me réconcilier avec les caprices du suffrage populaire. Mais ne causons pas politique, causons simplement comme si notre ministre devait nous rester, ce que nous souhaitons tous ici ardemment.

Sur la question hispano-américaine je suis *a priori* Espagnol, parce que je suis avant tout un *Européen*. Nous sommes, la vieille chrétienté, une unité aussi historiquement homogène que l'antique Grèce, et il est inconcevable qu'à vingt siècles d'intervalle Athènes ne se préoccupe que de Sparte et de Thèbes en invoquant Philippe-Nicolas de Macédoine-Pétersbourg, et sans se douter que de l'autre côté de l'Atlantique Rome guette la riche et vieille civilisation. Et c'est Rome qui en fin de compte cueillera tout l'héritage colonial aussi bien d'Athènes que de Sparte. C'est pour cela, et non pour autre chose, qu'il m'importe que Cuba reste espagnol.

Revenons à Madagascar.

Tout va bien si Gallieni dure. Après les incertitudes de l'an passé, j'ai la sensation qu'un grand pas est franchi. Nous avons doublé le cap menaçant de la famine. On s'est serré le ventre, mais on n'est pas mort ; — la récolte après deux ans de friche est superbe, et le peuple stimulé par cette diète cultivera cette année au delà de ce qu'il avait jamais fait. La population sur laquelle je commande et qui tout l'an dernier m'échappait, craintive, sournoise, désertant par masses les chantiers de travaux, se livre et se détend. J'ai depuis deux mois 250 ouvriers à Ankazobé, venus du Sud de mon cercle, sans qu'un seul se soit esquivé, tandis que l'an passé j'en retenais à grand'peine un tiers. Ils voient que la paye, le travail réglé, le traitement humain sont une réalité et non une promesse trompeuse, — ce à quoi les Rainilaraivony ne les avaient pas habitués. Mais le

1. M. André Lebon, ministre des Colonies, député, en ballottage aux élections générales.

meilleur symptôme est encore le travail spontané qu'ils fournissent dans leurs villages pour la reconstruction de leurs maisons, l'amélioration de leurs cultures, le perfectionnement de leurs chemins et de leurs ponts. Ils viennent d'eux-mêmes avec empressement à nos leçons ; j'ai ici une école professionnelle tenue par des soldats, j'ai un jardin et une pépinière-écoles, tous viennent y demander des graines et des méthodes de France pour faire chez eux du maraîcher.

J'ai commandé en France 50 charrues que j'attends dans deux mois : toutes sont retenues par des Malgaches, qui dressent déjà des bœufs dans cette vue. Enfin les écoles de français sont suivies avec un incroyable empressement : nos soldats y sont étonnants, et vous vous amuseriez fort d'un de nos cours mutuels avec la stupéfaction de constater que cela date de six mois.

A force de les exempter de droits de marché et de les gratificationner, nous avons fini par attirer sérieusement les toiles françaises. J'en avais *un* vendeur au premier marché de l'année, j'en ai *huit* aujourd'hui. Donc le terrain est bien préparé.

Malheureusement ce n'est pas tout, et la contre-partie, c'est ce que je vous ressasse depuis le Tonkin : ce n'est pas le Français qui manque à la France, c'est la France qui manque au Français.

La métropole est bien gênante.

Le Parlement ne semble voir nos colonies qu'à travers la vieille méthode espagnole et non selon la vieille et bonne méthode anglaise. L'un de mes livres de chevet coloniaux est *l'Expansion de l'Angleterre* de Seeley édité chez vous, — il n'y a qu'à s'y reporter : on étiole et tue les colonies à les vouloir immédiatement rémunératrices ; on prépare les empires coloniaux de l'avenir en les laissant librement se développer. C'est d'abord le régime douanier, cette absurdité économique coloniale ; — Hong-Kong et Singapore m'ont laissé des leçons que je n'oublierai jamais ; ceci doit être d'ailleurs pour vous une vérité apriorique : inutile d'insister.

C'est ensuite le régime fiscal imposé prématurément à la colonie, grevée d'un corps de fonctionnaires, magistrature, contrôle des finances, trésorerie, non seulement inutile, mais nuisible.

Comme me disait le pauvre M. Rousseau après un an d'expérience : « Voyez-vous, la politique coloniale n'est pas une politique de pauvres, et nous sommes des pauvres ! » Le fait est que, lorsqu'on ne se sent pas fichu d'y faire la mise de fonds nécessaire, il ne faut pas acheter une propriété à aménager ni s'exposer à l'hypothéquer dès la première année. Mieux vaut la laisser acheter au riche voisin.

*
* *

Enfin, sur un point capital, j'estime qu'il se dessine ici une grave erreur d'orientation, heureusement encore rectifiable, mais qu'il importe de vous signaler. Elle est d'autant plus intéressante qu'elle a une analogie dans notre histoire d'Indochine. La raison initiale économique de notre conquête d'Extrême-Orient a été la pénétration commerciale de la Chine par le Fleuve Rouge ; Garnier et Dupuis avaient ouvert la voie. Il fallait arriver au Yunnan et mettre la main sur son transit avant les Anglais. Comme toujours, malgré leur départ plus tardif, ils sont arrivés bons premiers par la Birmanie. Et cela, parce qu'une fois au Tonkin nous nous sommes laissé prendre par la cuisine intérieure, la politique de clocher annamite : j'avais été stupéfié en arrivant à Hanoï, encore largement orienté, de voir qu'on pensait à tout excepté au Fleuve Rouge et au Yunnan ; il a fallu que Pennequin revînt pour que la question se rouvrît.

Ici notre majeure raison d'être économique, c'est la côte orientale d'Afrique : il y a là un marché à prendre, et il nous attend. J'ai de ce côté avec le Transvaal, avec Mozambique, avec Zanzibar des relations personnelles suivies, et c'est en homme informé que je vous écris : ils attendent que notre élevage leur fournisse des bœufs et des moutons, que notre Émyrne leur envoie du riz, notre côte du maïs ; ils manquent des trois articles et n'attendent que l'offre; le marché est à prendre, je le répète.

Or, nous ne sommes guère ici à nous en préoccuper. Les coulisses électorales ont tout détourné sur la côte Est et la Réunion. Tout pour Tamatave et Saint-Denis. Or, franchement, quand on a à choisir entre le marché de l'Afrique aus-

trale et celui de la Réunion, c'est trop bête d'hésiter, — et on n'en est même plus à hésiter. On enfouit des millions dans cette route de Tamatave dont la terminaison est encore si éloignée, tandis qu'un seul million mis sur cette route de Majunga, où il ne pleut que quatre mois par an et dont le sol est un macadam naturel, eût permis d'y assurer dès cette année des transports de voitures ininterrompus ; j'en ai fait l'expérience l'an passé en l'aménageant presque sans crédits, de manière à y faire passer un premier convoi de voitures et à démontrer ce qu'un million consacré à faire les 15 ou 20 ponts nécessaires eût permis de faire de définitif. On en reste sur cette expérience! Voilà pour la voie de terre. Pour la voie fluviale, il eût fallu solutionner rapidement la concession d'une Compagnie de transports en Betsiboka, par Suberbie ou autre, n'importe; là encore je ne sais où est l'obstruction.

Enfin, pour la voie maritime, l'application du tarif général et la loi sur le cabotage, qui ne peut être fait que sous pavillon français, ont fait disparaître les dernières relations maritimes avec la côte d'Afrique. Depuis le 1er janvier la Compagnie Castle Line ne touche plus aucun des ports de notre côte et va directement de Lorenzo-Marquez à Tamatave. Durban, Mozambique, Zanzibar ne demandent qu'à renouer les relations avec Madagascar, mais avec un port de la côte Ouest. Majunga est tout placé pour renouer avec Lorenzo-Marquez, qui est le port le plus rapproché de Johannesburg et l'un des mieux outillés de la côte d'Afrique. Ne pas oublier que plus la Rhodesia gagne vers le Nord, plus l'importance des ports de la côte Est d'Afrique augmente ; car, malgré le chemin de fer venant du Cap, les gens de l'intérieur trouvent encore tout avantage à se ravitailler par la côte, et ce qu'ils demandent, encore une fois, ce sont les bœufs, le riz, le maïs, que nous pourrons vite leur donner en masse. C'était donc de ce côté qu'il fallait d'abord chercher les débouchés, améliorer les ports, jeter au plus vite les chemins de fer. Malheureusement le Général a trouvé engagée cette entreprise de Tamatave ; il n'a pu, et je le comprends, revenir en arrière quand tant d'intérêts et d'argent y étaient déjà engrenés. Mais cela ne devait pas empêcher d'aller *concurremment* au plus pressé et de faire ceci d'abord beaucoup plus vite et *beaucoup*

moins cher. Un élément, hélas ! est intervenu entre Majunga et la côte Ouest : les influences politiques et parlementaires de la Réunion.

Je suis, avec beaucoup de colons sérieux de Tananarive, tellement convaincu de l'avenir économique de la côte Ouest que, bien qu'elle soit peu à la mode, je me suis réjoui que le Général y ait tellement développé mon commandement ; j'ai maintenant le carré de 400 kilomètres de côté, limité à l'Est par la Mahajamba, au Nord par Ambato et le cap Saint-André, au Sud par un parallèle aboutissant à l'embouchure de la Beboka au Sud des îles Barren, à l'Ouest par la mer. Cela me donne les ports de Maintirano, de Tombohorano, de Beravina, de Nossi-Voalavo et le fleuve de pénétration du Manambaho. Je vais donc pouvoir m'y donner à fond à cette œuvre de petit commerce par boutres et faire tout jouer pour y attirer quelques Africains. Je voudrais y créer un mouvement qui nous y attirerait de la main-d'œuvre africaine en lui faisant des conditions sortables, car c'est là encore une des grosses questions, puisque les Sakalaves de cette côte se refusent jusqu'ici à tout travail. Je voudrais enfin créer une artère directe d'Ankazobé à la côte Ouest par le Manambaho ; seulement il y a encore sur la rivière un groupe de Sakalaves qui ne semblent jusqu'ici admettre d'autres relations que celles à coups de fusil. Je serai donc forcé, fort malgré moi, d'aller en tirer quelques-uns pour ouvrir les chemins. Je pars dans une dizaine de jours avec le Général pour Majunga. Nous aurons à y régler bien des questions ; de là il me mènera par mer à Maintirano où je le lâcherai. Et alors je procéderai à la contre-pénétration pour rentrer chez moi en fabriquant à mesure cette nouvelle voie du Manambaho, soit pacifiquement, soit autrement, mais pour aboutir toujours au même résultat, la jalonner de postes, de magasins, formant autant de gîtes d'étape, de 25 en 25 kilomètres, et surtout de centres de reconstitution de la population et de la culture.

Tout cela va me mener loin. Si c'est bien achevé fin août, je me hâte de prendre un congé et d'aller souffler. Mais sera-ce achevé? Cela dépendra de MM. les Sakalaves, de MM. les piroguiers chargés du ravitaillement par eau, de MM. les bourjanes chargés du ravitaillement par terre, de la capacité de marche

et de résistance de mes tirailleurs, c'est-à-dire d'une foule d'éléments qui échappent à toute prévision ; et, en résumé, avec un ardent désir de m'aller reposer un peu, je ne puis raisonnablement faire aucun projet. Ne montrez donc cette lettre, s. v. p., à aucun des miens chez qui je n'ai pas le courage de dire encore l'aléa de mon retour. Mais ici c'est par de gros devoirs, qui sont de vrais devoirs, que je suis rivé et non plus par plaisir comme au Tonkin, parce que le poids des responsabilités grossissantes et des difficultés croissantes est tout de même trop lourd, et parce que, tout en restant valide, je voudrais bien un entr'acte.

En voilà, mon bon, assez pour ce soir.

Passons aux bouquins.

Merci mille fois de vos abonnements ; ma vie ici est autrement sévère qu'à Hanoï, et mon *Black and White*, ma *Revue encyclopédique*, ma *Vie Parisienne*, sont de vraies consolations, quelques minutes de désabsorption.

Je voudrais :

Des publications artistiques, à images, sur les Salons de cette année, notamment Aquarellistes, le *Figaro illustré*.

Comme bouquins, avant tout des *Mémoires* et la *Vie du P. Hecker* avec préface de Mgr. Ireland, chez Lecoffre, le *Curé de campagne* et le *Curé de canton* de Le Quellec.

Et puis ce que vous voudrez, quelques bonnes critiques, quelques solides choses sociales ou intellectuelles — et en romans un choix qui n'ait paru ni dans la *Revue des Deux Mondes*, ni dans la *Revue de Paris*, ni dans la *Revue Blanche*, que j'ai reçues ; l'*Indochine* de Chailley-Bert, s. v. p.

Abonnez-moi également à la *Quinzaine Coloniale*.

Ankazobé, le 19 mai.

P.-S. — J'oubliais de vous dire que je voudrais bien que vous m'envoyiez un stock de publications pratiques :

1° 50 exemplaires de la *Guerre de 70*, simple récit, du Général Niox, Delagrave.

2° 30 exemplaires de l'*Année préparatoire d'Agriculture* de Raquet.

3° 30 exemplaires de la *1re Année d'Agriculture* de Raquet.

4° Des échantillons de ce que vous voudrez de ces petits bouquins pratiques que vous publiez — pour nos Malgaches — nos écoles.

5° Des tableaux scolaires, métriques et autres, pratiques pour nos écoles toujours.

6° Des images d'Épinal ou autres à donner en prix à nos mioches aux écoles.

N'oubliez pas que je suis un grand instituteur.

Merci encore et toujours votre fidèle.

Ankazobé, le 25 mai.

Encore un post-scriptum avant la clôture du courrier.

Je reçois au Général une lettre au sujet de l'obstruction financière qui lui vient de Paris, et il me paraît tout près de jeter le manche après la cognée — quel désastre ce serait ! Nous y voyons clair, nous savons où nous allons, nous avons un but et un plan. Lui et moi sommes tout disposés, après nous être reposés quelques mois en France, à refaire ici un long bail. Je me vouerais pour ma part à ce bastion Nord-Ouest qui m'a été attribué et je me vois fort bien régnant ici quatre ou cinq ans — avec le Général seulement par exemple. Pourquoi, chez vous, jouer avec cela? Je le répète : que pendant trois ou quatre ans on soit large sur la mise de fonds.

1° Il faut créer l'outillage.

2° Il ne faut presque rien demander au début à ce pays qui a été ruiné par la guerre et l'insurrection, qui n'a plus d'esclaves, qui n'a plus de bœufs, qui a une belle vitalité et nous prépare une belle colonie, mais à qui il ne faut pas demander des millions dans l'œuf.

A MAX LECLERC

Sur la Betsiboka, le 14 juin 1898.

Mon cher ami,

Comme il y a huit mois, je profite du répit de la navigation pour causer un peu avec vous (seulement les trépidations de la machine donnent à mon écriture des tremblements d'ataxique)

— Je descends à Majunga avec le Général qui vient de traverser tout mon territoire et avec qui je résous au passage le plus possible de questions pendantes, et il n'en manque pas ! — transports fluviaux, route. Je le retrouve toujours le même, comme en témoignent ces admirables instructions parues dans l'*Officiel* que je vous envoie et qui méritent vraiment que vous les fassiez connaître. C'est la première fois qu'est formulée dans un document officiel la théorie du « Rôle colonial de l'armée », dont mes notes du Tonkin vous ont rassasié, mais que le public ignore absolument. Lisez-moi l'article : *Principes de pacification et d'organisation, — action politique, — action économique,* — est-ce tapé et quelle double condamnation comporte cet admirable document : celle de la vieille école soldatesque, hélas trop forte encore, qui ne nous admet qu'en colonne, — celle de l'école civile à outrance qui nous dénie la faculté administrative, — et le chapitre *Action par la force*, est-il assez net au sujet du caractère exceptionnel de cette action et de sa subordination au but pacifique? Je voudrais vous voir, vous et quelques-uns des guides écoutés de l'opinion française, m'empoigner ces instructions et les présenter au public. Elles m'avaient été depuis longtemps communiquées en minutes et j'ai bu du lait à leur apparition, car elles ont, ici, à la fois ravi ceux qu'il fallait satisfaire et fait hurler ceux qu'il fallait faire hurler. Le Général est toujours très ennuyé de la chute de Lebon et anxieux de son successeur, car de lui dépendra sa décision, et il était tout prêt à revenir ici des années encore, à faire ici une œuvre de Cecil Rhodes, à mener cette colonie *à maturité* et nous tous, ses fidèles, avec lui.

*
* *

Pouvez-vous m'envoyer la brochure de Léon Say avec préface de Eugène Rostand : *Dix jours dans la haute Italie*, 2e édit., Guillaumin, 1896.

Reparlons de mes écoles.

Nous n'avons pas ici de budget de l'instruction publique, et ces écoles neutres, qui se développent de plus en plus, sont un de nos grands moyens d'action. Or, il nous faut payer instituteurs, matériel, et nous n'avons rien. Le Général me donnait

l'idée qu'on pourrait peut-être rattacher les principales d'entre elles à un groupe en France, Association des étudiants, Société de Géographie, groupes individuels, une université, qui s'intéresseraient chacun à une école et la patronneraient et l'alimenteraient en livres, images, tableaux, ardoises, livres de prix ou objets pour prix. J'en ai sept principales : Ankazobé, Fihaonana, Andriba, Mevatanana, Fenaharivo, Maintirano, Vohilena. Avec quelques centaines de francs ou mieux encore des envois en nature que j'indiquerais avec précision à chacun des groupes correspondants, on leur donnerait une impulsion étonnante.

Amitiés aux amis et à vous du fond du cœur.

Le Général me charge de vous dire qu'il vient de relire avec le plus poignant intérêt vos deux livres sur l'*Éducation en Angleterre*.

*
* *

J'écrivais la lettre qui précède en descendant avec le général Gallieni sur Majunga. Je lui avais raconté les scrupules de certain vieux capitaine à voir transformer une compagnie de tirailleurs en mercantis. « Je vais le mettre au point », me dit le Général, et, au premier des villages militaires de la route : « Qu'on m'amène le tirailleur qui s'est montré le meilleur mercanti, qui a le mieux tiré profit des voyageurs, qui a gagné le plus d'argent ; le voilà, bon : je le nomme caporal ! » Les vieux officiers étaient fixés.

Je laissai le Général à Majunga, où il avait à faire une longue station et d'où il devait venir me rejoindre, le 14 juillet, à Maintirano. J'avais à planter notre drapeau au Milanja, à faire la reconnaissance du Sambao, débouchant sur le canal de Mozambique à Nossi-Voalavo et qu'on disait être navigable sur une longueur de 60 kilomètres au moins, chose précieuse pour le ravitaillement. J'avais à prendre contact avec mon nouveau territoire et à tout mettre à pied d'œuvre à Maintirano, ma base d'opérations.

Je m'embarquai le 27 juin à Majunga sur une des canonnières de la Division navale, le *Querné*.

A PAUL DESJARDINS

Au bivouac, Antsigimialoha, 100 km. de la côte Ouest,
à hauteur de Maintirano, le 1er août 1898.

Bien cher Ami,

Vous jugez si j'ai savouré le *Bulletin* du 1er juin !

J'estime que vous avez été très droit en donnant cette contre-partie de l'extrait de C***. Ce chapitre de C*** prouve une fois de plus quel parti beaucoup de haine peut tirer d'une part de sévérité assaisonnée d'assez d'inexactitude pour être complètement dénaturée.

Je n'ai pas ici le temps de vous refaire l'histoire détaillée et véridique de ce qu'il a conté là. Tout ce qui s'est écoulé depuis, tous les papiers trouvés chez les chefs de l'insurrection et, pour ce qui me concerne, les révélations très curieuses que j'ai reçues de Rabezavana et des autres chefs qui m'ont par la suite fait leur soumission, ont prouvé que le Général ne s'est pas trompé d'adresse, notamment en ce qui concerne Rainandriamandandry, dont j'ai partout retrouvé la main contre nous.

Bref, c'est du jour de cette exécution que nous tenons l'Émyrne, et elle a certainement épargné des milliers de vies humaines...

Mais je vous rase, mon cher ami, et vraiment le lieu est singulièrement choisi : je suis blotti sous ma tente, dans une gorge sauvage et pittoresque de la chaîne du Bemahara, tandis que l'orage est déchaîné et que la pluie et le vent secouent ma « maison » de quelques heures.

J'ai rejoint les deux compagnies dont je vous parlais à la fin de ma dernière lettre, et auxquelles il m'a fallu ajouter beaucoup d'autres et du canon, parce que les massifs rocheux et forestiers où se sont retranchés les Sakalaves irréductibles ont fort mal reçu les premiers arrivants. Toutes les tentatives de conciliation, les demandes de libre passage, les cadeaux de paix ont été reçus à coups de fusil, — et je vous le répète, ce n'est pas leur indépendance nationale que revendiquent ces tribus, mais la liberté de la traite, du pillage

côtier, de la dîme sur les caravanes. Il m'a fallu y venir. Ils ne m'ont pas plus ménagé que les autres, et à la première reconnaissance que j'ai faite, il y a quinze jours, ils m'ont blessé du monde malgré la consigne strictement observée dans ma troupe de ne pas tirer un coup de fusil. Sur toute la ligne, c'est donc à coups de feu que mes détachements ont dû s'ouvrir leur chemin, assurer leurs communications. A ce système on se fraye bien une route, mais aussi on fait le vide, — et ce n'est pas pour régner sur un désert que je suis ici. J'étais donc d'assez méchante humeur il y a quinze jours en retournant à la côte pour m'y ravitailler, et je reprenais la campagne, trouvant que la chose se présentait assez mal, car comment engager la conversation avec des gens qui vous fusillent de chaque lisière de bois? Cependant, sur mes instances, le Général m'a renvoyé une reine sakalave déportée il y a un an et très populaire. Je l'ai reçue et traitée de mon mieux, et j'ai même délégué un de mes jeunes lieutenants pour lui faire apprécier plus encore les charmes de l'alliance française. Il parle sakalave, joue de l'accordéon et a vingt-cinq ans. D'autres circonstances m'ont servi. J'ai eu la veine de surprendre un gros village assez vite pour ne pas laisser à un coup de fusil le temps de partir, tout en le cernant de telle sorte que personne ne puisse s'en aller. Mais les pauvres gens une fois dans cette souricière ont eu la stupéfaction de recevoir des étoffes, des verroteries et de bonnes paroles, et de ne se voir enlever ni un bœuf ni un grain de riz. Je savais bien que la chose se répandrait, et ce matin, parti avant le jour, j'ai risqué de retourner au point d'où l'on m'avait fusillé voici quinze jours. Grâce à Dieu, ils étaient encore là. Cette fois l'interprète a pu les héler à temps et, un à un, craintifs comme des chiens battus, ils se sont décidés à venir à mon bivouac. Étoffes, petits verres, tabac, tout le grand jeu, et surtout discours, car c'est étonnant ce que ces sauvages ont la tradition de l'Agora. Bref, au bout de deux heures, tout le village rebelle était là et m'escortait à travers les gorges impénétrées pour aller cueillir la soumission de deux autres villages. C'est sous l'impression de cette grande joie que je me donne celle de vous écrire ce soir. Enfin depuis des mois voilà la première fois que le contact se prend avec

le vrai noyau sakalave, et j'espère que la conversation va continuer. Ceux-ci sont les frères des grosses bandes qui me tiennent en échec, en face, dans le grand massif du Fonjia, et j'en décide trois à m'accompagner demain pour me servir de guides et d'émissaires. Et qui sait? Sans trop y compter, je ne désespère plus que ce que je redoutais comme une grosse opération, très meurtrière, ne se transforme en soumissions pacifiques. Il est vrai que le canon braqué et les quatre cents fusils prêts à partir soulignent puissamment les négociations. Car, décidément et avant tout, il faut être forts, les plus forts. Ces gens ne nous conçoivent que sous l'aspect malfaisant, et comptaient bien nous décourager et nous rembarquer. Or, nous pouvons, en toute conscience, leur apporter du bien : ils sont misérables, rongés de maladies, en souffrent, et le vieux cliché « à quoi bon leur créer des besoins factices » est ici inexact. Ils n'ont pas le minimum de bien-être et sont malheureux. Ce sont de pauvres grands enfants, apeurés, auxquels on peut être des maîtres forts et doux. Nous sommes prêts à l'être. Mes officiers sont admirables. Ah ! il faut les voir, mon cher ami, comme je les vois depuis un mois, acceptant si allègrement cette consigne ingrate et sans gloire de la « pacification à tout prix », retenant leur troupe, se mettant au devant des coups de fusil, allant avec le plus constant et le plus froid courage, sans armes, seuls, en avant, crier les paroles de paix, au risque de tout.

Je vous voudrais avec moi dans cette singulière campagne. Vous les aimeriez, et vous chercheriez en vain les modèles de M. C***. L'orage a passé, la lune éclaire en plein le village niché au pied de rochers étonnants, dans la boucle d'un ruisseau que bordent les plus beaux arbres que vous puissiez rêver. C'est la paix ; les femmes aux colliers lourds, les enfants nus sont sortis des cases, le chef vient de m'apporter un humble cadeau de riz, de poulets et d'œufs. Le Capitaine que j'installe suzerain de cette marche, a pris possession de son peuple. Oui, je crois bien que c'est la paix, et c'est plein de l'espoir qu'elle sera contagieuse que je vais demain à mes avant-postes prêts à l'attaque. Vous ne sauriez croire quelle jouissance supérieure et complète il y a à se sentir en mains la bonne massue et à ne s'en pas servir. Les forts sont doux.

L'antiquité l'a proclamé ; la vie le vérifie. Allons, bonsoir, cher Ami.

Votre fidèle.

A UN AMI PARISIEN

Ankazobé, le 2 février 1899.

Mon cher ami,

Votre lettre du 9 novembre m'a profondément peiné.

Dès la première ligne, c'est le procès de tendances : « vos amis de Paris, me dites-vous, le colonel X*** et autres antisémites de marque... ». C'est superbe ! Jusqu'ici j'avais cru que mes amis de Paris, c'étaient vous. J'ai rencontré six fois X*** dans ma vie, c'est à peine une relation : j'ai quitté la France fort prévenu à son égard. Aucun de mes amis n'est parmi les meneurs de ce côté, je ne suis pas antisémite (vous n'avez qu'à le demander à mes chers amis L***) : n'importe, je porte l'uniforme, et vlan ! me voilà étiqueté, catégorisé, et par qui, juste ciel? par vous, malgré tout mon passé, malgré que je vous aie assez clairement dit où allaient, malgré mon habit, mes doutes et mes indignations.

Cette injustice de votre part m'ouvre des jours imprévus sur l'état des esprits en France. Comme toute votre lettre, d'ailleurs. Non, je ne croirai jamais que tous les intérêts nationaux, le salut même de la Patrie, doivent être sacrifiés pour faire pousser un soupir de délivrance au Breestraat d'Amsterdam.

Comme vous le dites ailleurs et fort justement : « la question était bien simple ». Oui, était simple ; mais, si les gens de l'État-Major l'ont singulièrement compliquée, croyez-vous que la tourbe qui s'agite et spécule derrière vos sincérités ne l'ait pas gravement envenimée? D'ici, de loin, vous avez tous l'air d'être partis comme des fous, sans prévoir les conséquences, sans songer que la vie même de la Patrie était en jeu et que le monde entier guettait l'instant qui a bien failli sonner, et auquel nous nous sommes ici préparés avec les angoisses d'un patriotisme trop bien informé. Et remarquez que, tandis que je reçois de vous cette lettre si injuste, j'en

reçois de ceux de l' « autre côté » qui me traitent de Dreyfusard : je m'y résigne, et je trouve à ces doubles coups une très noble et très haute consolation.

Je ne pardonne ni à « vos amis », ni aux « autres » d'avoir de nouveau, par leurs violences réciproques, coupé la France en deux. Et je cherche en vain l'esprit de notre chère *Union* du début, alors que nous étions assoiffés de la même préoccupation : dégager des étiquettes confessionnelles, philosophiques, sociales, professionnelles, — qui nous parquent à l'entrée de la vie et où il semblait que nous fussions séparés les uns des autres par des cloisons étanches, — dégager le « dénominateur commun », dégager les communes raisons de vivre et d'agir, dégager tout ce qui rapproche. Et aujourd'hui, tout comme l'Inquisition, tout comme tous les excommunicateurs de tous les âges, voici que vous jetez l'interdit sur telle classe, telle corporation, et c'est à ce titre que, comme soldat, malgré toutes nos causeries d'autrefois, vous m'étiquetez, moi aussi.

Vous me reprochez ensuite de mettre mon idéal social et gouvernemental en arrière, chez Saint Louis, au Moyen âge, et de concevoir pour la France le même régime que pour les Hovas ou les Sakalaves : elle est bien bonne ! Mais je ne toucherai pas à ce sujet, parce que votre lettre prouve ou bien que je me suis si mal exprimé, ou bien que vous m'avez si mal compris, et je ne veux pas risquer d'accroître le malentendu.

Qu'il me suffise de dire que tout mon passé, les arrachements que j'ai dû faire en moi et autour de moi, les preuves *pratiques* que j'ai données de ma foi dans « le devoir présent » et dans l'évolution obligatoire de la société, protestent contre cette assertion.

Enfin, je ne suis qu' « un guerrier, un bon cacique ». C'est très amusant : ici, les militaires me reprochent de ne pas l'être, et du Tonkin à l'Émyrne ils vilipendent ma philosophie et mon libéralisme ; pour vous, je suis le sabreur.

Enfin, vous me dites que vous n'avez pas de nouvelles de M*** et L***, parce qu'ils doivent être de l' « autre côté ». Or, je crois pouvoir vous assurer qu'ils ne sont pas de l' « autre côté », sans être peut-être du vôtre. Mais ce qui me révolte,

c'est cette affirmation sous votre plume qu'il y a *deux côtés* et qu'il n'y a *que deux côtés*. Quelle misère ! dirais-je après vous, mais dans un autre sens. Mais je m'arrête. Le retour prochain en France (fin avril ou mai), dont je me réjouissais si vivement, n'est plus qu'un cauchemar. Je ne sais plus vers qui aller. Parmi ce déchaînement, je ne vois plus ma place. Mais cette prévision me fait rentrer en moi-même, me place en face de ma conscience, et je me résigne à être seul. C'est Luther, je crois, qui a dit : « Heureux ceux qui savent à un moment de leur vie être seuls ». Je le serai donc, non sans déchirement : depuis plus de quatre ans je caressais la joie du retour parmi votre groupe avant tous autres. C'est là qu'il me semblait que mon cœur battrait plus vite et plus chaud et que mon idéal grandi par le recul et par l'exil serait le mieux compris. Et je me dis quand même vôtre indissolublement.

LYAUTEY.

VALENTINE

A la chère mémoire d'Agnès.

I

Toute petite ville française, qu'elle soit du nord ou du midi, possède quelques figures significatives au même titre que le paysage ou les monuments. On les retrouve partout, analogues sinon identiques, tenant les mêmes rôles, et se détachant en relief sur la grisaille uniforme de la vie provinciale. Ces gens qu'on désigne, à l'ordinaire, sous le nom d' « originaux », sont, pour leurs concitoyens, des objets d'admiration ou de scandale, et souvent ils n'ont rien de particulier que d'avoir persévéré, très longtemps, dans une manie ou dans un ridicule. La forme bizarre d'un vêtement, une locution familière, la passion de collectionner, l'hypocondrie même et le goût de la solitude qui fait vivre un maniaque en prisonnier dans un logis rarement ouvert, tout cela confère, avec les années, une véritable célébrité locale, et l'on parle des « originaux » de la ville, comme du mail, de la cathédrale, de la tour romaine ou des remparts. On dit au nouveau-venu :

« Avez-vous vu monsieur Dupont, sur la place, à cinq heures ? monsieur Dupont, vous savez bien, avec son chapeau gris et son chien loup? »

C'est que M. Dupont, personnage très banal, passe, tous les jours à la même heure, sur la place, coiffé d'un chapeau

que personne, excepté lui, n'oserait porter, et suivi d'un chien loup jaunâtre. Il est devenu partie intégrante de la cité, un trait de son visage, comme les arbres du cours ou le mascaron de pierre qui grimace sur un vieux mur. Les absents, quand ils évoquent leur petite patrie, ne peuvent en séparer M. Dupont, son chapeau et son chien; et la disparition de ce fantoche les affecterait, de loin, comme la démolition de tel édifice sans beauté qui vit fleurir leur enfance et leur jeunesse.

Presque toujours, ces « originaux » sont des vieillards. Les être jeunes tendent à se libérer de la tyrannie des traditions et protestent contre les habitudes imposées en cherchant leurs modèles au dehors. Pour ne point paraître trop provinciaux, ils imitent les mœurs des Parisiens, vues à travers le roman et le théâtre ; et ne voulant plus être de chez eux, ils perdent toute la saveur et tout le parfum du crû. Mais, passé quarante ans, cette saveur et ce parfum reparaissent ; le tic spécial, la manie caractéristique se développent; et les gens âgés sont beaucoup plus intéressants que leurs cadets, et beaucoup plus représentatifs de leur race.

Parmi ces types particuliers à la province, il y a de simples grotesques, comme M. Dupont ; il y a aussi des êtres de la plus fine qualité, perdus dans leur petite Béotie, non point « ratés », puisqu'ils représentent, en perfection, un type charmant d'homme ou de femme, mais supérieurs à leur destin et secrètement solitaires. Ce qu'on appelle leur « originalité » — d'un ton admiratif et scandalisé tout ensemble — c'est une réaction défensive de leur âme qui veut rester isolée et qui prête à sa plus forte passion l'apparence d'une manie, afin de décourager, une fois pour toutes, d'indiscrètes curiosités.

J'ai connu, quand j'étais encore une adolescente, un de ces « originaux » délicieux. C'était dans une ville de Saintonge, où mes parents m'avaient envoyée, pour les vacances, chez ma grand'tante Césarie. Mes seize ans trouvaient bien mélancolique la maison silencieuse et sourde, aux longs couloirs de couvent, qui avait vu naître mon père et tous ses ancêtres maternels. Les chambres à boiseries grises s'ornaient de meubles luisants ; les fenêtres à petits carreaux, voilées de mousseline, laissaient filtrer un jour tranquille et pâle; le jardin,

dominé par un clocher pointu, avait des allées en croix, bordées de pommiers moussus et de groseilliers. Je vécus là des heures rêveuses, où flottaient les ombres d'un passé antérieur à ma naissance, avec tous les vagues rayons de l'avenir. Je ne m'ennuyais pas, car on ne s'ennuie pas dans le songe, mais je languissais un peu. Ma tante Césarie s'en aperçut; elle était bonne, d'un cœur resté naïf, malgré ses soixante-huit ans, ses rhumatismes, sa surdité et ses deuils. Elle s'efforça donc de me distraire. Pour moi, elle rouvrit son antique piano, et ses cahiers de romances illustrées de lithographies. Elle offrit à mon imagination, curieuse de tout, l'innocente pâture du *Journal de Marguerite* et de la *Mode Illustrée* (années de 1860 à 1870). Enfin, elle fit atteler, presque chaque jour, le vieux cheval à la vieille voiture que conduisait un vieux domestique, et elle me promena dans toutes les propriétés de mes oncles et cousins. Nous étions reçues par des parentes cérémonieuses qui nous faisaient asseoir dans un salon morne, dont on venait d'ouvrir, pour nous, les persiennes toujours closes. Tante Césarie me présentait :

« Voici ma nièce Charlotte, la fille de François. »

On discutait pour savoir si je ressemblais à mon père, et la cousine, après quelques mots de politesse sur mon âge, mes études et la santé de ma famille, commençait à parler d'elle-même et de ses voisins, et des maladies du vignoble. Ma tante reprenait le même thème qui lui était commode, parce qu'elle avait l'oreille dure et qu'elle pouvait répondre sans avoir entendu. J'écoutais ; je regardais les vieilles dames, le salon, la campagne aperçue entre les rideaux bien plissés des fenêtres; et je sentais déjà mêlée au lourd ennui, la curiosité que j'ai toujours eue de la province, parce que j'ai toujours habité Paris. Ces personnes si différentes de celles que fréquentaient mes parents, ces âmes lentes, méfiantes, repliées parfois sur le vide, occupées à vivre minutieusement et selon des rites immuables, de très petits événements qu'elles grandissaient pour remplir leurs pensées et leurs jours, m'intéressaient au point de vue historique, si j'ose dire, parce qu'elles étaient encore toutes proches d'un passé qui me semblait fort lointain. Ce que j'avais lu ou entendu raconter,

sur la France de la Restauration, — non pas celle de Paris et des salons, mais celle de la province et de la bourgeoisie, — je le retrouvais, à peine modifié, dans ces salons tristes, dans ces conversations qui avaient pour éternels sujets la santé, la dévotion, les procès, les relations familiales. Qui n'a pas compris la petite province, n'a pas vraiment connu la France. C'est là qu'on découvre, avec ses éléments les plus anciens et les plus complexes, le *substratum* du caractère français, les racines obscures et vives de la plante qui donne à Paris son extrême fleur.

Cependant, la bonne Césarie se rappelait qu'elle m'avait emmenée pour me distraire, et elle s'efforçait de faire briller mes petits mérites, d'une façon affectueuse et modérée, car elle redoutait que des éloges excessifs ne me fissent tourner la tête. Elle disait :

« — Charlotte est très sérieuse pour son âge. Elle aime beaucoup la lecture et elle compose des poésies qui sont, ma foi, gentiment tournées... Oh ! c'est un simple amusement... Elle ne pense pas à devenir auteur, n'est-ce pas, ma petite fille? J'avais ce goût, moi aussi, quand j'étais jeune... »

Et elle ajoutait en manière d'excuses :

« — Cela ne m'a pas empêchée d'être une honnête femme et de remplir tous mes devoirs, Dieu merci ! »

Les cousines exprimaient le vœu de me voir, un jour, aussi raisonnable que ma tante Césarie... Et jetant sur moi un regard plein de vague désapprobation, elles finissaient toujours par demander quel était l'avis de M. Brisquet sur mes talents poétiques, et par s'étonner que je ne connusse pas encore « cet original de Brisquet ».

— Il n'est pas venu à B... depuis longtemps, — disait tante Césarie ; — mais nous l'irons voir un de ces jours.

En retournant chez nous, je questionnais ma tante à propos de ce M. Brisquet, dont les conseils me seraient, — disait-on, — si profitables ; et de ses réponses, rapprochées et commentées, je tirais à peu près ceci : M. Rodolphe Brisquet, ancien avocat, obligé à la retraite parce qu'il avait la gorge malade, vivait sur son domaine de Chez-Martineau, en vieux garçon. Il était fort instruit, membre de plusieurs Sociétés savantes, et s'il avait voulu habiter Paris, il aurait fait sen-

sation « dans les cercles de la capitale » ; mais il n'aimait que sa bibliothèque et son jardin, et son humeur capricieuse l'éloignait du monde. Sa fonction même de président de l'Académie des Deux-Charentes, restait honoraire, car il était incapable de se rendre régulièrement aux séances. Il ne s'était pas marié, parce qu'il avait une haute idée de lui-même, et peu de sensibilité. C'était, en matière de sentiment, comme en politique, comme en religion, un sceptique. — Ma tante prononçait ce mot avec horreur. — Cependant, elle avait de l'amitié pour M. Brisquet qu'elle avait connu dans sa jeunesse et qu'elle avait retrouvé, plus tard, lorsqu'il s'était installé à Chez-Martineau. Avec tous ses défauts, il savait être aimable et que ne pardonne-t-on à un original déclaré qui a su, en imposant ses manies, dominer ses concitoyens et s'affranchir des ordinaires convenances?

II

Un dimanche, au sortir de vêpres, nous allâmes, dans l'équipage accoutumé, à Chez-Martineau, par une blanche route poussiéreuse, bordée de ces hauts peupliers si communs dans l'humide Saintonge. Leur tremblant feuillage d'argent, qui s'accorde avec la mollesse vaporeuse d'un ciel embué par le vent de l'Atlantique, se parsemait déjà de piécettes d'or. Nous étions aux premiers jours de l'automne, et malgré la chaleur aussi pesante qu'en plein été, on sentait, dans l'air, ce parfum de l'arrière-saison qui vient des fruits mûrs, du regain coupé, des vignes rouges, des feux d'herbes brûlant au loin. Tante Césarie avait mis sa capote ornée de jais et son mantelet de dentelle noire. Je me souviens que je portais, — sans doute pour la dernière fois, car j'avais beaucoup grandi, — une robe de toile bleue décolorée par le soleil des vacances. Les bords de ma capeline de paille éventaient mon cou nu; et je n'avais point d'ennui d'être vêtue si modestement et presque en petite fille, parce que le monsieur que nous allions voir était un monsieur de cinquante ans passés, un ancêtre, et bien pis encore : un original. Ma coquetterie naissante le

tenait pour négligeable, et je redoutais seulement de lui paraître sotte ou ridicule, si ma tante Césarie, en dépit de mes prières, vantait mon prétendu talent. Je n'étais donc pas sans inquiétude, tandis que la voiture longeait la muraille un peu effritée qui enfermait le parc de Chez-Martineau. Nous descendîmes devant une grille, flanquée de pilastres, et j'aperçus, au delà d'une pelouse que décoraient des sauges écarlates, la maison au toit d'ardoises bleues, aux mansardes en œil-de-bœuf, aux fenêtres à petits carreaux, toute simple, toute vieillotte, véritable « maison des champs » selon le goût de nos aïeux et dans la tradition architecturale de notre province. La porte du vestibule, au milieu de la façade, était ouverte. Je distinguais le pavement blanc et noir, une statue dans une niche, et deux chiens roux qui sortirent en aboyant, dès qu'ils ouïrent le bruit de nos pas sur le gravier de la grande allée. Au vacarme, une servante accourut, qui nous fit entrer dans le « salon de compagnie » dont elle replia les volets intérieurs.

— Monsieur est au verger, — dit-elle. — Je m'en vais le prévenir que ces dames sont là.

Pendant qu'elle allait chercher son maître, ma tante s'assit au coin de la cheminée, et je me plaçai près d'elle, considérant toutes choses dans ce salon immense, dont le mobilier en velours d'Utrecht jaune me parut hideux. La mode n'avait pas remis en faveur le style Louis-Philippe, et je songeai, à part moi, que M. Brisquet avait bien mauvais goût. Une table en faux Boulle supportait des albums de photographies, un vieux cabaret de laque et de cristal doré, quelques belles miniatures, une antique lampe Carcel, et un stéréoscope. La pendule, sur la cheminée, était de bronze doré, et représentait Psyché réveillant l'Amour. Les rideaux des trois fenêtres, en perse gommée, fond blanc à feuillages bleus, montraient une singulière complication de baldaquins, de festons et de volants. Rien de tout cela ne pouvait m'éblouir ou me plaire. Le salon de M. Brisquet ressemblait à celui de ma tante et à ceux de mes cousines, sans les regrettables adjonctions modernes qu'elles avaient consenties. L'original dédaignait les petits meubles blancs et les fausses cretonnes anglaises, en vogue depuis quelques années. Son vilain salon était tout entier

d'une même époque, conservé en ses moindres détails, tel qu'il était, sans doute, au début du Second Empire.

Face aux fenêtres qui l'éclairaient d'un jour vert, il y avait un tableau dans un cadre ovale. C'était l'image d'une jeune femme brune coiffée en bandeaux lisses un peu renflés sur les tempes, et dont les yeux noirs, intelligents et doux, me regardaient fixement. Cette femme, vue à mi-corps, assise, vêtue d'une robe en mousseline blanche au corsage croisé, aux larges manches toutes mousseuses de dentelles, avait, derrière elle, un fond de jardin qui me rappela celui de Chez-Martineau. La peinture, — je l'ai su depuis — était l'œuvre d'un artiste de passage, élève d'Ingres, et non sans talent. Agréable, dans sa facture démodée, elle devait reproduire très fidèlement le caractère du modèle, car elle possédait cette étrange vie intérieure qui devient sensible lorsqu'on étudie longtemps certains portraits et qui est une preuve assurée de leur ressemblance.

M. Brisquet tardait à venir, et moi, impatiente et curieuse, je changeais de place, suivie par le regard de la Dame en blanc. A force de considérer cette inconnue, j'avais la sensation d'une présence muette qui tiédissait, qui animait l'atmosphère un peu froide du salon. Oui, la Dame en blanc habitait réellement le salon de M. Brisquet, et c'était elle qui nous y accueillait, la première, avec le beau regard nocturne de ses grands yeux et le sourire pensif de sa belle bouche. Je m'avisai que ma tante l'avait peut-être connue autrefois, et je lui demandai si cela n'était pas un portrait de famille.

Tante Césarie considéra le tableau comme si elle venait de le découvrir.

— Ma foi ! — dit-elle, — je n'en sais rien. Je ne prête guère d'attention aux peintures, quand elles ne représentent pas des gens que je connais. Celle-là n'était pas chez madame Brisquet, la mère, et il faut que Rodolphe l'ait achetée avec la maison, il y a douze ans, ou qu'il l'ait reçue en héritage...

A ce moment, M. Brisquet entra, confus et s'excusant de nous avoir fait attendre.

— J'étais, — dit-il, — occupé à cueillir des fruits au fond du verger et la servante ne m'a pas vu tout d'abord, parce que j'étais sur une échelle et caché par les feuilles d'un gros

pommier. Voilà ce que c'est que d'être un tout petit homme.

Il était, en vérité, de petite taille, mais bien fait, mince, vif, tout rasé, en dépit de la mode, et d'un visage si fin qu'on aurait eu plaisir à le dessiner avec la pointe très amenuisée d'un crayon. Bruni par le grand air, il gardait un teint délicat sous le hâle, ses cheveux avaient le joli ton gris qu'un « œil de poudre » peut donner à des cheveux blonds. Les yeux, assez enfoncés, étaient d'un bleu pur. A cause de ses cheveux gris, M. Brisquet me parut vieux ; à cause de sa figure rasée il me parut bizarre. Mais quelle malice dans le plissement de ses paupières! Quelle intelligence sur ce front bien formé ! Quelle puissance expressive dans toutes ses rides légères et spirituelles ! Malgré son âge avancé, M. Brisquet me plut dès qu'il me regarda, et dès qu'il m'eut parlé, je souhaitai lui plaire.

Tout en causant avec ma tante, il m'examinait, de mon chapeau un peu fané à mes souliers de toile, et je commençais à regretter que ma robe bleue, vraiment courte, me donnât l'air d'une petite fille... Mais bientôt, avec une chaleur d'orgueil, je sentis que M. Brisquet m'accordait l'importance convenable à une demoiselle de seize ans. Ma sympathie pour lui s'accrut, et se manifesta par une rougeur désespérante. Quand il me questionna sur mes études, mes goûts, ma vie à Paris, je m'empourprai tout à fait. Alors, tante Césarie entreprit mon éloge, mêlé, selon l'usage, de quelques critiques amènes, contre-poison obligatoire de la vanité. La paupière de M. Brisquet se plissa... Il y avait un peu de malice dans son demi-sourire. Eh quoi ! me prenait-il pour une pécore, pour une pédante, parce que j'écrivais parfois les choses qui chantaient dans ma tête et dans mon cœur? J'eus envie de pleurer. M. Brisquet le devina-t-il? Il répondit à ma tante :

— Je crois, ma bonne amie, que vous m'enlevez un grand plaisir ; celui de mériter moi-même la confiance de mademoiselle Charlotte. Les jeunes filles ont une pudeur de l'esprit égale à celle du corps, délicate et charmante. Sans doute, on a dit à cette aimable enfant, que j'aimais les arts et les lettres; et cela me pose en magister, ce qui est un rôle fâcheux. Laissez-moi faire ma cour à votre nièce et gagner son

amitié. Peut-être, avec le temps, échangerons-nous, l'un et l'autre, des confidences....

Cela fut dit avec une grâce et une bonté qui m'enlevèrent mon souci, et je répliquai :

— Je veux bien, mais il faudra nous hâter, parce que je retournerai à Paris le dix octobre...

— Je commencerai donc, moi premier, aujourd'hui même ; et pour que nous devenions plus vite des amis, je propose à mademoiselle Charlotte de visiter mon domaine et d'y choisir des fruits et des fleurs à sa convenance.

— Mon cher Brisquet, — dit la tante Césarie, — promenez donc cette petite un moment, tandis que je me repose, moi qui crains le soleil.

Je suivis M. Brisquet, tout intimidée encore, mais joyeuse et surtout curieuse. Il prit un chapeau dans le vestibule et me fit sortir par une porte opposée à celle de la façade.

Le jardin d'agrément qui entourait la maison se prolongeait en un parc sombre et touffu, arrosé par des sources invisibles que révélait seulement la fraîcheur du sol. Nous marchions sur la mousse et le lierre terrestre, dans un crépuscule glauque, dans un silence aussi pur que celui des bois. Il y avait, ça et là, des espaces libres, où s'élevaient des rochers ombragés de saules, où de petits bassins ronds mêlaient, en leur nacre noire, l'or jaune des feuilles tombées à l'or rouge et fuyant des cyprins. Une *Velléda* méditait, en face d'un banc de pierre ; et le banc et la statue étaient également verdâtres, troués, usés comme les dalles des vieilles tombes.

— J'ai respecté le dessin et les ornements du parc, lorsque j'ai acheté ce domaine, dit M. Brisquet. Les saules pleureurs et les rochers artificiels sont contemporains du salon que j'ai voulu conserver intact, parce que je suis un très vieux monsieur, et que les vieilles choses me tiennent compagnie.

— Oh ! — répondis-je, — vous n'êtes pas tellement vieux !

Cette affirmation énergique l'amusa. Je déclarai, avec la même force :

— J'aime beaucoup votre parc; il ressemble à ces lithographies qu'on voit sur les couvertures des anciennes romances : des arbres éplorés, des ruines, un banc et une dame triste qui chante le *Saule*... Une dame, comme celle du portrait...

— Quel portrait?

— Le beau portrait qui est dans le salon.

— Il vous plaît, ma petite enfant?

— Comme une personne vivante.

M. Brisquet mit sa main fluette sur mon épaule.

— Je ne sais ce que valent vos poèmes, mademoiselle Charlotte, mais je devine en vous le don d'animer les choses inertes et de ressusciter les morts... La dame triste qui chante le *Saule*... Qui donc, à B..., aurait eu cette idée-là?

Je n'osai proférer la question qui brûlait mes lèvres. Nous arrivions aux limites du parc.

— Voici le verger, mon œuvre propre, — dit M. Brisquet,— dessiné, planté et soigné par mes mains. J'en suis fier.

Les allées s'étendaient entre des poiriers et des pommiers aux branches horizontales, régulièrement disposées. Cela faisait deux murailles de feuilles déjà brunies et dorées, et de beaux fruits pendants, couleur de miel, fardés de carmin vif et d'ocre rouge.

M. Brisquet ramassa une corbeille qui contenait un sécateur, et tout en me montrant les trésors de ses espaliers, tout en me racontant les plus jolies histoires sur le peuple des Poires et le peuple des Pommes, et la république des Raisins, il détachait, d'un coup sec, les beaux fruits qu'il couchait soigneusement, dans sa corbeille. Quand nous partîmes, la lumière ambrée de cinq heures faisait nos ombres plus longues sur le sable strié par les râteaux. M. Brisquet portait sa corbeille toute pleine, et je marchais à son côté. On sentait l'odeur de cire des ruches voisines. A ce moment, M. Brisquet, vieillard de cinquante ans, me semblait aussi jeune que moi. Je l'aimais beaucoup. J'étais fière qu'il fût mon ami — car il était mon ami, j'en étais sûre... Et je pensais, tout au fond de moi :

— Un homme comme celui-là, qui aurait vingt-cinq ans...

Tante Césarie, debout sur le seuil de la maison, nous regardait venir, très droite dans ses dentelles noires. Elle aperçut la corbeille et dit :

— Mes compliments, mon cher Brisquet. Il n'y a rien d'aussi beau chez moi...

— Ceci est pour emporter, — fit M. Brisquet. — Je veux

que mademoiselle Charlotte ait au moins une pensée pour moi, demain, à l'instant du dessert.

— Une pensée ce serait trop peu. Je me rappellerai le parc, et le banc de pierre, et les saules, et le verger, et tout !

— Et le goûter aussi... Venez goûter, mon enfant ; venez, ma bonne amie.

Familièrement, notre hôte prit le bras de ma tante et la mena dans la salle à manger où le goûter était servi — une véritable collation à la vieille mode, avec des biscuits, de la crème, des fruits et du vin. Ensuite, M. Brisquet ouvrit une porte au bout de la salle à manger, et je vis une grande pièce, toute tapissée de livres, meublée de plusieurs tables que couvraient des papiers en liasses ou dispersés.

— Voilà, — dit-il, — le jardin de l'esprit et ses espaliers. Je suppose que mademoiselle Charlotte aime les livres et je peux lui en montrer d'assez beaux...

Il cueillait des volumes, comme je l'avais vu cueillir des fruits, avec le geste caressant de l'amateur, et son fin visage s'éclairait de plaisir tandis que ses doigts tournaient les pages et soulevaient le papier de soie sur les gravures. Je regardais, ma joue frôlant son épaule. Il lisait, tout haut, le titre, le nom de l'auteur, l'année de l'édition, et refermant le livre, il ajoutait :

— Très rare.

La rareté des livres m'importait peu. Je ne m'intéressais qu'au texte, et certains que je voyais s'entr'ouvrir devant mes yeux, appartenaient à cette espèce qui n'est pas « pour les jeunes filles ». Poèmes d'amour, romans d'amour, non pas ceux de la dernière mode, non pas ceux de Paul Bourget que je brûlais de connaître, de Maupassant ni de Zola dont j'avais une sorte de frayeur, mais ceux de Balzac, Georges Sand, Musset, et de seigneurs moindres, Henri de Latouche, Assollant, Feydeau, Roger de Beauvoir, Méry, romantiques et néo-romantiques qui avaient fait sourire et pleurer mes grand'mères, vers le milieu du XIXe siècle, et qui me semblaient aussi lointains que Jean-Jacques Rousseau et Chénier.

— C'est une partie de l'ancienne bibliothèque... — dit M. Brisquet.

A ce moment, le volume qu'il tenait lui échappa, et tomba

sur le tapis. M. Brisquet poussa le cri d'une tendre mère qui a laissé choir son nourrisson. Avant qu'il ne se fût courbé, moi, vive et souple, j'avais ramassé le livre qu'il prit d'une main tremblante et qu'il essuya avec la manche de son veston.

— Mon Lamartine !... — disait-il, — mon Lamartine !

— Est-il abîmé?

— Non, mais j'ai eu peur...

— C'est un livre rare et précieux?

— Pas très rare, cette édition des *Harmonies*, mais combien précieuse !... Voyez !

Il me montra, sur la page de garde, quelques lignes d'une écriture élégante et presque féminine. L'encre avait jauni. Pourtant, on lisait distinctement :

A mademoiselle Valentine de Saint-Scève.

Son ami respectueux,

Alphonse de Lamartine.

— C'est la dame dont vous avez vu le portrait, — dit M. Brisquet, — en replaçant le volume à côté des *Méditations*.

Et de la manière la plus naturelle, sans paraître songer à l'étrangeté d'une confidence que, par bonheur, ma tante Césarie n'entendit pas :

— C'était une créature adorable, que j'ai connue trop peu de temps, lorsque j'étais jeune, et que j'ai beaucoup aimée...

III

Certes, je n'eus pas besoin des poires fondantes et des muscats roses de M. Brisquet, pour réveiller ma mémoire. L'extraordinaire aveu qu'il m'avait fait, à moi Charlotte Malécy, à moi, une fille de seize ans, me remplissait d'un trouble confus, et d'une joie orgueilleuse. Je méditais sur cette confidence, sur les paroles que M. Brisquet avait prononcées, dans le parc, sur la Dame en blanc, sur la dédicace écrite par Lamartine, sur toutes les circonstances de notre visite à Chez-Martineau. Mon imagination s'emparait des moindres détails, et construisait un roman assez vraisemblable dans sa naïveté. Ma tante et les amies de ma tante pouvaient

bien dire que M. Brisquet était un cœur sec, un vaniteux, un sceptique, demeuré célibataire par égoïsme et par impuissance d'aimer; je me persuadais que j'avais entrevu, moi seule, l'âme profonde de cet original, — une âme qui avait aimé, qui avait souffert, une âme fière, pudique, enveloppée d'un triple voile... J'allais plus loin. Je voyais M. Rodolphe Brisquet, sous la forme séduisante d'un jeune homme, mince, blond, aux yeux bleus, — un peu plus grand peut-être que dans la réalité — ressemblant enfin à certain personnage mystérieux qui était mon « idéal », et qui surgirait quelque jour à l'horizon de ma vie. Ce jeune M. Brisquet aimait Valentine de Saint-Scève, une noble fille, pâle et brune, éprise, comme moi, de poésie, et Lamartine, le cygne vieillissant, protégeait les amours de ce couple, que persécutaient des parents cruels...

Ici il y avait une lacune, une ligne de points

. . . . . .

comme dans les romans que j'avais lus en cachette et qui n'étaient pas, je le sais aujourd'hui, des romans naturalistes, puisqu'ils ménageaient la pudeur des lecteurs éclairés, et l'ignorance des lectrices ingénues. La ligne de points, fréquemment employée, signifiait des choses diverses, suivant les circonstances; cela pouvait être un voyage, un long espace de temps écoulé, ou bien, dans un intervalle plus court, je ne sais quel événement que l'auteur ne voulait pas décrire ou expliquer ; un événement qui survenait après que le héros et l'héroïne étaient tombés aux bras l'un de l'autre, et qui avait des conséquences imprévues, telles que le suicide de l'amoureuse ou la naissance d'un enfant! Certains poèmes que j'avais griffonnés moi-même, — ceux-là, je ne les aurais montrés à personne ! — contenaient beaucoup de ces lignes de points dont le mystère me semblait prestigieux et commode. J'en avais mis des quantités, dans les scènes d'amour. L'amant et l'amante interrompaient, à chaque instant, leur entretien par une étreinte... Là, une ligne de points... Plus audacieuse que les romanciers qui m'avaient servi d'exemple, je laissais entendre, à mes imaginaires lecteurs, qu'*Il* et *Elle*, « avaient uni leur bouches ». Et ce baiser, qui fait tant rêver les jeunes filles pures — car les autres ont des rêves plus précis — ce

baiser me semblait une hardiesse égale à celles de ce fameux Zola dont on parlait tant.

Dans le roman que je fabriquais, avec l'histoire présumée de Rodolphe et de Valentine, la ligne de points n'exprimait que l'ignorance de l'auteur. Ce que ma tante m'avait dit, au sujet de M. Brisquet et de sa carrière interrompue, ne me renseignait pas sur sa vie sentimentale pendant les années qu'il avait passées au barreau de P... Je franchissais donc ces années-là, et je retrouvais, à l'épilogue, Rodolphe réfugié à Chez-Martineau, avec le portrait, les livres, et tous les souvenirs de sa bien-aimée. J'allais même jusqu'à supposer que Valentine avait habité Chez-Martineau et qu'elle y était morte, ce qui expliquait la présence de son portrait dans ce salon. Lamartine aussi était mort, bien entendu, et aussi les parents cruels... Seul, M. Brisquet survivait, pareil à un saule penchant dans un cimetière. Méconnu par ses concitoyens, il serait mort, à son tour, sans qu'une âme fraternelle eût pressenti l'admirable et douloureux secret de sa vie, si, par un jour d'automne, une jeune fille...

Ah ! que cela me paraissait beau, ingénieux, attendrissant ! Et ce n'était pas seulement un caprice de mon imagination, c'était une « tranche de vie » comme on disait alors... Ma famille m'avait assez humiliée, en me répétant, à tout propos :

— Tu ne connais pas la vie, Charlotte !... Quand tu connaîtras la vie !... Si tu connaissais la vie !...

Eh bien ! je commençais à la connaître, la vie, celle au moins de M. Brisquet !

Il nous avait promis sa visite, pour causer avec moi, pour lire avec moi quelques-uns de ces vers dont ma tante avait parlé... Fiévreusement, je corrigeais ces poèmes, moins intéressants, à coup sûr, que l'aventure de Rodolphe et de Valentine... Je supprimai même — par décence et pour ne pas scandaliser mon nouvel ami — quelques strophes trop passionnées que séparaient des lignes de points... Et j'attendais M. Brisquet avec une impatience presque amoureuse, quand — hélas !... hélas !... — des affaires incompréhensibles, annoncées par une lettre de papa, obligèrent ma tante à faire, en toute hâte, le voyage de Paris. Il était question d'argent — naturelle-

ment — et de banquiers et de notaires... Tante Césarie, affolée, fit sa malle et je fis la mienne. Nous prîmes le train, et B... ses remparts, ses ponts, sa calme rivière, sa vieille tour et ses peupliers, disparurent à mes yeux qui ne devaient plus, avant bien des années, les revoir... Deux mois plus tard, je fus fiancée et l'été qui suivit, je fus mariée, la veille de mes dix-sept ans. Ici se place une ligne de points qui signifie l'amour, la maternité, des joies, des chagrins, des deuils, un fragment de ma jeunesse de femme...

. . . . . .

Huit ans s'écoulèrent. Je revins à B... pour accompagner ma tante Césarie jusqu'à sa dernière demeure que mon bisaïeul et ma bisaïeule avaient édifiée, où l'attendait, déjà, toute une partie de sa famille. Après les obsèques, je me trouvai assez souffrante, et mes parents me conseillèrent de me reposer pendant quelques jours dans la maison de la défunte qui, maintenant, leur appartenait. J'y consentis sans peine. Il m'était doux d'évoquer, par les chambres grises et le jardin aux allées en croix l'ombre de l'excellente femme qui avait vécu, dans ce logis, en faisant le bien ; et aussi, une petite ombre habillée de toile bleue, fraîche, heureuse, appartenant déjà, par tous ses rêves, à l'amour qu'elle ignorait, et grisée par les livres des poètes comme une abeille par les tilleuls de juin.

M. Brisquet, qui relevait de maladie, n'avait pu venir aux funérailles de ma tante. Le matin du triste jour, il m'avait envoyé une lettre exquise, dans laquelle il exprimait sa peine, et aussi son regret de ne pas me revoir... Il me rappelait l'après-midi que j'avais passée à Chez-Martineau. Cette lettre me rendit toute pensive. J'eus une envie folle et bien féminine, de percer un secret qui peut-être n'existait que dans mon imagination, de savoir, enfin, ce que personne n'avait pu me dire à B..., ce qu'était Valentine de Saint-Scève, et quel rôle elle avait joué dans l'existence de M. Brisquet. Le vieil original rirait en se contemplant au miroir déformateur d'une imagination d'enfant, et je rirais aussi, en comparant le Brisquet réel au chimérique adorateur de Valentine. C'est que je me croyais guérie du mal romanesque. J'avais renoncé à la poésie et fermé pour jamais ces cahiers d'école, où la fillette de seize ans écrivait naguère, des poèmes frénétiques — avec des lignes de points...

J'annonçai donc ma visite à M. Brisquet. Son âge, son état de santé, l'affection qu'il avait eue pour ma tante, autorisaient cette grave infraction au protocole du deuil qui est fort sévère en province.

Or, dans la voiture qui me conduisait, par la blanche route poussiéreuse, entre les peupliers d'or et d'argent, voilà qu'à respirer l'odeur de l'automne, — fruits mûrs, regain coupé, feux d'herbe, vignes rouges, — le parfum du passé réveilla la jeune fille endormie dans la jeune femme. Ce n'était plus son fantôme que je cherchais au dehors de moi : c'était elle qui revivait, pour un jour, sous mes voiles de deuil, avec ma figure de vingt-cinq ans. Et ce fut elle, vraiment, qui descendit devant la grille de Chez-Martineau, saluée par l'aboi d'un chien roux dont je reconnus la race et l'origine. Gravier blanc des allées, sauges écarlates sur la pelouse, fenêtres du salon entr'ouvertes sur les rideaux de perse à feuillages bleus, tout m'apparaissait tel qu'autrefois, dans la même lumière ambrée de la même saison; mais la servante, bien vieillie sous la *quichenote* de percale, n'eut pas besoin de courir chercher son maître. M. Brisquet, appuyé sur sa canne et traînant un peu la jambe, était dans le vestibule. Il me baisa la main en me remerciant d'être venue, et nous entrâmes ensemble dans le salon où Valentine de Saint-Scève nous accueillit, avec le regard nocturne de ses grands yeux et le sourire pensif de sa belle bouche.

M. Brisquet me parlait de ma tante ; je répondais à ses questions amicales, et je le regardais, toute surprise qu'il ne fût pas vieux ! Il m'avait paru un homme âgé, un ancêtre, huit ans plus tôt. Je m'apercevais aujourd'hui qu'il était vieux par rapport à ma jeunesse, mais qu'il n'était pas un vieillard. Son visage était aussi fin, ses yeux aussi bleus, que lors de ma première visite. Un peu plus de poudre sur les cheveux gris, à peine... Par contre, l'image séduisante de Valentine me semblait reculer dans le temps. Sa coiffure, sa robe, la manière du peintre, le cadre ovale, avaient je ne sais quoi de suranné, qui était plein de charme, mais qui ne s'accordait plus du tout avec mon fameux roman... Le salon même était-il contemporain du tableau?... Pourquoi cette Valentine que M. Brisquet avait tant aimée lorsqu'il était jeune — au temps de Napoléon III — semblait-elle une de ces jeunes femmes qui

brillèrent, jadis, à la cour un peu bourgeoise de Louis-Philippe?

M. Brisquet devina que j'étais distraite, et il craignit de m'ennuyer en me gardant trop longtemps dans le salon.

— Vous plairait-il de refaire, avec moi, le tour du parc, et de cueillir quelques beaux fruits, comme autrefois? — me dit-il. — J'ai été assez malade, mais je marche bien, avec ma canne, et cela me ferait plaisir de vous ramener sous ces ombrages romantiques.

J'acceptai.

Au lieu de traverser le parc pour gagner le verger, M. Brisquet prit un chemin plus court, qui nous conduisit, tout d'abord, au bel enclos des arbres à fruits. Là, je dus choisir moi-même, sur la foi de mes souvenirs, les poires et les raisins dont je n'avais pas oublié le goût de miel et l'odeur musquée. M. Brisquet s'attendrit à me revoir, près de lui, dans ce jardin, et, plusieurs fois, comparant la fillette que j'étais alors à la jeune femme que j'étais devenue, il manifesta une curiosité discrète qui, pourtant, m'embarrassa. Nous nous connaissions à peine, et chacun de nous sentait, d'une manière obscure, que nous avions beaucoup pensé l'un à l'autre, mais le difficile était d'ouvrir la voie aux confidences. Nous revînmes par le vieux parc, lentement, après qu'un jardinier eût emporté les fruits cueillis par nous. Cette journée de septembre était lourde d'orage. M. Brisquet traînait la jambe et j'étouffais dans mes vêtements de deuil. Nous décidâmes de nous asseoir, un instant, sur le banc verdâtre que dominait la *Velléda* toute rongée par l'humidité, en face des rochers artificiels et des saules. C'est là, dans le crépuscule glauque et limpide des grands arbres, dans l'amère odeur de l'automne, que M. Brisquet osa me parler de moi, comme d'une personne très chère, avec une sorte de tendresse timide qui n'était pas tout à fait paternelle, mais qui n'avait rien de galant. Il me demanda si j'étais heureuse, et si la femme avait conservé, dans son cœur plus mûr, cet amour passionné de la poésie qui rayonnait autrefois du cœur, des yeux, de l'être tout entier de la jeune fille.

Je lui répondis avec un peu de tristesse :

— J'ai fini de rêver. Je vis.

— Alors, ces grands espoirs de l'adolescence, cette belle folie, ce chant intérieur...

— Peut-être, au fond de moi, cela subsiste ; mais, il faut que je sois, en apparence, comme les autres...

— Soit ! — dit M. Brisquet, — qu'importe l'apparence? Qu'importe le voile sur la lampe, pourvu que la lampe brille et brûle? Il n'est de malheureuses que les âmes éteintes et celles qui ne se sont jamais enflammées.

— Faut-il donc se consumer dans la solitude?

— Ceux qui portent en eux un foyer de lumière et de vie se rencontrent quelquefois et se reconnaissent.

Il mit sa main sèche et légère sur mon bras :

— Est-ce vrai, petite lampe? Ai-je vu clair, autrefois et aujourd'hui?

— Et moi aussi, — dis-je en le regardant en face, — j'ai vu clair, avec mes yeux de jeune fille. J'ai deviné votre extrême sensibilité, si bien défendue contre l'indiscrétion des indifférents.

— Quoi? — fit-il. — Vous aviez senti cela, dès votre première visite? Et comment et pourquoi? Je n'avais rien dit qui pût vous révéler...

— Oh ! vous en aviez dit assez pour que je visse en vous le héros d'un roman...

— D'un roman?...

— Imaginé par moi ; absurde sans doute, et dont vous ririez... mais l'absurde peut être une mauvaise interprétation de la vérité entrevue...

— Un roman ! — répéta-t-il. — Vous me faisiez beaucoup d'honneur, chère petite madame. Il n'y a pas eu le moindre roman dans ma vie.

— Bien vrai?

— Trop vrai. Et ce fut peut-être l'effet d'une éducation romanesque...

— C'est un paradoxe?

— Non point. J'ai perdu mon père en bas âge. J'ai été élevé par une mère infiniment délicate et tendre, mais sentimentale comme on ne l'était déjà plus, sous le Second Empire, une mère nourrie de la piété, de la passion, de la mélancolie romantiques heureusement corrigées par les plus solides vertus.

Je l'adorais et je subis son influence. Quand elle mourut, j'avais vingt ans et sa sensibilité — cette extrême sensibilité que vous avez pressentie — revivait en moi. Beaucoup de timidité, un peu d'orgueil, la peur et le désir de me donner, parce que je voulais me donner tout entier et pour toujours, me rendirent aussi difficile que le héron de la fable.

Je ne rencontrai jamais la compagne rêvée et je ne me résignai pas à « m'établir » comme on dit ici, dans un bon mariage de convenances. Je me dis, parfois, que j'ai eu tort de ne pas accepter la règle commune, et que la solitude de ma vieillesse est le juste châtiment de mon orgueil. Mais tel que j'étais, tel que ma mère m'avait pétri, j'aurais trouvé, probablement, dans un mariage de cette sorte, une solitude moins paisible.

— Cependant... Permettez-moi une question très hardie sur un sujet délicat?... Cependant vous avez été amoureux...

— J'ai cru l'être...

— Passionnément amoureux?

— Non, jamais...

— Il me semble, pourtant... si j'en crois vos propres paroles...

— Quelles paroles?

— Celles que vous avez prononcées devant moi, dans la bibliothèque, en me montrant un certain livre...

Il secoua la tête :

— Je ne m'en souviens pas...

— Vous m'avez montré sur ce livre — les *Harmonies* de Lamartine, — le nom d'une femme, celle dont vous gardez le portrait, dans votre salon, et vous m'avez dit, en propres termes : « C'était une créature adorable. Je l'ai connue trop peu de temps, quand j'étais jeune et je l'ai beaucoup aimée ».

— Quoi? — dit M. Brisquet, — vous avez construit un roman sur cette phrase ! O l'imagination des petites filles !

Il se mit à rire, ce qui me causa de l'étonnement et du chagrin.

— Voyons ce beau roman ! — reprit-il... J'ai le droit de le connaître, puisque j'en fus l'inspirateur, à mon insu.

Et il insista tellement que je finis par rire à mon tour, en racontant les aventures amoureuses de Valentine et de Rodolphe. Mais quand je cessai de parler, il ne riait plus.

Pensif, les yeux baissés, il remuait du bout de sa canne les feuilles mortes sur la nacre noire du bassin. Il y eut, entre nous, un silence glacé. Combien je regrettais de m'être prêtée au jeu de ce vieil homme, et d'avoir blessé, à travers lui, un être invisible dont je sentais la présence, sous les arbres d'automne, comme je l'avais sentie, autrefois, dans ce salon de Chez-Martineau.

M. Brisquet soupira, et se parlant à lui-même :

— C'est ça, — dit-il, — et ce n'est pas ça... C'est une transposition de ce qui fut, ou plutôt une divination de ce qui aurait dû être... Mais quoi? Une petite fille aurait pressenti ce que personne n'a jamais soupçonné?

Il prit ma main qu'il baisa presque tendrement, et me regardant dans les yeux :

— Comment est-ce possible?

— C'est le portrait qui m'a parlé...

— Il n'a pas pu dire tout, mon enfant. Je complèterai donc cette confidence imparfaite.

IV

« Je vous ai dit tout à l'heure que mon adorable mère m'avait formé à son image. Quand je la perdis, tout me manqua. Je connus, à vingt-trois ans, la solitude absolue du cœur, car je n'avais ni famille ni amis, rien que des cousins éloignés et des camarades. L'un de ces cousins, vieil avocat très répandu dans la société parisienne, se prit d'amitié pour moi. Il me conseilla de quitter la Saintonge et de m'installer, près de lui, comme secrétaire. C'était une occasion précieuse d'apprendre la pratique de mon métier. Me voilà donc à Paris, ce Paris charmant du Second Empire dont on a dit tant de mal et qui était plus bruyant que dépravé. J'y vécus trois ans, dans un monde qui eût épouvanté ma pauvre maman. Mes cousines — très honnêtes femmes — étaient de l'espèce Benoîton et plaçaient tout leur bonheur dans le mouvement perpétuel. Je fus d'abord très offusqué par leurs énormes chignons, leurs jupes courtes et ballonnées, leur maquillage, leur goût pour la cigarette et

les chansons de Thérésa. En ce temps-là, il y avait un demi-siècle d'écart entre les mœurs de Paris et celles de la province. Jamais, à B..., une dame n'aurait osé fumer devant témoins ; jamais elle n'aurait osé prononcer certains mots et avouer certaines lectures qui paraissent aujourd'hui bien innocentes. Je parus dans les salons de mes cousines et de leurs amies, un garçon assez gauche, qui ne se livrait guère et qui passait pour dédaigneux, lorsqu'il était seulement un sensitif et un timide. En réalité, je retardais de trente ans; j'étais un étranger parmi les jeunes hommes et les jeunes femmes de mon âge, aussi différent d'eux, en 1867, que vous pouvez l'être en 1903. C'est pourquoi je plaisais beaucoup aux vieilles dames. Je savais parler, avec elles, le langage de leur temps. Elles en étaient ravies et voulaient toutes, me marier.

— Avec une de leurs petites-filles, qui ne vous aurait pas entendu.

— Oh ! je ne me souciais pas d'être entendu par ces demoiselles si modernes ! Je les écoutais ; je les admirais par courtoisie, et je pensais que si la femme de mes rêves existait, elle vivait quelque part, en province; qu'elle ressemblait un peu à ma chère maman ; qu'elle était née comme moi, pour une vie simple et studieuse, embellie par un profond amour. Les aimables Benoîton n'avaient pas le loisir d'aimer; et moi, l'incorrigible sentimental, je voulais l'amour dans le mariage.

— Mais le mariage, en province, n'est-il pas surtout une affaire de famille, arrangée par les parents selon l'antique usage français? Ni ma tante Césarie, ni mes autres tantes n'ont fait des mariages d'amour.

— En effet, — dit M. Brisquet. — Cependant, ma mère s'était mariée par amour, et elle avait gardé, de cette union trop brève, un souvenir si ardent que j'en fus imprégné, à mon insu, et que mon âme enfantine se forma dans une atmosphère d'amoureuse piété. Devenu homme, je rêvais d'être, pour une femme, ce que mon père avait été pour ma mère, d'aimer comme il avait aimé, et de mériter, comme lui, le grand amour, plus fort que la mort, dont j'avais senti, sur ma petite tête, le souffle brûlant... Je dois ajouter, en toute humilité, que ce beau rêve ne me défendait pas tou-

jours contre les tentations parisiennes. J'eus des aventures et fis des sottises, ni plus ni moins que mes camarades, mais je ne trompai jamais mon cœur avec mes sens; et parce que j'étais un sentimental, je ne donnai jamais ni aux femmes, ni à moi-même, la comédie du sentiment.

» Enfin, il arriva que je souffris, un jour, de ma solitude, et que je cédai aux instances d'une vieille amie qui souhaitait me marier. Elle approuva mon désir d'aimer et d'être aimé, mais elle considéra, tout d'abord, ma famille, ma fortune, mes chances de succès et en dernier lieu, mon caractère. Puis elle me parla d'une jeune personne âgée de dix-neuf ans, orpheline, apparentée à la meilleure bourgeoisie bordelaise, et bien dotée par sa marraine, la comtesse de Clarencé qui habitait ici même, à Chez-Martineau... J'avais entendu parler de cette dame mais je ne la connaissais pas, car elle ne recevait personne et ne sortait jamais de chez elle.

» Etre sentimental, ce n'est pas, forcément, être romanesque, et je ne demandais pas que la jeune fille élue se révélât dans un cadre et dans des circonstances dramatiques. Si mademoiselle...

— Valentine ?

— Non, — dit M. Brisquet, — Stéphanie, ou plus joliment : Stéphanette... Donc, si mademoiselle Stéphanette pouvait me donner l'amour et le bonheur, peu m'importait que notre rencontre eût été arrangée par deux vieilles dames.

» Il fut convenu que j'irais passer les vacances à B... et que j'apporterais à madame de Clarencé des nouvelles de son amie. Cet acte de politesse m'ouvrirait les portes de Chez-Martineau. Un peu plus tard, mademoiselle Stéphanette arriverait, comme tous les ans, et sa bonne marraine manifesterait sa volonté de la distraire en invitant quelques personnes du voisinage. La suite dépendrait de nous, de nous seuls.

» Je me rappelle, en ses moindres détails, cette première visite que je fis à Chez-Martineau, par une journée torride. La maison était telle qu'aujourd'hui, et je la vis, à travers la grille du jardin, tout incendiée de soleil, avec ses stores baissés et ses persiennes closes. Elle semblait inhabitée, morte. Cependant, des fenêtres du salon, venaient jusqu'à moi

les accords assourdis d'un piano. Je m'arrêtai un instant pour écouter et soudain, une voix de jeune fille ouvrit ses ailes et prit l'essor... En vérité, j'eus la sensation d'un être invisible, qui s'envolait dans l'air en feu comme un oiseau ou comme une âme... J'imaginai la chanteuse adolescente, assise au piano, et baignée de fraîche pénombre. Elle était là, cette Stéphanette qu'on m'avait promise; elle me devançait au mystérieux rendez-vous du destin; et quand elle jetait son appel à la vie, l'amour tout bas lui répondait, sous la forme d'un passant inconnu, debout à quelques pas d'elle.

» Je demeurais immobile, le front contre la grille fermée, tout abandonné, esprit et sens, aux enchantements de la musique; et dans cette ivresse qui m'ôtait le pouvoir de raisonner, il me restait une idée précise quoique folle : « La femme qui chante avec cette voix, c'est la femme que je dois aimer. »

— C'était le coup de foudre... Vous étiez amoureux, dès cette minute-là...

— Je l'étais, parce que j'avais envie de l'être, et que les circonstances s'accordaient avec mon secret désir.

— Et que dit mademoiselle Stéphanette lorsqu'elle connut votre présence?

— Rien du tout.

— Comment?

— Un domestique m'aperçut et vint m'ouvrir la grille. Je le priai de m'annoncer à madame de Clarencé, et il me laissa dans le vestibule, assis sur un vieux canapé de velours jaune qui est encore à la même place... La voix ailée frémissait maintenant tout près de moi, derrière le mur et la grande porte du salon. Je distinguais les paroles d'une mélodie italienne et j'étais de plus en plus amoureux.

» Soudain, la phrase mélodique resta suspendue ; l'arpège commencé se brisa et j'entendis le petit choc du couvercle rabattu sur le clavier. Le domestique ouvrit la porte du salon... Je fus pris d'un terrible accès de timidité. J'aurais voulu fuir... Néanmoins, je fis bonne contenance...

— Elle était là?

— Elle était là, encore assise sur le tabouret du piano que débordaient les plis argentés de sa robe. Elle se leva, d'un

mouvement gracieux, et je vis ses cheveux tout blancs sous une « pointe » de dentelle noire.

— Eh quoi? c'était la vieille dame? Vous étiez amoureux de la vieille dame?

— Riez!... Riez! — dit M. Brisquet. — Je n'avais pas envie de rire. J'éprouvais un sentiment d'humiliation, et je maudissais l'accès d'humeur romanesque qui me rendait ainsi ridicule devant moi-même. Cependant, madame de Clarencé, devinant mon trouble, s'efforçait de me mettre à l'aise. Elle avait la simplicité de la grande dame, avec cette grâce qui vient du cœur, et qui survit à la jeunesse. Je finis par m'enhardir et par lui avouer que j'avais subi le charme de sa voix, que j'étais demeuré longtemps à l'entendre, persuadé qu'une jeune fille — une très jeune fille — chantait derrière les volets... Cette déclaration l'amusa beaucoup, et nous parlâmes de la musique italienne, que nous aimions tous deux et qui était déjà un peu démodée... Ceci m'amena tout naturellement à raconter mon enfance et mon heureuse vie avec ma chère maman.

» Madame de Clarencé ne me dit rien de mademoiselle Stéphanette, mais elle me permit de revenir à Chez-Martineau « souvent, très souvent », et je compris qu'elle désirait me bien connaître. J'usai de son autorisation, d'autant plus volontiers que je m'ennuyais dans ma maison vide. Mes visites devinrent fréquentes sinon quotidiennes ; et je sentis, avec un extrême plaisir, que j'étais toujours attendu.

» — C'est une grande charité, — disait parfois madame Clarencé, — que de venir, par tous les temps, tenir compagnie à une vieille personne. Un jeune homme élevé par une mère aimable et qui l'a beaucoup aimée, peut, seul, avoir ce courage. Un autre se lasserait.

» — Et ce serait tant pis pour lui, madame ! — répondais-je. Moi, je ne me lasse pas, et je n'y ai aucun mérite.

» J'étais sincère. Peut-être en souvenir de ma douce maman, j'aimais les femmes âgées, ses contemporaines. J'aimais ces amies vénérables, ces bienveillantes consolatrices vers qui la la jeunesse, aux heures tristes, se réfugie. Qui n'a pas goûté la douceur de leur affection, ne connaît pas tout ce cœur de la femme car il y a, dans ce sentiment, une nuance de

tendresse maternelle et le très lointain, le chaste parfum que laisse après lui l'amour dans l'âme qu'il habita. Elles ont un charme pénétrant, ces femmes qui ont su vieillir, qui ont conservé de beaux cheveux de soie grise, des mains fines, un peu desséchées et transparentes, et dans une figure flétrie, un regard clair, soleil de décembre sur un jardin sans fleurs.

» On les aime pour ce qu'elles sont et pour ce qu'elles furent. Leurs bandeaux lisses, leurs fronts pâles sont des reliquaires d'argent et d'ivoire pleins de choses mystérieuses, funèbres et sacrées. Chacun renferme tout ce qui reste d'une longue vie. des images presque effacées, des souvenirs poudreux comme des bouquets anciens, des noms cachés au plus secret de la mémoire, des noms qui signifièrent autrefois l'amour, la joie, la douleur, et qui n'existent plus que là, dans ce sanctuaire de la pensée, et sur des tombes.

» Aucune de ces femmes âgées que j'ai connues, ne me donna, comme madame de Clarencé, à la fois la douceur de la confiance et l'émotion du mystère. Je la revois, dans ce salon où n'était pas encore le portrait de la Dame en blanc ; je revois la bergère à oreillettes, l'ample robe argentée, le visage aux yeux sombres, aux traits délicats. Sous les étoffes, le corps était presque immatériel. On l'oubliait. Il devait être léger comme ces fins squelettes d'oiseaux qu'on découvre au printemps, dans l'herbe haute.

» Elle avait de l'esprit dans sa bonté, mais pas d'ironie, et en cela, elle était bien de son temps ; elle savait encore pleurer ; elle était encore capable d'enthousiasme. Sa bouche était accoutumée au sourire et non pas au rire.

» De longs chagrins, qu'elle ne voulait pas dire, avaient ruiné sa santé, sans altérer son caractère. La lecture, seul plaisir des interminables hivers campagnards, nourrissait son intelligence qui était féminine par la spontanéité, masculine par la solidité, par l'équilibre. Et le cœur était digne de l'esprit. Chacun de nos entretiens, même sur des sujets d'ordre général, me révélait l'exquise sensibilité de ce cœur dont j'ignorais l'histoire inavouée. Quand nous parlions du mariage et de l'amour, — sans faire une allusion directe à certains projets — quelques mots échappés par mégarde, un éclat plus vif des yeux, un geste involontaire de la main, attes-

taient que nous avions touché une fibre intacte et profonde, et que j'en surprenais la résonance...

» Cela me donnait à penser. Que savais-je de madame de Clarencé? Presque rien. Elle avait été jolie et fêtée ; elle était vieille et solitaire. La dot qu'elle destinait à sa filleule devait beaucoup l'appauvrir, mais elle reportait sur Stéphanette un peu de cette passion maternelle qui s'exaspère, avec l'âge, chez les femmes privées d'enfants. Veuve à trente-cinq ans, d'un mari qui ne méritait pas d'être longtemps regretté, elle ne s'était pas remariée ; et dès la quarantaine, renonçant au monde, elle était venue s'ensevelir à Chez-Martineau... Quel drame du cœur s'était achevé là, dans la solitude?

» Il m'était impossible d'interroger la comtesse, et mon imagination travaillait, comme travailla naguère la vôtre, ma chère enfant. Je construisais des romans qui se détruisaient l'un l'autre. Les gens de B... qui n'étaient pas reçus à Chez-Martineau, et qui m'y voyaient avec une aigre jalousie, me firent des ragots stupides et contradictoires au sujet de ma vieille amie. Ils avaient d'elle — comme de moi-même aujourd'hui — l'idée la plus baroque. Mais je savais déjà que personne ne connaît personne et que les êtres humains perçoivent à peine ce rayonnement confus des âmes voilées.

» Isolé, sans autre plaisir que l'amitié d'une vieille femme, je donnai à cette amitié la première place dans mon cœur, et je me trouvai bientôt chez madame de Clarencé comme le jeune Benjamin Constant chez madame de Charrière. C'étaient des causeries interminables, dans le salon ou dans le parc, des lectures en commun, des avis qu'on me demandait pour tel ou tel aménagement de la maison, des conseils que je sollicitais pour la conduite de ma vie. Quelquefois, madame de Clarencé me parlait de Stéphanette, mais, sachant mes idées sur l'amour, et craignant de gêner ma libre décision, elle observait une réserve délicate. D'ailleurs, elle me sentait beaucoup plus occupé d'elle que de sa filleule, et elle était trop femme, malgré son âge, pour n'être pas sensible à cet intérêt presque tendre dont elle avait perdu l'habitude.

» Je la priais souvent de chanter en italien, et, pour l'écouter, je m'en allais hors du salon, sous la fenêtre. Elle ne s'expliquait pas cette fantaisie, mais elle s'en amusait, et

peut-être y trouvait-elle une sorte d'hommage, qui la flattait. Je lui disais que j'aimais à revivre le moment où, tout près de la connaître, elle s'était révélée à moi par ce chant si pur; et je n'osais lui avouer que j'avais été à ce moment-là, presque amoureux d'elle.

» Toujours, elle cédait à mon caprice; et toujours, sa voix ailée, sa voix qui n'avait pas vieilli, me rendait l'ineffable surprise qui ébranlait mon cœur et mes nerfs. C'était l'appel de la jeunesse amoureuse que j'avais cru entendre, mêlé aux parfums du jardin, et cet appel venait vers moi du fond des années. Avec une mélancolie déchirante, je songeais qu'en ce même lieu, cette même voix avait lancé ce même appel, dans la splendeur des saisons défuntes. Alors, la chanteuse invisible était telle que je l'avais rêvée, toute jeune, tout ingénue, en robe blanche, dans la fraîche pénombre du salon... Qui donc l'écoutait dehors, quel passant inconnu, appuyait son front à la grille.

» Je me disais :

» Pourquoi n'ai-je pas été celui-là? Je l'aurais aimée... »

» Je rentrais dans la maison. Madame de Clarencé était encore assise au piano, et parfois, elle restait, ainsi, la tête inclinée, les mains posées sur les touches muettes. Un jour, il me sembla qu'elle pleurait : mais elle haussa les épaules et se leva brusquement à ma vue.

» Août s'acheva. La jeune Stéphanette annonça son arrivée pour la mi-septembre, et madame de Clarencé me pria de dresser, avec elle, la liste des invitations qu'elle ferait. Je n'y pris aucun plaisir.

» Elle s'inquiétait :

» — Qu'avez-vous, mon ami? Vous êtes bien grognon aujourd'hui...

» — C'est que je vais vous perdre — lui dis-je. — Nous étions si bien, vous et moi, tout seuls ! Je ne m'ennuyais jamais... Tout était si calme, si doux !

» — Vous parlez au passé? Pourquoi donc? Qu'est-ce qui va changer?

» — Tout...

» — Assez ! — dit-elle, — d'un ton maternel, je vous ai trop gâté. Vous êtes jaloux comme un enfant... Mais ce sera mon

tour, bientôt, d'être jalouse... Quand il y aura, ici, de jeunes et jolis visages, vous oublierez la vieille dame, et elle vous pardonnera votre ingratitude pourvu que vous soyez heureux.

» Elle souriait d'un triste et charmant sourire. Je répondis :

» — Je serai heureux si je trouve une femme qui vous ressemble... Autrement, non.

» Nous étions dans l'allée du parc qui mène aux rochers, et que vous pouvez voir d'ici, à travers les saules. Il y avait déjà beaucoup de feuilles tombées, et je me rappelle le bruit de taffetas froissé de ces feuilles que balayait la jupe traînante de la comtesse.

» C'est là, que notre entretien mi-sérieux, mi-plaisant, prit un tour confidentiel, et que, pour la première fois, madame de Clarencé me raconta — oh ! seulement à demi mot — l'histoire de sa vie manquée.

» Histoire sans événements, dont le pathétique était tout intérieur... Une femme mal mariée, rencontre un homme qui se fait aimer d'elle. Elle lui donne tout son cœur et rien que son cœur. Le temps passe. L'homme désespère de posséder jamais celle qu'il chérit. Il s'éloigne et quand elle devient libre, elle apprend qu'il ne l'est plus... Oui, banale histoire, très banale. Mais comme dit la chanson d'Henri Heine, « ceux à qui elle arrive ont le cœur brisé ».

» Je ne peux vous rendre, ma chère enfant, le ton, le regard de madame de Clarencé pendant cette conversation ou plutôt ce monologue. Elle procédait par allusions, avec un admirable tact féminin et cette pudeur particulière aux femmes âgées qui craignent d'associer une image physique désagréable au souvenir d'amour qu'elles évoquent. Point d'amertume dans ce chagrin que je sentais éternel; point d'aigreur; nul égoïste regret ; elle ne pensait qu'à l'autre, à celui qu'elle avait tant aimé et qu'elle n'avait pu rendre heureux.

» Je lui demandai timidement :

» — Où est-il?

» Elle murmura :

» — Il est mort.

» Et ses yeux reprirent, dans les larmes, l'éclat perdu, le beau noir velouté de la jeunesse.

» Je lui baisai la main, en silence et nous rentrâmes dans la maison.

» — Venez par ici, — me dit-elle, — je vais vous montrer son portrait... Ainsi, vous le connaîtrez un peu et quelque chose de lui revivra dans une âme qui m'est chère...

» Elle poussa la porte d'un oratoire qui existait alors, en annexe du salon, et qui fut démoli après la mort de la comtesse, par la fantaisie sacrilège d'un héritier. C'est la seule chose que je n'ai pu sauver, de tout ce que ma chère comtesse avait aimé, lorsque, plus tard, j'achetai Chez-Martineau.

» C'était une pièce très petite, basse, un peu sombre, meublée d'une table, d'un cabinet d'ébène aux nombreux tiroirs, d'un fauteuil et d'un prie-Dieu. Il y avait un crucifix au mur, et quelques portraits. Je savais que madame de Clarencé ne recevait jamais personne dans cette pièce qu'elle appelait la Chapelle du Souvenir. Là, me dit-elle, parmi les reliques de ceux qu'elle avait aimés, elle conversait avec eux ; elle priait ; elle pleurait doucement, toute seule.

» Sur la table, je vis des miniatures, encadrées de noir, et des daguerréotypes tout jaunes, où des fantômes de visages s'effaçaient dans le miroitement du verre.

» Madame de Clarencé prenait ces portraits, l'un après l'autre. Elle disait :

» — Mon père... Ma mère... ma sœur aînée... ma meilleure amie de couvent... ma petite cousine qui était si jolie...

» Et elle ajoutait :

» — Il est mort... » ou « Elle est morte... » en précisant les dates qui devaient composer un espèce de calendrier funéraire auquel, chaque jour, elle se reportait, pour une pieuse commémoration.

» Elle me disait aussi les particularités de chacun, son humeur, ses goûts, les événements de sa vie et les circonstances de sa fin. Et ces hommes, ces femmes, ces jeunes filles, ces enfants, vêtus de costumes surannés, fixés dans une attitude éternelle, me regardaient, moi, l'étranger, et semblaient me demander :

» Qui êtes-vous? »

» Ils avaient été jeunes : cet homme au gilet de nankin, à la cravate haute ; cette dame au bonnet de dentelle ; et celle-ci

qui portait un peigne énorme à son chignon ; et celle-là, coiffée en madone, et celle-là, qui tenait une harpe dans un paysage de ruines.

» Ils avaient respiré l'air vital ; ils s'étaient éblouis de la lumière ; ils avaient vu la fuite des saisons ; ils avaient accompli tous les actes de la vie, travaillé, rêvé, souffert, aimé, et, comme tous les hommes, foulant du pied la terre où sont les morts, ils n'avaient jamais senti vraiment que leur existence allait finir... dans cinquante ans, dans vingt ans, dans un an, — demain !... Et maintenant, ils n'étaient qu'un peu de poussière, un mirage de lignes et de couleurs sur le verre ou le papier, un nom presque oublié, une ombre entrevue parfois, dans le mystère du sommeil et du songe !

» Madame de Clarencé ouvrit les tiroirs du cabinet. Elle en sortit des liasses de lettres, des objets hétéroclites, boîtes d'ivoire, bourses en perles, étuis, portefeuilles, cadres enfermant des fleurs en cheveux, rubans décolorés dont les plis gardaient encore, en leurs cassures, la nuance vive du neuf. Et sur chacune de ces choses, précieuses pour elle, complaisamment, elle s'attardait.

» Mais je ne l'écoutais qu'à demi. En me retournant, je venais d'apercevoir, au-dessus de la porte d'entrée, presque sous le plafond, un portrait de jeune femme en robe blanche dont la vue me fit oublier tout le reste... Oh ! je n'eus pas besoin de demander qui elle était ! Je la reconnus, sans peine. Elle, Valentine, cette Valentine de Saint-Scève qui n'était pas encore madame de Clarencé, lorsqu'elle posait devant le peintre, cette Valentine aux yeux noirs, au sourire intelligent et doux, aux belles épaules couleur de rose thé sous la transparente mousseline.

» Elle, dans la fleur de ses vingt ans, elle, avant l'amour et la douleur, avec cette beauté virginale qui s'était comme transposée dans sa voix, pour durer jusqu'à l'arrière-saison de la vie. Elle, que je n'imaginais pas différente, lorsqu'elle chantait derrière les fenêtres closes ! Elle, la figure même de mon désir !

» Je l'appelais par son prénom que je n'aurais pas osé donner à madame de Clarencé, dans ma pensée la plus familière, parce que les vieilles gens n'ont plus de prénom, quand tous leurs contemporains ont disparu. Je répétais mentalement :

« Valentine de Saint-Scève ! Valentine ! » Et les yeux noirs qui me regardaient doucement, tristement, semblaient nous plaindre.

» Madame de Clarencé ne s'aperçut pas de ma distraction. Fouillant ses tiroirs, elle remuait la cendre tiède encore de sa jeunesse consumée. Elle me montra deux lettres de Lamartine qu'elle avait rencontré à Paris, avant d'être mariée, et qui lui avait offert le volume dédicacé des *Harmonies*. Et puis, un peu plus pâle soudain, et d'une voix étouffée :

» — Ce médaillon, — dit-elle...

» Elle me le mit dans les mains, le petit médaillon d'émail noir, incrusté d'une étoile en diamants, bibelot démodé que les femmes d'autrefois portaient, au bout d'une chaîne, contre leur poitrine. Celui-ci, par le jeu d'un ressort, s'ouvrait en deux parties, et découvrait une minuscule peinture.

» Je dis :

» — C'est... lui?

» Elle inclina la tête, et quand elle sentit mon regard sur son trésor secret, toute sa face pâle se colora, jusque sous ses cheveux blancs. D'un geste passionné, elle me reprit le médaillon, le referma, le remit dans un tiroir, et s'assit sur le prie-Dieu, épuisée...

» Qu'avais-je vu? Une tête blonde de très jeune homme en habit militaire... Mais avais-je eu le temps de voir? Avais-je même désiré voir?... Pourquoi ce petit pinçon étrange à mon cœur, cette souffrance latente qui ressemblait... — oserai-je dire le mot?... — à la jalousie?

» Le soir, et le lendemain, lorsque je pus réfléchir, seul, lorsque j'analysai, froidement, mon émotion, je demeurai confondu. Cette émotion était inexplicable, autrement que par un regret jaloux. J'aurais voulu que Valentine de Saint-Scève n'eût pas aimé ce jeune homme blond qui l'avait aimée aussi et qui l'avait fait souffrir. J'aurais voulu qu'elle fût née plus tard ou moi plus tôt, et qu'elle m'eût choisi, moi, et non pas cet homme... La destinée qui l'avait créée à l'image de mon désir, s'était cruellement moquée de moi, en brouillant les heures sur l'horloge de nos vies. Jamais, jamais, aucune femme ne me donnerait le bonheur que m'aurait donné Valentine ! Jamais, dans un jeune corps, je ne sentirais vivre

une âme qui répondrait à la mienne, comme cette âme, si ardente que l'âge n'avait pu l'éteindre, cette âme rayonnante encore sous le voile d'un corps vieilli. »

V

M. Brisquet se tut. Il continuait de jouer avec sa canne, frappant les feuilles mortes à petits coups.

Je demandai :

— Qu'arriva-t-il ensuite?

— Rien.

— Comment?... Il arriva... Stéphanette ! Parlez-moi de Stéphanette qui dut jouer son petit rôle dans l'épilogue de votre roman.

— Un tout petit rôle. Quand je la vis, à Chez-Martineau, avec sa turbulence de jeune animal et ses grands rires de pensionnaire, je me sentis très vieux à côté d'elle, et je lui parus tel — par bonheur. Elle déclara franchement à sa marraine, que j'étais un personnage ennuyeux. Ainsi, je fus dispensé d'une épreuve gênante, et madame de Clarencé ne me parla jamais d'un mariage qui n'était pas écrit dans le ciel... Avait-elle compris que Valentine de Saint-Scève faisait tort à Stéphanette, et qu'elle, la comtesse de Clarencé, presque septuagénaire, l'emportait, dans mon cœur, sur une fraîche adolescente? Non, cette idée ne lui vint pas. Elle me dit seulement, un jour :

» — Mon cher Rodolphe, vous n'êtes pas fait pour ce temps-ci. C'est un effet de l'éducation maternelle... »

» Elle était toujours affectueuse pour moi, mais la venue de sa filleule avait détruit le charme unique de notre intimité. Ç'en était fini, de nos libres causeries. Par bonté pure, madame de Clarencé tâchait de faire briller la jeune fille dont le babil d'oiseau me fatiguait : et ce n'était plus elle qui chantait, au piano, c'était mademoiselle Stéphanette...

» Vous savez le reste... La guerre survint. Je fus blessé et prisonnier. Lorsque je rentrai en France, mon vieux cousin était mort. Des circonstances imprévues me décidèrent à m'établir à P... où j'exerçais ma profession d'avocat. Je

demeurai célibataire et, comme la plupart des hommes, je ne fus ni très heureux, ni très malheureux. Une maladie qui brisa ma voix, me contraignit à une retraite prématurée. Il me plut de devenir un bourgeois campagnard, et de vivre sur ma terre, comme ces anciens magistrats qui, ayant déposé la robe, cultivaient leurs vignes, vendaient leur vin, et mettaient Horace en vers français. C'est une aimable façon de vieillir pour un honnêre homme.

» Madame de Clarencé venait de mourir, dans un âge très avancé, et j'éprouvais un profond regret de l'avoir perdue. Un sien neveu, son héritier, abîma Chez-Martineau, et, l'ayant abîmé, le vendit. J'achetai ce domaine, avec tous les meubles, tous les livres de la bibliothèque, et le portrait de Valentine que l'héritier dédaigna... Quand j'entrai dans le salon, et que je la vis, si belle, avec ses yeux pensifs et son sourire plein de tendre mélancolie, il me sembla que j'arrivais à un rendez-vous, autrefois manqué, et qu'une âme était là, présente et sensible pour moi seul — l'âme de cette Valentine de Saint-Scève que j'aurais aimée.

» Et voilà ma confession terminée, petite madame. Je vous remercie d'avoir écouté sans rire les rêveries du vieil original... Il n'aura point d'autres confidents, et les bonnes gens de notre ville de B... en seront pour leurs frais d'hypothèses...

— Hélas ! — dis-je, — cher monsieur Brisquet, il n'y avait pas de quoi rire. L'histoire de tous les cœurs est faite de ces rendez-vous manqués...

Pour rentrer à la maison, M. Brisquet s'appuyait lourdement sur sa canne, et courbait un peu les épaules. Je dus ralentir mon pas. L'ombre des arbres s'épaississait, plus glauque, et sur nous passait le frisson du soir...

MARCELLE TINAYRE

L'ENTRÉE EN GUERRE DE LA TURQUIE

L'histoire de l'entrée en guerre de la Turquie tient tout entière entre les deux dates du 22 juillet et du 2 août 1914. Le 22 juillet Enver Pacha offrait à l'Allemagne l'alliance de la Turquie ; le 2 août le pacte était signé ; douze jours ont donc suffi à l'évolution complète de cette négociation diplomatique. Toutefois, pour comprendre comment un acte de cette importance a pu s'accomplir avec une telle promptitude, il est nécessaire de remonter jusqu'aux événements dont il est issu.

La défaite de la France en 1870 a laissé la Turquie désemparée. Depuis le XVIe siècle la France avait été son meilleur appui contre ses ennemis successifs, le Saint-Empire romain germanique d'abord, la Russie ensuite, et voilà que la puissance de la France s'effondre subitement devant une puissance nouvelle qui s'empare aussitôt de la direction politique de l'Europe. Or l'Allemagne, désormais prépondérante en Occident, est l'amie de cette Russie d'où venaient tous les coups portés à l'Empire ottoman et son chancelier proclame que l'Orient ne vaut pas les os d'un grenadier poméranien ! La Turquie reste donc sans défense. Dans cet état de désarroi elle est assaillie par la Russie en 1877 ; elle allait succomber quand l'Allemagne, secondée par l'Angleterre, vient à son secours et la couvre de sa protection au congrès de Berlin. De ce jour la politique nouvelle de la Turquie était fixée :

gagner définitivement l'Allemagne à sa cause, puisque cela vient de se révéler possible.

Abd-ul-Hamid s'y était appliqué : il comblait le gouvernement impérial d'attentions, et les Allemands de faveurs. Qu'on se rappelle les réceptions faites à l'empereur Guillaume à Jérusalem, à Damas et à Constantinople, et les concessions si généreusement octroyées à la Deutsche Bank, dont les plus notoires sont les chemins de fer d'Anatolie et de Bagdad. A tant de prévenances le gouvernement allemand répondait par une condescendance protectrice chaque fois que la Turquie était en difficulté avec l'Europe : elle neutralisait l'action des autres puissances par son abstention systématique, comme elle le fit, par exemple, à la suite des massacres arméniens et dans la question crétoise. La Turquie pouvait ainsi persévérer impunément dans ses errements. Elle en savait beaucoup de gré à l'Allemagne à qui cependant cette politique ne coûtait rien ; les tiers en faisaient tous les frais. Pendant le règne d'Abd-ul-Hamid le cabinet de Berlin garda cette attitude passive sans jamais se lier par un pacte formel, de sorte que le gouvernement ottoman était tenu de mériter chaque jour ses bonnes grâces par quelque nouvelle concession.

Après certaines tergiversations, en 1908, et des avances à l'Angleterre froidement accueillies, les Jeunes Turcs finissent par se rallier à la politique du Sultan Rouge, obéissant en cela aux mêmes considérations et fascinés, comme lui, par le prestige militaire de l'Allemagne.

Nulle part au monde le prestige militaire de l'Allemagne ne s'est élevé plus haut qu'en Turquie, d'autant plus haut que ses victoires ont été remportées sur un pays qui auparavant jouissait dans tout l'Empire ottoman d'une renommée militaire incomparable. La France eut à souffrir tout de suite dans l'estime des Orientaux de sa défaite de 1870 ; pourtant sa situation ne s'effrita que lentement et sous les coups répétés de la propagande allemande.

Du jour en effet où l'Allemagne a pris pied en Turquie, elle s'est donné à tâche de ravaler la France qui, en Orient comme ailleurs, lui portait ombrage. Elle s'est bien gardée de la dénigrer elle-même ; les critiques et les attaques directes seraient demeurées sans effet ; on en aurait compris l'inten-

tion. Elle procédait de plus savante manière, celle-ci par exemple : elle entretenait à Constantinople un journal, subventionné par ses grands industriels et ses banques, l'*Osmanischer Lloyd*, qui paraissait en français afin d'être compris de tout le monde, et elle avait posté à Paris un correspondant spécial qui collectionnait ce qui se disait ou se faisait en France de nature à nuire au bon renom de notre pays ou à lui faire tort dans l'esprit des Turcs ; Dieu sait si un pareil travail était facile ! *L'Osmanischer Lloyd* reproduisait les communications de son correspondant de Paris avec l'en-tête : *On lit dans tel ou tel journal français*. Et, de fait, la lecture régulière de ces extraits habilement tronqués et ingénieusement présentés finissait par faire impression sur les esprits ; peu à peu les lecteurs de l'*Osmanischer Lloyd* étaient conduits à penser que, de notre propre aveu, la France était un pays en décadence où l'on ne trouvait plus ni courage ni vertu, dont les armées et la flotte étaient sans valeur, la race épuisée, la littérature licencieuse, la justice un leurre, le parlement un repaire dont le gouvernement était l'exacte représentation.

Cette propagande n'avait pas été sans effet ; certes nous avions conservé de nombreuses sympathies personnelles et la France restait tout de même pour la Turquie le pays de la lumière et de la civilisation, mais on ne la tient plus guère pour capable de soutenir militairement et de galvaniser politiquement le vieil empire ottoman. En outre, notre alliance avec la Russie nous rend quelque peu suspects ; à tout le moins nous n'étions plus libres et on se demande si nous ne serons pas amenés un jour à sacrifier la Turquie à notre alliée pour nous assurer contre l'Allemagne l'appui qui nous est devenu nécessaire. En un mot la France est amoindrie depuis 1870 dans l'appréciation des Turcs ; elle ne conserve à leurs yeux toute sa valeur qu'en matière financière ; à ce point de vue seulement elle continue à être considérée, à Constantinople, comme une force.

Cette situation n'était pas sans remède, je me hâte de le dire. J'avais, pendant mon ambassade, formé un plan de restauration dont l'exécution avait été poussée fort loin quand la guerre a éclaté.

Je me suis tout d'abord assuré le concours des grands

établissements français, ayant des intérêts en Turquie, pour subvenir aux frais du journal français de Constantinople, *le Stamboul*, et lui donner le développement nécessaire à notre influence. Il convient en effet d'être en mesure de répondre aux coups que l'on vous porte. J'avais mis à la tête de ce journal un publiciste de marque, jouissant, dans tout l'Orient, d'une considération particulière, en raison de son caractère, de sa compétence et de son talent, M. Georges Gaulis. Nous avons eu la douleur, en 1912, de le conduire à la tombe où il repose au milieu de nos glorieux soldats de Crimée, sur les hauteurs de Pancaldi.

Dans le domaine de l'enseignement, nous n'étions pas déchus grâce au zèle de nos professeurs, laïques et congréganistes, ces derniers en nombre beaucoup plus considérable, qui répandaient, avec la connaissance de notre langue, la culture et la civilisation françaises toujours en grand honneur en Turquie, et grâce à la sollicitude pour eux et pour leur œuvre patriotique du gouvernement de la République. On comptait quatre-vingt-quinze mille élèves dans les écoles primaires françaises. Il n'y avait donc, dans cet ordre de choses, qu'à veiller à la conservation et au développement de nos institutions scolaires.

Pour ce qui est des intérêts matériels, au contraire, ils étaient en décadence, et j'estimais qu'il était nécessaire de les revivifier en s'engageant dans une voie nouvelle. Nos compatriotes s'étaient laissés aller à conclure avec les Allemands des associations d'intérêts qui leur valaient, certes, des profits pécuniaires, mais dont les profits moraux, qui ne sont pas de moindre importance, revenaient aux seuls Allemands. Nos sociétés n'avaient-elles pas été conduites, par ces accords, à faire le jeu des Allemands jusqu'en Syrie et à Alexandrette ! Il était temps de mettre fin à cette politique d'abdication.

Il le fallait, mais sans cependant se mettre en conflit avec l'Allemagne ; tel était du moins mon sentiment. Mon plan consistait à substituer à des associations dont nous étions les mauvais marchands la délimitation de nos champs respectifs d'activité, de façon à agir librement, les uns et les autres, chacun chez nous et sans être exposés à nous affronter. Sans doute les Allemands, avec leurs chemins de fer d'Anatolie

et de Bagdad, avaient des morceaux de choix, mais il restait cependant une belle place encore à prendre en Syrie, cela va de soi, et dans la région de Smyrne, ainsi que dans cette Arménie dont il était temps de s'occuper, autrement que dans des protocoles diplomatiques, si l'on voulait éviter des malheurs que l'on sentait menaçants.

Pour le succès de ce plan, j'ai eu le concours de Djavid Bey, ministre des Finances et l'un des membres les plus influents du cabinet Mahmoud Chefket. Djavid avait compris que la politique de bascule entre les grandes Puissances européennes qui était le jeu favori des hommes d'état turcs et qu'ils jouaient d'ailleurs si bien, était au fond un jeu de dupes, auquel la Turquie perdait de temps à autre quelque avantage sans possibilité de retirer jamais aucun bénéfice. C'était en un mot une politique purement négative, pouvant sans doute prolonger la vie de l'Empire, mais incapable de lui rendre la santé. Il lui a préféré la politique active que je préconisais, et qui reposait sur l'existence de bonnes relations entre la Turquie et l'ensemble des Puissances européennes, sans tiraillements causés entre elles-mêmes par leur rivalité dans l'Empire ottoman.

Djavid Bey s'est fait le négociateur des arrangements que cette politique comportait et, avec l'appui de la France, il était arrivé, au printemps de 1914, à leur réalisation à peu près complète. Des accords étaient faits par la Turquie ou sur le point de se faire avec la France, l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie et entre ces puissances elles-mêmes sur les questions turques.

L'accord franco-turc est du 22 avril 1914. En contre-partie des nombreux avantages qui nous étaient reconnus, il comportait un emprunt de 500 millions de francs, sur lequel court une légende dont je veux dire un mot. Ce serait avec l'argent de cet emprunt, avec notre propre argent, que la Turquie aurait fait la guerre à la France. Il suffit de lire les clauses du contrat d'emprunt, que je suis loin d'ailleurs d'approuver toutes, pour se persuader que cette légende ne repose sur aucun fondement. Les fonds qui en proviennent ont tous leur destination et il n'y avait que 160 millions de boni pour le gouvernement ottoman. Le 1er août 1914, époque à laquelle ont été arrêtées,

par suite des événements, toutes les opérations de crédit entre Paris et Constantinople, le trésor public ottoman avait en caisse, en tout et pour tout, 92 000 livres turques (2 116 000 francs). Les fonds lui revenant qui se trouvaient encore à Paris au moment de la rupture ont été placés en Bons de la Défense nationale. Pour payer ses dépenses de guerre, la Turquie n'a eu, voilà la vérité, que ses revenus propres et les avances de l'Allemagne. Du remboursement de ces dernières elle a été déchargée par le traité de Sèvres.

La Jeune Turquie avait donc adopté la politique extérieure d'Abd-ul-Hamid, mais elle n'a pas su la diriger avec le même doigté. Comme entrée de jeu elle réalisa ce qui ne s'était jamais vu jusqu'alors : l'union des trois nations balkaniques : Bulgarie, Serbie et Grèce. Sous l'inspiration, en effet, des Drs. Nazim et Behaddin Chakir, elle s'était mise à islamiser la Macédoine à l'encontre des trois nationalités chrétiennes qu'elle associa ainsi contre elle dans une même hostilité. Le Gouvernement ottoman en fut surpris tout le premier, bien que ce fût son œuvre, tant l'entente balkanique était contraire à toutes les traditions et à la nature même des choses ; il n'y pouvait croire, si bien qu'ayant déclaré la guerre, le 17 octobre 1912, à la Serbie et à la Bulgarie, le gouvernement ottoman ne se décidait pas à étendre la rupture à la Grèce. Rien de plus plaisant que l'émoi manifesté par M. Gryparis, ministre de Grèce à Constantinople, quand il ne reçoit pas ses passeports en même temps que ses deux collègues. Ne lui fait-on pas l'affront de croire que la Grèce est capable de trahir ses alliés? Il s'en plaignait amèrement aux membres du corps diplomatique et finit par réclamer à la Sublime Porte elle-même qui lui donna satisfaction le lendemain.

L'union de la Serbie, de la Bulgarie et de la Grèce ne dure pas longtemps. Elle se rompt au partage des dépouilles. Dans la nuit du 29 au 30 juin 1913, d'ordre du roi Ferdinand, les Bulgares se jettent sur les Serbes et les Grecs ; ils sont repoussés ; le 12 juillet les Turcs entrent en scène et le 14 les Roumains. La Bulgarie cernée de toutes parts est acculée à une capitulation diplomatique, et doit signer, à Bucarest, le 10 août 1913, une paix balkanique conclue à ses dépens. On lui laisse le soin de négocier sa paix particulière avec la Tur-

quie. A cet effet, le général Savof est envoyé à Constantinople. C'est pendant le séjour à Constantinople du plénipotentiaire bulgare, c'est-à-dire du 14 au 29 septembre 1913, que s'engagent les premiers pourparlers qui, après de multiples péripéties, ont abouti au traité d'alliance turco-allemand du 2 août 1914.

Le roi Ferdinand que ses succès de 1912 avaient grisé et qui avait alors rêvé de fonder, sous son sceptre, un grand empire balkanique, est ulcéré du subit retour de fortune, qui fait de la Bulgarie le plus petit état des Balkans. Dominé par le désir cuisant de se venger de ses anciens alliés il s'arrête au parti de conclure avec la Turquie non seulement la paix, en renonçant sans difficulté à Andrinople reprise par Enver Bey, mais une alliance qui lui laisserait les mains libres pour prendre sa revanche des Grecs et des Serbes. Il fait dès cette époque des ouvertures dans ce sens au gouvernement ottoman.

Pendant les guerres balkaniques de 1912-1913, le gouvernement de la République suit une politique de stricte neutralité ayant pour objectif de localiser le conflit et d'éviter qu'il ne s'étende, comme il le devait faire en 1914, à l'Europe entière. Mais, au cours de cette lutte, l'opinion française, en tant du moins qu'elle s'exprime par les journaux, manifeste une préférence marquée pour les États Balkaniques et plus particulièrement peut-être pour la Bulgarie. Aux yeux de beaucoup la Bulgarie, dans cette guerre, est le porte-drapeau de la France, et la Turquie celui de l'Allemagne ; les succès bulgares dénotaient la supériorité des méthodes militaires et de l'armement français sur les méthodes et l'armement allemands en usage dans l'armée turque. La Turquie, dans ses malheurs, a été très affectée par cette manière d'envisager les choses.

Lorsque la Bulgarie se retourne contre ses alliés, la presse française vire immédiatement de bord en ce qui concerne ce pays ; elle l'accable de reproches, il est vrai bien mérités, et, pendant les négociations de Bucarest, se prononce contre lui en toutes circonstances. De ce fait on conçoit beaucoup d'amertume à Sofia contre la France et on va jusqu'à lui imputer la perte de Cavalla que l'Autriche voulait faire attribuer à la Bulgarie et que l'Allemagne obtient pour la Grèce.

Le mécontentement contre la France a donc été égal, à l'issue des guerres balkaniques, des deux côtés de la frontière turco-bulgare. Ce mécontentement alla plutôt s'aggravant par la suite, en raison de la persistance des dispositions peu favorables de la presse française en général et même d'importants journaux de Paris à l'égard de la Bulgarie et de la Turquie. En les confondant dans la même réprobation nous avons poussé ces deux pays l'un vers l'autre.

Le traité d'alliance turco-bulgare dont les bases avaient été jetées à Constantinople, en 1913, n'aboutit pourtant pas sur l'heure à une conclusion. Les discussions se poursuivent ; le projet de traité reçoit des développements, les détails s'en précisent, mais il lui manque l'essentiel aux yeux du roi Ferdinand, à savoir : le patronage de l'Autriche qu'il jugeait utile d'associer à sa vengeance contre les Serbes. L'Autriche tergiversait, redoutant apparemment les aventures où la Bulgarie, forte d'un traité d'alliance, aurait pu l'entraîner à une heure qu'elle n'aurait pas elle-même choisie. Les choses en étaient là quand la grande crise s'ouvre par le meurtre de l'archiduc François-Ferdinand, à Serajevo, le 28 juin 1914.

Avant d'aborder l'histoire du traité d'alliance turco-allemand du 2 août 1914, disons quelques mots des personnages appelés à jouer un rôle de premier plan dans sa conclusion.

M. Morgenthau, ambassadeur des États-Unis à Constantinople, a écrit sur son ambassade d'agréables mémoires qui débutent par un parallèle entre les ambassadeurs d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie en Turquie, le baron de Wangenheim et le marquis Pallavicini.

D'après M. Morgenthau, le baron de Wangenheim était littéralement un surhomme. Au physique, il est grand, il est fort ; ses épaules évoquent l'image de Gibraltar ; il tient la tête droite, dans une attitude de défi ; ses yeux sont perçants, sa prestance imposante ; tout son être respire la vie et l'activité. Au moral, il est audacieux, sans scrupules, prêt à tout sacrifier, même l'honneur, au service de son souverain, et dût-il piétiner des cadavres, il arrive toujours aux fins qui lui ont été assignées. Or le but qu'il doit atteindre, celui pour lequel il a été envoyé à Constantinople, après des conciliabules avec son empereur à l'Achilleion de Corfou, et qui lui vaudra, s'il

réussit, la chancellerie de l'Empire, sa suprême ambition, ce but est l'accession de la Turquie à l'alliance allemande.

Le marquis Pallavicini est, au contraire, d'après M. Morgenthau, un gentilhomme tranquille, ayant un excellent cœur et des manières délicieuses. C'est un vrai diplomate de carrière, une figure du passé, du temps de Metternich, un marquis de théâtre, satisfait de l'antique gloire de l'Autriche, ne demandant rien au présent et sans vues d'avenir, se complaisant aux subtilités de l'étiquette, comme si c'était la partie essentielle de sa profession et, en politique, un simple jouet entre les mains de son collègue Wangenheim.

Il est difficile de se méprendre plus complètement sur les deux personnages et tout particulièrement sur le rôle qu'ils ont joué dans la conclusion du traité d'alliance turco-allemand, comme le montrera le récit qui va suivre. Le baron de Wangenheim était, sans contredit, un malappris, ayant de très mauvaises façons et tenant des propos cyniques. Il en gratifiait surtout ceux qui s'en laissaient impressionner. Les Turcs d'ailleurs n'étaient pas de ces derniers ; s'ils le laissaient s'abandonner à son aise aux accès de colère dont il était coutumier, c'est qu'alors il découvrait son jeu et qu'ensuite il se faisait conciliant pour racheter la violence de ses paroles. Quant au marquis Pallavicini, si, à l'occasion, il s'étend complaisamment sur des questions d'étiquette, c'est apparemment pour éviter d'autres sujets de conversation. Quand il refuse à M. Morgenthau, au nom des doctrines diplomatiques, d'intervenir auprès du gouvernement ottoman par un autre canal que celui du ministre des Affaires étrangères, il a ses raisons qu'on devine, car lorsqu'il s'agit d'amener la Turquie à entrer en guerre, il n'hésite pas à voir lui-même Talaat et Enver, chez lesquels il se rend, au besoin, plusieurs fois par jour.

Il n'en est pas moins vrai que le baron de Wangenheim et le marquis Pallavicini se différenciaient profondément, mais ce qui les distinguait plus que tout est que le premier représentait un pays considéré par les Turcs comme le plus puissant du monde tandis qu'ils voyaient en l'autre l'agent d'un empire caduc. Voilà ce qui influait, plus que leurs personnes, sur leur valeur diplomatique respective.

Du côté turc, les artisans de l'alliance allemande ont été,

avec le prince Saïd Halim qui en est le signataire, Talaat et Enver, ministres, à l'époque de sa conclusion, l'un de l'Intérieur et l'autre de la Guerre. Le cabinet auquel ils appartenaient en 1914 s'était primitivement formé en janvier 1913 sous la présidence de Mahmoud Chefket Pacha, à la suite de la chute de Kiamil Pacha renversé par eux, les armes à la main, dans un mouvement qui avait coûté la vie à Nazim Pacha, ministre de la Guerre. Talaat Bey avait alors pris possession, d'autorité, du ministère de l'Intérieur. Enver Bey ne devint ministre de la Guerre qu'un an plus tard dans un remaniement ministériel. Le prince Saïd Halim avait été appelé tout d'abord au poste de ministre des Affaires étrangères dans ce cabinet ; il n'en devint grand vizir qu'après l'assassinat de Mahmoud Chefket Pacha en juin 1913. Ce prince comptait dans le gouvernement aussi peu que le sultan lui-même. Pourvu qu'il iouît des honneurs du Grand Vizirat : première place dans les cérémonies, escortes, titre d'altesse, marques extérieures de déférence, il faisait bon marché de la réalité du pouvoir que, d'ailleurs, il était inapte à exercer. Quand il n'était que ministre des Affaires étrangères on avait la ressource de s'adresser, à son défaut, au grand vizir, mais lorsqu'il cumula le Grand Vizirat avec le ministère des Affaires étrangères, les deux postes se trouvèrent comme vacants et cela à un moment où il eût été essentiel qu'ils fussent solidement occupés. Les ministres conduisaient donc à leur guise, chacun dans son département, les affaires publiques les plus graves. Talaat et Enver étaient de véritables potentats.

Le prince Saïd Halim appartient à la famille khédiviale ; il en est même le doyen et, par suite, eût été khédive si le droit de primogéniture n'avait été établi en Égypte. Il éprouvait beaucoup d'amertume de son exclusion du Khédiviat égyptien ; sa conduite s'en ressentit par la suite.

Talaat Bey était de très humble extraction ; les uns le disaient fils de tzigane, les autres pomak, c'est-à-dire bulgare islamisé. Il était né à Kirdjali, dans les environs d'Andrinople ; il avait fait quelques études au collège de cette ville, puis il était entré dans l'administration des postes. Envoyé à Salonique il s'était affilié au Comité Union et Progrès où il s'était fait vite remarquer par la décision froide de son caractère

et l'audace tranquille de sa conduite. La révolution de 1908 va le porter au pinacle.

Il faisait partie de la délégation parlementaire envoyée à Paris en 1909 et c'est alors, dans un banquet au restaurant Paillard des Champs-Élysées, que je le rencontrai pour la première fois. Je venais d'être nommé ambassadeur à Constantinople. Talaat m'avait été signalé par le conseiller de l'ambassade, le regretté M. Boppe, qui ne s'est pas trompé, comme un homme destiné à tenir la première place dans le gouvernement futur de la Turquie.

On promenait la délégation ottomane de fêtes en festins, de théâtres en palais, de cérémonies en divertissements. Au milieu de ce brouhaha, Talaat Bey demeurait impassible et indifférent ; le luxe et ses raffinements n'étaient pas son fait, il n'en avait cure.

Lourdaud de corps, il était spirituel à sa manière, d'un esprit populacier dont il ne devait jamais se départir, et qui, souvent, était assez savoureux. Arrivé au faîte du pouvoir il continuait à employer les termes les plus truculents, comme s'en aperçut un jour le comte Wolf-Metternich, successeur du baron de Wangenheim à l'ambassade d'Allemagne. Le comte s'était rendu auprès de Talaat Pacha, alors grand vizir, pour lui adresser des représentations, les plus mesurées d'ailleurs, sur le traitement infligé aux Arméniens. Talaat le laisse aller jusqu'au bout de son discours, puis, se levant, il lui répond, vigoureusement, d'un seul mot recueilli sur le champ de bataille de Waterloo, mais qui n'avait pas encore fait son entrée dans la diplomatie.

On se plaît à cataloguer les hommes d'état turcs en francophiles et en germanophiles. C'est une classification trompeuse. Talaat n'était ni l'un ni l'autre ; il disait de lui-même qu'il était turcophile ; et, de fait, il était avant tout patriote, d'un patriotisme peu éclairé sans doute, sauvage même, mais ardent et sincère. Pour lui la Turquie est une grande puissance, grande à l'égal des plus grandes, et tout ce qui nuit à sa grandeur doit être impitoyablement brisé. Il a été pour les Arméniens qui menaçaient l'unité de l'Empire, un Simon de Montfort attardé de huit siècles ; il vient de succomber à son tour sous les coups d'un Arménien ; c'est justice. Mais l'attente de

ce sort n'aurait pas arrêté son bras, car il faisait à sa cause le sacrifice de sa vie aussi délibérément qu'il sacrifiait la vie des autres à ce qu'il croyait être le bien de l'état.

Le malheur était qu'il se fît de la France une piètre idée, et, par contre, une très haute de l'Allemagne. Et puis il tenait la Russie, alliée de la France, pour l'ennemi invétéré de la Turquie et, à son estime, les deux Empires étaient engagés dans un duel à mort. Ces opinions rudimentaires, conçues sans nuances et brutalement appliquées, expliquent toute sa politique extérieure. Que n'a-t-on fait pour les modifier ! tout est demeuré vain. Son voyage en France sur lequel nous avions compté pour le rapprocher de nous, sinon le gagner, n'a pas eu cet effet.

Nous avons éprouvé le même mécompte avec Mahmoud Chefket Pacha qui, avant Talaat Bey, a été longtemps le maître de la Turquie. Il devait se rendre en Allemagne pour assister à des grandes manœuvres ; je lui fis comprendre, non sans peine, qu'il convenait d'aller aussi en France, où son collègue, le ministre de la Guerre, lui ferait les honneurs de l'armée française. Il se résigna, par politesse, à ce voyage. Arrivé à Paris, Mahmoud Chefket se rend rue Saint-Dominique ; n'y rencontrant pas d'uniformes il ne peut croire qu'il soit arrivé à destination. Quand on lui eut confirmé qu'il était bien au ministère de la Guerre, il en demeura confondu et il revint à Constantinople non encore remis de son étonnement. Pour lui, qui cependant n'était pas mal intentionné, l'armée française était une sorte de garde nationale. Cette opinion ne témoigne pas de sa perspicacité et, s'il avait vécu, il aurait eu l'occasion de s'apercevoir de son erreur. Ce ne fut pas moins l'opinion qu'il rapporta de sa visite en France.

Auparavant nous avions obtenu l'envoi à des manœuvres françaises du général Mouktar Pacha, fils du Ghazi Mouktar. Il était, lui, il est vrai, un malveillant. A son retour il fait un rapport où, du commencement à la fin, il dénigre l'armée française.

Tous ces exemples, et l'on pourrait les multiplier, prouvent combien il est difficile, après une défaite non réparée, de convaincre les tiers de sa force recouvrée.

De même que Talaat, Enver n'est pas de grande famille.

Son père était intendant, sinon même simple gardien d'un palais du sultan. Pour le reste les deux hommes diffèrent du tout au tout, au moral comme au physique ; ils n'avaient de commun que leur foi absolue en la puissance de l'Allemagne.

Enver Bey est svelte, bien pris, même bellâtre, tandis que Talaat a l'air d'un rustaud. Il a des manières élégantes et un langage châtié. Jamais il ne se départit de la plus parfaite courtoisie ; à cet égard c'est un Turc de l'ancienne école, un vieux Turc. Il n'a pas non plus le désintéressement de Talaat : il prise les jouissances matérielles du pouvoir, aime l'apparat, recherche le luxe ; il a épousé une princesse impériale, demeure dans un palais et s'entoure d'une nombreuse domesticité. Au premier abord, il paraît banal ; par son caractère cependant c'est une personnalité : il a une énergie indomptable, une volonté de fer, une audace à toute épreuve ; il se considère tout naturellement comme devant être un des grands hommes de l'histoire et rêve pour lui-même de l'épopée napoléonienne. Joignez à cela qu'il est court d'esprit, très court même, et que son imagination peut vagabonder tout à son aise sans être jamais refrénée par le bon sens : aucun obstacle ne l'arrête, ne le trouble, ne le fait hésiter ; il ne le voit pas.

Il a fait carrière dans l'armée où il est entré jeune. Envoyé en Allemagne pour parfaire son instruction militaire, il en revient l'esprit pénétré de la force germanique. Le gouvernement jeune turc l'envoie, en 1908, à Berlin comme attaché militaire dans la pensée que son culte pour tout ce qui est allemand l'y fera bien venir. Il n'en est rien rependant : Guillaume n'aimait pas les Jeunes Turcs ; il témoigne beaucoup de froideur à leur agent militaire. Enver Bey ayant quitté son poste pour rejoindre à Salonique Mahmoud Chefket Pacha qui marchait sur Constantinople et renversa Abd-ul-Hamid, Guillaume se détourne complètement d'un officier infidèle, complice du détrônement de son souverain. C'est à grand'peine, après qu'Enver, ministre de la Guerre, eut installé la mission militaire allemande au Séraskeriat, que l'empereur put être décidé à lui décerner une décoration en rapport avec son rang et sa dévotion.

Enver Bey s'esquive une seconde fois de Berlin pour aller

en Tripolitaine combattre l'Italie ; il s'y fait un grand renom. De retour à Constantinople, à la fin de la guerre balkanique, il cherche à se signaler à la suite de la rupture de l'armistice turco-bulgare le 30 janvier 1913 ; il se jette sur l'aile droite bulgare à Gallipoli et se fait battre à plate couture, mais en juillet, les Bulgares ayant concentré leurs forces contre les Serbes et les Grecs, les Turcs sortent des lignes de Tchataldja, poussent jusqu'à la ligne Enos Midia que le traité de Londres leur a assignée comme frontière, la dépassent malgré les protestations de toute l'Europe, et Enver Bey, à la tête d'un escadron de cavalerie, entre le 22 juillet 1913 à Andrinople évacuée la veille par les Bulgares. De ce jour, Enver est le héros de la Jeune Turquie. En réalité c'est un condottiere, et c'est en condottiere qu'il s'est conduit au pouvoir. Peut-être entendra-t-on encore parler de lui, en cette qualité, en Russie où il lève en ce moment une armée tatare.

A la démission du ministre de la Guerre, Izzet Pacha, donnée le 3 janvier 1914, Enver Bey, quoique bien jeune encore (il a une trentaine d'années), est nommé Pacha et ministre de la Guerre dans le cabinet Saïd Halim. En annonçant cette nomination au Quai d'Orsay, M. Boppe, notre chargé d'affaires à Constantinople, ajoutait : « On peut s'attendre aux pires aventures ». Cette fois encore il ne se trompait pas ; peut-être même la réalité a-t-elle dépassé ses prévisions.

Ministre de la Guerre, Enver Pacha a, dans les quinze premiers jours, sabré le corps d'officiers et réglé l'affaire Liman von Sanders.

Par un seul iradé il fait mettre en non-activité cent généraux et deux cents officiers supérieurs choisis parmi les adversaires du comité Union et Progrès et parmi les siens propres ; il supprime, en outre, d'un trait de plume, le conseil supérieur de la Guerre qui aurait pu lui opposer une certaine résistance ; le voilà maître de l'armée.

L'affaire Liman von Sanders agitait l'Europe depuis deux mois déjà quand Enver devint ministre de la Guerre. Mahmoud Chefket Pacha, grand vizir et ministre de la Guerre en 1913, conscient de l'insuffisance dont le commandement turc avait fait preuve pendant les guerres balkaniques, avait résolu de réorganiser l'armée. Pour le faire il ne lui vint pas à l'idée

et, à dire vrai, il ne serait venu à l'idée d'aucun Turc, de s'adresser ailleurs qu'à Berlin, tant le souvenir de Von der Goltz était demeuré vivace dans l'armée turque et tant, au surplus, était grand depuis 1870 le prestige de la force militaire allemande. La presse française avait bien essayé de saper la réputation des méthodes de guerre allemandes en leur imputant la défaite turque par les troupes des États balkaniques, mais, en Turquie, cette campagne n'avait pas porté. « Nous ne sommes pas assez aveuglés sur nous-mêmes, disaient des officiers turcs à notre attaché militaire, pour faire retomber sur nos instructeurs allemands la responsabilité de nos derniers désastres. Nous les devons à nos propres erreurs, et l'une des plus grandes est de ne pas les avoir écoutés. »

En mai 1913, un mois avant son assassinat, Mahmoud Chefket Pacha avait donc amorcé une négociation tendant à l'envoi d'une mission militaire allemande en Turquie. Au mariage de la princesse Victoria-Louise, fille de Guillaume II, qui fut célébré sur les entrefaites, le 24 mai, l'empereur d'Allemagne met à profit la présence de l'empereur de Russie à cette cérémonie pour lui parler, à l'improviste, de la demande de Mahmoud Chefket et pour émettre devant lui, sans qu'il y objectât rien, l'opinion que, « vu la nécessité de rendre la Turquie aussi forte que possible afin qu'elle pût durer, le meilleur moyen d'y parvenir était l'envoi d'officiers allemands à Constantinople ».

C'était déjà de la même manière que Nicolas II avait autrefois donné un acquiescement tacite à l'occupation par l'Allemagne de Kiao-Tchéou dont devait sortir, en fin de compte, la guerre russo-japonaise. Dans les deux cas l'empereur de Russie qui n'était sans doute pas fier de son manque de présence d'esprit, n'avait pas instruit son gouvernement de communications qu'il avait trop silencieusement enregistrées.

L'état-major général de Berlin, alors saisi de la demande de Mahmoud Chefket Pacha, avait conclu, de l'étude qu'il en fit, qu'une mission militaire n'aurait d'utilité qu'autant que les officiers allemands auraient le commandement effectif de troupes turques et c'est sur ces bases qu'après quatre mois de discussion, des contrats avaient été signés, en octobre, entre

le gouvernement ottoman et une quarantaine d'officiers allemands dont le plus élevé en grade, chef de la mission, était le général Liman von Sanders.

Tolle à Saint-Pétersbourg. A l'explosion de plaintes qui se produit, Guillaume II répond en se targuant de l'assentiment de Nicolas II. Le gouvernement russe, fort embarrassé par cette révélation, cherche à se tirer d'affaire par un subterfuge : il ne protestait pas contre la mission elle-même, mais contre le fait qu'elle n'est pas une mission de simples instructeurs militaires comme avait été celle de von der Goltz à laquelle l'Empereur Guillaume s'était référé dans sa communication à l'empereur de Russie ; c'est une mission de commandement et, de cette manière, un général allemand à la tête du corps d'armée de Constantinople aurait effectivement la garde du siège même du gouvernement ottoman et du passage des Détroits. La thèse était évidemment ingénieuse pour sortir d'embarras, mais sans véritable portée pratique. Dans le fait, au point de vue où se plaçait le gouvernement russe, peu importaient les attributions de la mission militaire allemande. Celle-ci était destinée à avoir à Constantinople l'autorité que lui vaudrait le mérite personnel de ses membres ; il en est toujours ainsi en Orient. Dans l'espèce il s'en fallait de beaucoup que Liman von Sanders fût un autre von der Goltz, mais les circonstances l'ont servi, et, malgré ces circonstances, il n'a jamais eu en Turquie la situation prépondérante que von der Goltz aurait occupée à sa place. Si étroitement qu'il fût lié à l'Allemagne, Enver Pacha a toujours su conserver son indépendance et sa personnalité ; Liman von Sanders a montré dans ses mémoires qu'il lui en avait gardé rancune.

Quoi qu'il en soit, c'est sur le terrain du commandement du Ier Corps d'armée que le gouvernement russe se plaça pour objecter à la mission allemande ; il s'en est suivi une négociation d'une rare incohérence. Le cabinet de Saint-Pétersbourg oscillait sans cesse entre deux méthodes : des négociations russes à Berlin ou une pression de la Triple-Entente à Constantinople. Quand les négociations de Berlin donnaient quelque espoir on priait la France et l'Angleterre de s'abstenir de toute démarche à Constantinople ; chaque fois que cet espoir était déçu, et Dieu sait si les Allemands étaient habiles à ce

jeu d'alternatives, on rédigeait en commun des notes diplomatiques à la Sublime Porte, dont beaucoup furent retenues en cours de route et plusieurs remises au grand vizir. Pendant ce temps, la presse allait de l'avant, les esprits s'échauffaient et le conflit s'envenimait.

Au commencement de décembre 1913 paraît l'iradé du sultan investissant Liman von Sanders du fameux commandement qui causait tant d'émoi en Russie et on annonce que le général part pour Constantinople afin de prendre possession de son poste. Pour amortir le coup, Berlin disait à Saint-Pétersbourg que, si Liman von Sanders partait pour Constantinople, c'était afin d'étudier lui-même sur place le moyen de donner satisfaction aux deux cours à la fois, et cela « pour prouver l'amitié de l'Allemagne pour la Russie ». Était-ce impudence ou ironie?

Le Général Liman arrive à Constantinople le 13 décembre et dès le surlendemain il assume le commandement du Ier Corps d'armée. Le gouvernement russe en fut très mortifié, mais son effort était épuisé et il devint clair qu'il aspirait à un accord, dût-il consister en une satisfaction de pure apparence. Il a été servi à souhait par Enver Pacha.

Liman von Sanders est gratifié par l'empereur d'Allemagne, à titre purement honoraire d'ailleurs, du grade de général de cavalerie qui est plus élevé que celui convenant à un commandant de corps d'armée. Enver Pacha lui retire en conséquence le commandement du Ier Corps, mais le sultan le nomme maréchal et l'investit des fonctions d'inspecteur général de l'armée ottomane. Son second, le colonel Bronsard von Schellendorf, est nommé sous-chef de l'état-major général où le rejoignent bientôt les lieutenants-colonels von Feldmann et von Thauvenay ainsi que le commandant Enders. De cette façon Liman von Sanders n'est plus commandant du corps de Constantinople, mais il a la main sur l'armée ottomane tout entière et la mission allemande est installée à l'état-major général. Le gouvernement russe se déclare cependant satisfait ; il y était décidé par avance. La presse claironna que l'Allemagne avait cédé. Les Turcs sourirent de la complaisance que la Triple-Entente mettait à se payer de mots. Ce fut une affaire déplorable.

Deux autres figures du cabinet Saïd Halim méritent encore d'être esquissées, celles de Djavid Bey, nommé ministre des Finances le 10 mars 1914, et de Djemal Pacha, ministre de la Marine de la même époque.

Djavid Bey est ce qu'on appelle un deumné de Salonique, c'est-à-dire le descendant d'une famille juive convertie à l'islamisme. C'est un homme remarquablement doué pour les affaires, connaissant parfaitement les finances et jouissant, par surcroît, d'un grand sens diplomatique. Par sa nature d'esprit il a certainement plus d'affinités avec la France qu'avec tout autre pays ; en politique il tenait à ce qu'elle occupât une place éminente en Turquie ; il la lui a toujours gardée dans le domaine des affaires. Talaat était trop intelligent pour ne pas faire cas de ses capacités ; il avait même pour lui de l'amitié, mais il ne l'initiait pas toujours à ses projets ; il évitait de le faire quand il savait que ces projets ne rencontreraient pas son approbation et qu'il ne voulait pas cependant s'en laisser détourner. Tel était le cas, notamment, chaque fois qu'il se livrait à quelque machination germanique.

Djavid Bey n'était pas moins patriote que Talaat Bey, mais il concevait d'une autre manière la politique à suivre pendant le grand conflit européen qui venait d'éclater ; il estimait que la Turquie ne devait pas moins ménager la France que l'Allemagne et qu'elle devait en tous cas se bien garder de s'immiscer dans leur querelle. Elle avait tout à gagner, suivant lui, à la neutralité. En se tenant à l'écart elle obtiendrait aisément de la rivalité des belligérants tout ce qu'elle pouvait souhaiter, et, notamment, ce à quoi, quant à lui, il aspirait comme étant essentiel : l'abrogation des capitulations.

Les capitulations ! voilà un mot d'usage courant dont bien peu cependant de ceux qui l'emploient connaissent l'exacte signification ; et, de fait, il serait malaisé de le définir avec précision. Depuis leur naissance, au temps de Soliman le Magnifique, les capitulations se sont singulièrement développées, se sont transformées et étendues dans mille directions ; elles sont devenues un fatras de règles sans lien entre elles, sans autre principe directeur que de mettre les étrangers à l'abri de l'arbitraire turc. Elles y sont bien à peu près parvenues,

mais au prix de complications et d'abus qui étaient la source de désordres et d'iniquités non moins graves. Qu'on en juge : en vertu des capitulations les étrangers, tous les étrangers sans exception, jouissent, à peu de choses près, en Turquie, du privilège de l'exterritorialité, de ce privilège exorbitant qui est strictement réservé en Europe aux agents diplomatiques dûment accrédités. L'étranger en Turquie échappe donc à l'impôt, à la police, à la justice, au droit commun en toutes matières, et l'ensemble des étrangers constitue dans l'Empire ottoman une caste placée au-dessus des lois du pays. Les bénéficiaires de ces immunités y sont naturellement très attachés et ils font entendre les plus virulentes protestations dès qu'il est question d'y apporter la plus légère atteinte. L'Europe n'a pas eu le courage de passer outre à ces protestations et de réformer, de concert, dans ce qu'elles ont de suranné, les capitulations de la Porte ottomane. La France avait, du moins, consenti à entrer dans cette voie mais l'Europe, au lieu de se réunir pour régler cette question et beaucoup d'autres plus graves, en est venue aux mains.

Certes les étrangers ont encore besoin de garanties en Turquie. Le gouvernement ottoman n'a pas su jusqu'à ce jour instituer une magistrature à laquelle l'Europe puisse faire confiance et, pour y réussir, il a besoin du concours des gouvernements étrangers. Djavid Bey en comprenait la nécessité et il aurait admis, je crois, des restrictions à l'exercice de l'autorité souveraine de la Porte en matière judiciaire, mais, en sa qualité de ministre des Finances, il voulait s'affranchir de toute tutelle en matière économique, fiscale ou douanière. C'était vouloir aller trop loin d'un seul bond, mais on aurait pu s'entendre avec lui pour sérier les étapes à franchir.

Djavid Bey était généralement classé parmi les francophiles et, si on veut bien admettre qu'il avait le droit d'être turc avant tout, il méritait cette qualification.

Francophile aussi était catalogué Djemal Pacha, ministre de la Marine, mais c'était un francophile d'un tout autre genre. Djemal Pacha, d'origine Kurde, est un condottiere, au même titre qu'Enver, et, comme lui, aujourd'hui qu'il est exclu de la Turquie, il court les aventures lointaines : il rêve de rééditer l'expédition d'Alexandre dans les Indes, à la tête

d'une armée afghane et avec la complicité des Indiens musulmans. Aussi intelligent qu'Enver l'est peu, il se trouvait en compétition avec lui, par suite même de la communauté de leurs aspirations ; c'est pourquoi, Enver étant un germanophile notoire, Djemal s'était déclaré francophile. Sa francophilie n'avait rien d'objectif ; elle était sujette aux mêmes fluctuations que son ambition. J'avais néanmoins cru devoir en accueillir de bonne grâce l'expression et, à la veille de la guerre, je lui avais ménagé, à l'armée navale, une réception solennelle qui avait flatté son amour-propre ; il en était revenu confirmé, pour quelque temps du moins, dans sa francophilie.

Je ne dirai rien ici de mes collègues anglais et russe, Sir Louis Mallet et M. Michel de Giers, dont j'aurais cependant plaisir à faire les si sympathiques portraits, non plus d'ailleurs que de moi-même, car je n'ai pas l'intention de nous mettre en scène. Je ne parlerai de nous qu'autant que cela sera nécessaire à l'intelligence de mon récit et je me tiendrai aussi rigoureusement que possible à l'exposé des faits eux-mêmes qui ont provoqué l'entrée en guerre de la Turquie. Pour ce qui est de l'action contraire et en fin de compte inefficace des représentants de la Triple-Entente, il suffira de dire une fois pour toutes qu'elle s'est dans tous les cas exercée en parfait accord et en complète harmonie.

Les personnages du drame étant suffisamment présentés, j'en viens maintenant au récit du drame lui-même. Il s'ouvre par le meurtre de l'archiduc François-Ferdinand, à Serajevo, le 28 juin 1914. A cette date le baron de Wangenheim est en congé en Allemagne, le marquis Pallavicini à son poste à Constantinople.

Le marquis Pallavicini est de ceux qui s'en prirent immédiatement à la Serbie. En bon Hongrois qu'il est, il détestait cordialement les Serbes et, ayant géré à plusieurs reprises le ministère des Affaires étrangères de l'Empire austro-hongrois, il avait fait siennes les opinions en faveur au Ballplatz. Il n'avait pu admettre que l'Autriche ne se fût pas interposée entre les Turcs et les Serbes pour mettre fin, en 1912-13, aux succès de ces derniers et il déclarait qu'il ne fallait pas laisser passer l'occasion de les anéantir. Cet homme ordinairement mesuré ne pouvait se contenir quand il s'agissait des

Serbes et, d'un geste du pied, il figurait leur écrasement comme le but de sa politique. Dans cet état d'esprit, il recommande aussitôt à son gouvernement de marcher de l'avant et, pour contenir la Grèce et parer à des complications dans les Balkans, de prendre sous son égide une alliance turco-bulgare qui n'attendait que ce patronage pour se conclure. Le comte Berchtold fait part de cette suggestion au cabinet de Berlin, en la prônant.

Sur les entrefaites, le baron de Wangenheim rentrait à Constantinople. C'était le 14 juillet et il vient aussitôt m'apporter les vœux de son gouvernement à l'occasion de notre fête nationale. Il omet naturellement de me dire le motif de son retour précipité, mais avec le marquis Garroni, ambassadeur d'Italie, qu'il traitait en allié, il se montre plus loquace. « Je reviens, lui dit-il, parce que la guerre a été décidée dans un conseil qui s'est tenu à Potsdam le 5 juillet, avant le départ de l'empereur pour sa tournée habituelle sur les côtes de Norvège. En pareille occurrence tous les ambassadeurs doivent être à leur poste. » Dans le récit qu'il a fait de ce conseil, le mois suivant, à M. Morgenthau, il a même prétendu qu'il y avait pris part ; M. Morgenthau donne dans ses mémoires les détails de sa confidence.

Il est surprenant, mais c'est un fait, qu'en renvoyant le baron de Wangenheim à Constantinople en raison de la guerre prochaine, le gouvernement impérial ne l'ait pas informé du projet du marquis Pallavicini, recommandé par le comte Berchtold, d'amener la Turquie à la Triplice par l'intermédiaire de la Bulgarie. C'est le marquis Pallavicini qui l'en instruit lui-même. Le baron de Wangenheim se montre de prime abord hostile à ce projet : suivant lui la Turquie doit être maintenue dans la neutralité ; son alliance serait pour la Triplice une charge sans compensation. Il donne cet avis à son gouvernement par télégramme du 18 juillet.

Les pourparlers se poursuivent néanmoins entre le marquis Pallavicini d'une part, Saïd Halim, Talaat et Enver de l'autre. Mais si ces trois personnages causaient avec l'Autriche, c'est de l'Allemagne qu'ils voulaient être entendus. Enver Pacha se décide donc, le 22 juillet, à faire directement des ouvertures au baron de Wangenheim. Il lui expose que la Turquie ne peut

se passer d'alliance pour assurer sa sécurité pendant qu'elle se reconstitue, qu'elle a en ce moment le choix entre la Bulgarie et la Grèce, la Bulgarie l'acheminant à la Triple-Alliance, la Grèce (c'était alors la Grèce de M. Vénizelos) l'entraînant vers la Triple-Entente. Dans le sein du comité Union et Progrès la majorité, prétend-il, ne voulant pas tomber dans la vassalité de la Russie, est portée vers la Triplice qui, au surplus, possède, à ses yeux, la supériorité militaire sur l'Entente et doit la vaincre dans une guerre mondiale, mais une petite minorité tend vers celle-ci. C'est à l'Allemagne à faire pencher la balance du côté qui lui plaira.

Le baron de Wangenheim répond à Enver Pacha en dissuadant la Turquie de contracter quelque alliance que ce soit. Il lui en donna des raisons que l'empereur Guillaume apprécie comme suit : « Exact en théorie, mais faux pour le moment présent. Il s'agit maintenant de gagner chaque fusil prêt à partir dans les Balkans afin de permettre à l'Autriche de se déchaîner contre les Slaves. C'est pourquoi une alliance turco-bulgare, avec accession à l'Autriche, est parfaitement à accepter. C'est de la politique d'opportunisme qu'il faut faire ici. »

Cette conversation d'Enver Bey et du baron de Wangenheim, le 22 juillet, marque un tournant décisif dans la négociation. Jusque-là il ne s'était agi que d'une alliance entre la Turquie et la Bulgarie, sous le patronage de l'Autriche. C'est dans ce sens encore que l'empereur Guillaume comprend les ouvertures d'Enver Pacha, mais en fait celui-ci, en s'abouchant avec le baron de Wangenheim, perd de vue la Bulgarie et même l'Autriche; c'est avec l'Allemagne qu'il veut s'entendre.

La veille encore le grand vizir avait demandé à la Bulgarie ce qu'elle ferait en cas de conflit entre l'Autriche et la Serbie, et la Bulgarie de lui répondre sagement, le 24, qu'en ce cas elle n'interviendra pas sans s'être mise d'accord au préalable avec la Turquie. Ce qui était sagesse pour la Bulgarie était nécessité pour la Turquie, car si la Turquie entrait en guerre sans la Bulgarie elle se trouverait, comme il advint, séparée de ses alliés et livrée pour sa défense à ses seules ressources. Mais Enver, grisé par la perspective d'une alliance à conclure et d'une guerre à mener avec la toute-puissante Allemagne, ne voudra plus se laisser arrêter par aucun obstacle.

Le 23 juillet c'est le grand vizir qui intervient auprès du marquis Pallavicini pour faire agréer l'accession officielle de la Turquie à la Triple-Alliance. Le marquis Pallavicini qui visait seulement à une alliance turco-bulgare, chapitré d'ailleurs par le baron de Wangenheim toujours hostile à l'alliance turque, fait observer que cette accession pourrait imposer à la Triplice de très lourdes charges. Le grand vizir lui répond assez étrangement que la Turquie ne sollicite pas la protection de la Triplice contre la France et l'Angleterre, mais seulement contre la Russie.

Cette démarche décide Guillaume II. « Voici, écrit-il, que la Turquie s'offre d'elle-même. Un refus ou un geste brusque équivaudrait à faire passer la Turquie aux Russo-Gaulois et notre influence serait à jamais abolie. Wangenheim doit absolument faire aux Turcs, au sujet de leur accession à la Triplice, l'accueil le plus ouvertement conciliant, recueillir leurs vœux et les transmettre. Dans absolument aucun cas nous ne devons les repousser. »

Des instructions dans le sens indiqué par l'empereur sont envoyées à Wangenheim qui télégraphie le 27 juillet que, devant l'ordre péremptoire qu'il reçoit, il abandonne ses objections à une alliance avec la Turquie.

L'alliance est faite, télégraphie le même jour Wangenheim. Elle est faite en principe, en effet, puisque la Turquie la demande et que l'Allemagne l'accepte, mais il reste à en rédiger les clauses. L'affaire se traite entre Enver Pacha et Liman von Sanders.

A l'instigation évidente de celui-ci Wangenheim télégraphie à Berlin qu'il serait bon que l'armée turque fût placée sous le commandement effectif d'officiers allemands ; sa valeur militaire en serait triplée, dit-il, et rien qu'avec cinq corps d'armée turcs Liman von Sanders se fait fort de remporter les plus brillantes victoires. Et puis, ajoute Wangenheim, « le commandement allemand aurait en outre l'avantage inestimable qu'en cas de guerre la Turquie se verrait obligée de remplir les engagements qu'elle aurait souscrits ».

On dresse en conséquence à Berlin un projet de traité d'alliance qui est transmis au baron de Wangenheim le 28 juillet. Le même jour, le baron de Wangenheim recevait du grand

vizir le projet ottoman, qui était celui concerté entre Enver Pacha et Liman von Sanders.

Le projet ottoman revêtait la forme d'une requête du sultan à l'empereur d'Allemagne, suivant laquelle « l'Allemagne pourrait sous peu conclure avec la Turquie un traité secret d'alliance défensive et offensive contre la Russie et rendre ainsi possible l'entrée de la Turquie dans la Triple-Alliance.

« Le casus fœderis s'ouvrirait si la Russie venait à attaquer la Turquie, l'Allemagne ou l'Autriche-Hongrie, ou si l'Allemagne ou la Triple-Alliance passait à l'attaque contre la Russie.

« La Turquie ne demande pas de protection contre les pays autres que la Russie.

« Pour toutes les questions internationales comme les capitulations, la Dette, etc., tout doit rester en l'état.

« La condition turque serait que Sa Majesté l'Empereur laissât en cas de guerre la mission militaire en Turquie. En échange, la Turquie se ferait un devoir de trouver une modalité d'après laquelle la direction supérieure de l'armée turque et le commandement effectif d'un quart de l'armée seraient donnés à la mission militaire dès la déclaration de guerre. »

Je donne ce texte intégralement parce qu'il fournit de curieuses indications sur l'état d'esprit des négociateurs.

Du côté d'Enver aucun souci de s'assurer des garanties, ni même à vrai dire des conditions quelconques. Que l'alliance soit, cela lui suffit. La seule condition insérée joue contre la Turquie ; c'est une précaution prise par Wangenheim contre Djavid Bey : on ne touchera pas aux capitulations. Il n'est stipulé en faveur de la Turquie aucun concours, ni militaire ni financier. Elle ne se fait même pas promettre que l'Allemagne ne signera pas la paix sans elle. L'unique avantage qu'elle réclame est de conserver la mission militaire allemande et de lui remettre la direction supérieure de son armée. Cette dernière clause paraît bien être la seule qui ait été réellement discutée par Enver Pacha. Il a fini par se contenter du commandement des trois quarts des troupes, laissant l'autre quart seulement, avec, il est vrai, la direction supérieure, à Liman von Sanders.

Le fait que l'alliance offensive et défensive ne s'applique

que contre la Russie est la marque de la participation de Talaat Bey et témoigne de son ingénuité diplomatique.

Le grand vizir exprime le désir que ce projet ne soit divulgué à aucun membre du cabinet turc ni à l'ambassadeur de Turquie à Berlin. Ses rédacteurs semblent se rendre compte qu'il ne supporterait pas l'examen.

Au surplus, ce n'est pas ce projet mais celui envoyé de Berlin que l'on va discuter à Constantinople. Il n'y a d'ailleurs discussion que sur la durée du traité : l'Allemagne en veut faire un acte de circonstance ; elle en fixe donc l'échéance au moment où on aurait la certitude qu'à l'occasion du conflit austro-serbe, il n'y aurait pas de guerre entre l'Allemagne et la Russie. La Turquie demande, au contraire, que le traité ait une durée fixe de sept années ou tout au moins qu'il n'expire qu'à la fin de 1918, en même temps que l'engagement du général Liman. Le chancelier Bethman-Holweg accepte toutes ces conditions et même l'adjonction d'une clause de renouvellement à l'échéance, mais il paraît surpris lui-même de la facilité avec laquelle le gouvernement ottoman endosse la si lourde obligation de faire la guerre pour le seul avantage de l'Allemagne ; il exprime, le 31 juillet, des doutes sur la résolution de la Turquie d'entrer réellement en guerre contre la Russie et il demande encore, le lendemain, si le général Liman a bien la conviction que, dans l'hypothèse d'une guerre entre l'Allemagne et la Russie, la Turquie interviendra sur l'heure, « activement et efficacement ». On comprend d'autant mieux sa question que l'hypothèse envisagée, une guerre russo-allemande, devait se réaliser le soir même, en exécution des instructions qu'il avait envoyées à l'ambassadeur d'Allemagne à Saint-Pétersbourg.

(A suivre.)

MAURICE BOMPARD,
Ambassadeur de France, Sénateur de la Moselle.

POUR NOS LIVRES

Les forces intellectuelles d'un grand pays ne se mobilisent pas sans des causes d'une gravité certaine. Quand M. E. Lavisse intervint dans la crise du papier, avec M. P. Appell et tous les maîtres de la pensée française, l'évidence d'une situation intolérable s'imposa aux esprits les moins avertis. Suivant sans hésiter l'intelligence et le talent, l'opinion publique fit tête à l'arbitraire de la spéculation, des stocks et de la hausse. A ses plaintes contre le prix excessif des plus mauvais papiers, on répondait : changes, frets, salaires. Elle comprit qu'il y avait autre chose, puisque les Américains et les Anglais, les Scandinaves, les Allemands, les Danois et les Hollandais, les Tchéco-Slovaques, les Belges, les Suisses, trouvaient du papier convenable à des prix modérés. Des raisons spéciales à notre pays pouvaient seules expliquer notre exclusion du droit commun.

La Société des Gens de Lettres, la Confédération Générale des Travailleurs Intellectuels, tous les groupements d'écrivains, se préoccupaient de cet aspect des choses. Les Compagnons de l'Intelligence, qui réunissent tant de forces actives autour de leur président, M. Pierre Mille, décidèrent d'en faire l'objet d'une enquête approfondie. C'est de ce projet qu'est née l'*Association Française du Livre et du Papier*, dont les notes qui suivent résument en partie la manière de voir.

On ne conteste pas la valeur des excuses invoquées par la papeterie : le cours de l'argent étranger pèse sur ses importations, comme la vie chère sur ses fabrications. Mais l'exagération des prix et la médiocrité des qualités s'aggravent par l'obligation pour l'industrie du papier de faire venir la plupart de ses pâtes du dehors, faute d'une production nationale suffisante. Ce régime industriel ne correspond plus aux conditions actuelles. Nos besoins se débattent contre des habitudes.

Pendant la seconde moitié du XIXe siècle, l'importation des pâtes de bois du Canada, de Suède et d'Allemagne a fait disparaître nos petites fabriques de papier de chiffons, qui préparaient elles-mêmes leurs pâtes. Les usines se sont spécialisées : d'un côté les pâtes, de l'autre le papier, dont la fabrication s'est désormais bornée à transformer les pâtes qu'elle recevait, prêtes à blanchir ou à employer. En même temps, le machinisme se développait. Pour les pâtes comme pour le papier, l'avantage des prix de revient passa aux outillages puissants. De là, au commencement du XXe siècle, un double fait : la production nationale des pâtes représente moins d'un tiers de la consommation ; et elle se localise pour plus des deux tiers à portée des Alpes et des Vosges.

Dans son « Rapport (de mars 1917) sur la fabrication des pâtes de cellulose, en France et dans les colonies françaises, et sur les besoins de protection de cette industrie », l' « Union des Fabricants de pâtes à papier » a donné des chiffres significatifs. A la veille de la guerre, la France importait 205 000 tonnes de pâtes de bois chimiques, et en produisait 90 000. Pour les pâtes de bois mécaniques, même production, 90 000 tonnes, avec une importation de 260 000 tonnes. Nos fabriques de pâtes ne fournissaient donc au total que 180 000 tonnes de pâtes chimiques et mécaniques, pour une consommation de 645 000 tonnes par les fabriques de papier. D'autre part, pour produire leurs 180 000 tonnes de pâtes, les usines consommaient 1 million de stères de bois. Elles n'en trouvaient en France que 500 000, et importaient le reste.

L'*Annuaire de la Papeterie* de 1909 nous fait connaître que, sans l'Alsace, notre territoire comptait alors 47 fabriques

de pâtes, dont 15 pour le groupe du département des Vosges (9 fabriques) et des départements voisins, et 13 pour l'Isère (10 fabriques), les Hautes-Alpes et la Savoie. On comptait en outre 5 fabriques à proximité des Pyrénées (Haute-Garonne, Ariège et Aude), les autres se disséminant du Pas-de-Calais à la Dordogne. Sur ces 47 fabriques de pâtes, 4 seulement s'occupaient des pâtes de pailles ou d'alfa, les autres ne produisant que des pâtes de bois, mécaniques en majorité. Enfin, les deux groupes de l'Isère et des Vosges comprenant les principales usines, leurs 28 fabriques produisaient proportionnellement beaucoup plus que les 19 autres. Sans les pâtes de bois des Alpes et de l'Est, il eût fallu importer 100 000 tonnes de pâtes en plus.

Ces chiffres et leurs rapports doivent rester présents à l'esprit. Ils expliquent les évolutions de la papeterie française depuis la guerre. Les réserves forestières qui l'alimentaient s'amoindrissent : aussitôt l'Union des Fabricants de pâtes sollicite l'entrée en franchise des bois étrangers et la surtaxe des pâtes. C'est la conclusion du rapport de 1917. Mais la réduction des tonnages et la hausse des frets écartent cette solution. D'ailleurs la fabrication nationale des pâtes ne fournit à la fabrication du papier que 3/10 de sa consommation — 180 000 tonnes sur 645 000. — En outre, dans les deux principaux groupes de fabriques de pâtes, si les usines se sont spécialisées, pâtes d'un côté, papier de l'autre, elles dépendent des mêmes capitaux. Il ne sera donc plus question d'assurer la production du papier avec des pâtes françaises de bois étrangers. C'est à l'importation des pâtes étrangères qu'on demandera ce qui manque, en protégeant la papeterie française contre le papier étranger.

De cette doctrine se dégage la politique gouvernementale du papier de 1918 à 1920, dont les prohibitions outrancières finissent par faire cabrer la Chambre. Vainement d'ailleurs ; l'ordre du jour du 3 décembre a édicté le retour au régime normal à partir du 1er janvier 1921 ; mais les raisons qui ont motivé les décrets blâmés par le Parlement sont tenaces : l'injonction applicable le 1er janvier ne se traduit par un nouveau décret qu'au début de mars. Trois semaines plus tard, la commission des spéculations, saisie en séance publique

depuis près de quatre mois de deux dossiers de fraudes, attend encore qu'on la mette à même de les examiner. Dans l'intervalle, il s'est produit une insurrection de firmes. Si la Chambre protège l'intérêt général contre les intérêts particuliers, ceux-ci jetteront leurs ouvriers dans la rue. On le dit ; on le fait ; et rien ne répond.

Une lueur éclaire l'histoire obscure de ce protectionnisme passionné si, en se souvenant de la situation des fabriques de pâtes en 1914, on demande ce qu'elles sont devenues en 1921, à l'*Annuaire de la Papeterie* en cours d'impression. Les bonnes feuilles de l'édition 1921 accusent 42 fabriques de pâtes avec l'Alsace, qui en a 4, au lieu de 47 sans l'Alsace en 1914. La perte nette est de 9 fabriques. En réalité, 12 ont disparu, mais 3 nouvelles se sont installées. Les pertes portent principalement sur la région des Vosges (4), celle de l'Isére (3) et des Pyrénées (3) ; les gains, sur les régions maritimes du Pas-de-Calais, de la Seine-Inférieure et de la Gironde. La pâte des bois de frets gagne sur la pâte des bois de montagne.

Nos besoins en papier ont augmenté depuis 1914, et notre production de pâtes a diminué. La consommation ne peut donc être assurée que par des importations : pâtes ou papiers. Mais les cours et l'organisation commerciale de l'étranger mettent les affaires de papiers à la disposition de tous les importateurs. D'où un risque sérieux pour la papeterie, si elle ne barre pas la route au papier étranger, soit par des restrictions douanières, soit par ses propres moyens. Après les commissions, les offices, les conférences du papier, protectionnistes, l'actualité passe aux « trusts » d'achats, et, si possible, de ventes, c'est-à-dire aux organisations défensives à grand rayon d'action.

Jusqu'ici tout s'explique : la guerre a jeté, dans la lutte pour l'existence des industries du papier, son cas de force majeure. Elles défendent énergiquement les positions qu'elles occupent. Elles font même preuve d'initiative, puisqu'elles remplacent, dans le Pas-de-Calais, à Rouen, dans la Gironde, à proximité des importations de bois, une partie de leurs pertes des Vosges et des Alpes. Mais d'où vient, en même temps, que le Parlement, la presse, les revues, les laboratoires, insistent inutilement sur les pâtes d'alfa, de roseaux, de paille, de genêts,

d'ajoncs, de sarments, dont les prix de revient défieraient tous les changes? La papeterie proteste de son désir d'en faire usage ; mais elle ne les produit qu'en tonnages insignifiants. La comparaison des listes de l'*Annuaire* pour 1909 et 1921 est édifiante. En 1909, 4 fabriques traitaient l'alfa et la paille, en pâte blanchie. Elles sont 5 en 1921. Si des fabrications d'essai se montrent timidement çà et là, si certaines même se cachent, le mouvement de recherches et d'idées poursuivi depuis quatre ans en faveur des pâtes nationales complémentaires aboutit officiellement au gain d'une usine.

Rappelons-nous qu'en 1914 nous faisions venir du Canada, de Suède ou de Norvège, et d'Allemagne, 465 000 tonnes de pâtes de bois, qu'il suffisait de blanchir ou de délayer pour en faire du papier. Nous ne produisions que 3/10 des pâtes que nous consommions ; pour les 7/10 représentés par ces 465 000 tonnes, notre fabrication ne constituait qu'une « industrie de transformation ».

Des avantages s'attachent à ce régime. Comme le coton et le café, la pâte à papier se prête au stockage, qui permet les gros bénéfices rapides : perspective tentante, malgré la contre-partie des liquidations à la baisse. Des exemples connus montrent que l'industrie du papier n'a pas échappé aux contagions de l'industrie textile.

Mais le principal intérêt du « régime de la transformation » est ailleurs. Il résulte de la simplicité d'une fabrication pour laquelle, une fois ses machines en place, l'effort industriel ne demande que de l'habileté commerciale. Avec une pâte chimique uniforme, des pâtes mécaniques variant peu, et quelques éléments de coupage, chiffons, alfas, paille, on répondait sans peine aux demandes d'une clientèle facile à contenter. Pour 50 millions de chiffre d'affaires, une usine bien installée fonctionnait avec un staff réduit d'ingénieurs pour les machines, et de chefs de fabrication.

Industrie de transformation, la papeterie se prêtait aux opérations de tout repos. Elle s'est attachée aux conceptions de sa prospérité.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il serait injuste de croire l'industrie française du papier réfractaire aux progrès des industries étrangères. Si elle s'est laissé devancer par l'Angleterre

pour l'alfa, par l'Allemagne et l'Amérique pour la paille et le roseau, les études qu'elle entreprend elle-même ou subventionne montrent qu'elle ne se désintéresse pas des pâtes de substitution. Ce ne sont pas ses aspirations qui l'en écartent, mais la survivance de ses conditions d'existence antérieures, par la faible proportion des pâtes françaises dans notre papier, et la localisation des usines qui les fabriquent.

Dans leur ensemble, nos fabriques de papier ne sont pas des fabriques de pâtes; et celles-ci ne sont destinées, en grande majorité, qu'à la pâte de bois, principalement à la pâte mécanique. Pour modifier cet état de choses concret, il ne suffit pas de dire : l'alfa d'Algérie pourrait nous fournir facilement 200 000 tonnes de pâtes, et nos 600 000 hectares de marais, davantage. Rien ne peut se faire sans évolution d'un régime industriel, trop affermi dans ses manières de voir.

Elles s'extériorisent notamment par le dogme de l'unité d'approvisionnement, qui, comme tous les dogmes, s'en va peu à peu, quoiqu'il ait la vie dure. Les souvenirs du temps où l'offre des pâtes de bois dépassait la demande ont d'abord condamné même la variabilité des pâtes. L'idée de remplacer la pâte chimique, toujours semblable à elle-même, et les pâtes mécaniques, si peu différentes l'une de l'autre, par n'importe quelle cellulose donnant du bon papier, semblait peu industrielle. Personne n'y songeait avant la guerre. On la condamnait encore en 1918. Mais la doctrine s'assouplit. Un ministre s'est fait l'interprète du nouveau thème, en condamnant les vues plus hardies. « On ignore trop, disait-il, et certaines revues techniques ignorent aussi que, si l'on peut avantageusement parfois mélanger des *pâtes* d'origine différente, en aucun cas les *matières premières* ne peuvent être mélangées. »

Si gouvernementale que fût cette déclaration de principe, elle rappelle les anciennes discussions dogmatiques de la métallurgie sur la nécessité de l'unité d'approvisionnement pour les hauts fourneaux. Avec des ingénieurs pour l'analyse des minerais et des fontes, la métallurgie moderne n'hésite pas à faire passer les prix de revient avant les aphorismes. C'est l'avenir de la papeterie, dont le progrès industriel serait

rapide si les résistances personnelles de ses poids lourds ne la retenaient sur la rive opposée.

***

Fondamentale au point de vue de la fabrication et des prix de revient, la question de l'approvisionnement ne paraît pas soumise au seul préjugé de l'unité de matière. Elle est environnée de contingences, dont l'exemple de l'alfa, si remarquablement unitaire, donne une idée. En Algérie, Tunisie et Maroc, la mer d'alfa occupe d'immenses étendues. Le tonnage exploitable de cette précieuse graminée fournirait facilement bien au delà de 200 000 tonnes de pâte. Mais une seconde règle d'unité intervient à son sujet, celle de l'unité métropolitaine des lieux de fabrication.

Si on fabrique la pâte d'alfa en Algérie, la matière première — 2 250 kilos pour 1 000 kilos de pâte — coûtera moins de 10 francs les 100 kilos, et en France plus de 30 francs, d'après les mercuriales du *Bulletin de l'Office de l'Algérie*. L'écart sera de 4 à 500 francs par 1000 kilos de pâte. En effet, aux indigènes propriétaires des communaux où pousse l'alfa, on ne paye que 5 à 6 francs les 100 kilos. Mais il faut des chefs de chantiers, entrepreneurs qui travaillent sur avances et à la commission; des exportateurs, banquiers des entrepreneurs, et commissionnaires pour l'Europe. En outre, pour l'exportation, la mise en balles s'impose ; les trajets sont longs, et du chemin de fer aux bateaux, il y a encore transport et magasinage. L'embarquement et le fret jouent ensuite. De son côté, la spéculation intervient, grâce aux changes de Glascow. Le tout se traduit par le cours franco bord de 34 francs les 100 kilos, pour l'alfa de papeterie premier choix, de la mercuriale de février.

Pourquoi, dans ces conditions, la papeterie française ne s'est-elle pas précipitée en Algérie et en Tunisie, afin d'y transformer elle-même, sur place, les 2 250 kilos d'alfa qui lui donneront 1 000 kilos de pâte brute? Aux cours actuels, la fabrication de cette pâte brute, lessivage et défibrage, peut représenter, comme ordre de grandeur, une dépense de base d'environ 300 francs, et le blanchiment final, raffinage com-

pris, 200 francs, pour amortissements, salaires, chauffage, force et produits chimiques, — avec marge de 10 à 20 p. 100, suivant les procédés et les usines. Pour la pâte brute fabriquée en Afrique et blanchie en France, le gain, à qualité égale, serait, par la moins-value de l'approvisionnement, de plus de 50 p. 100 du prix de revient total. D'où vient que la papeterie préfère cependant fabriquer en France?

De part et d'autre on s'efforce de faire ses preuves. En Algérie, un groupe industriel considérable et considéré achève la construction d'une première usine de démonstration à Aïn el Hadjar, à la lisière des alfas oranais. On ne peut pas dire que cette tentative, d'intérêt évidemment national et algérien, ait bénéficié jusqu'ici des sympathies administratives. En France, la Chambre a appris, le 3 décembre, que le ministre du Commerce d'alors s'occupait, avec ses collègues de l'Instruction publique, des Colonies et de la Guerre, d' « étudier les facilités qu'on pourrait donner à la fabrication du papier d'alfa ». Quinze jours après, la presse mettait dans le domaine public un projet de concession d'une usine de guerre occupant, dans la région d'Avignon, 80 hectares sur le Rhône, en faveur d'un consortium de papeteries, en formation.

A une époque où la recherche scientifique et le laboratoire sont d'obligation nationale, on peut s'étonner qu'il subsiste encore, pour l'État, des doutes sur une question de chimie aussi élémentaire que celle de la pâte d'alfa. Ils disparaîtraient pour tout le monde, par la réalisation de deux vœux inoffensifs et d'utilité publique. L'un serait qu'à l'exemple de Londres, où les intérêts de l'Angleterre en matière de papier sont représentés dans la première Université de l'Empire, Paris puisse être doté d'un Institut national, consacré, en toute indépendance et sans assujettissements industriels, aux contrôles, études et recherches scientifiques d'intérêt général sur la cellulose. Il faut de plus qu'une enquête publique sur les ressources du territoire métropolitain et des colonies fournisse sans trop attendre aux capitaux de l'industrie les indications qui leur manquent pour s'orienter en connaissance de cause.

Appliquons à l'alfa le mécanisme des deux projets. De

retranchement en retranchement, les objections contre la pâte algérienne se limitent à la question de l'eau. Pour faire de la pâte à papier, il faut énormément d'eau de lavage. L'Algérie est un pays sec ; impossible, dit-on, d'y fabriquer un tonnage de pâte appréciable. Mais, chimiquement, la conclusion ne tient pas, car, lavée sommairement à son point de départ, la pâte brute blanchit parfaitement après un lavage complet à destination. Le blanchiment n'est pas fonction du lavage initial, mais du degré de cuisson et du lavage final. En fait, une disponibilité d'eau de un litre à la seconde suffirait pour une fabrication de 1 000 tonnes de pâte brute par an.

Le contrôle de cette affirmation par une technicité indiscutable encouragerait la direction de l'Agriculture du Gouvernement général de l'Algérie, à laquelle on doit une si bonne carte des régions alfatières, à compléter ce précieux document par l'hydrologie des Hauts Plateaux et de leurs abords. On verrait de suite que les quantités d'eau disponibles à proximité de l'alfa, dans un rayon de 50 à 100 kilomètres, permettent les gros tonnages.

L'Algérie n'a pas seulement de l'eau : son air sec facilite l'évaporation des lessives pour la récupération de la soude, et son soleil permet des économies dans les frais de chauffage. Autre chose est de chauffer à 100° de l'eau prise à 15° ou à 30°. On peut même mieux. A Paris, en été, deux jours ensoleillés suffisent pour faire de la pâte d'alfa sans charbon. Par la cartographie de l'évaporation et de la chaleur, la bonne volonté administrative aiderait largement l'essor de la pâte algérienne, même sans lui offrir 80 hectares d'usines. Mais la mise en mouvement de l'Administration demande au point de départ une certitude d'État.

Nul besoin, pour la créer, de désobliger la commission sénatoriale des Finances. L'organisme scientifique officiel peut se ramener à la garantie d'un grand corps savant : Sorbonne, Collège de France, Muséum, Institut agronomique. Entre la conception de l'enrichissement sur place du minerai cellulosique africain, et celle du transport de l'alfa, à l'état vierge, jusqu'aux usines métropolitaines, le désaccord est d'ordre économique. Pour choisir entre la possibilité des gros ton-

nages à prix faibles et les prix forts d'un tonnage réduit l'autorité morale sera d'autant plus efficace qu'il faut prendre garde au *tertius gaudens*.

Les organisations existantes de la papeterie métropolitaine interviennent normalement dans la discussion, comme éléments statiques. Mais les énormes profits commerciaux de l'exportation de l'alfa ont aussi leur rôle. Quand une matière première, qui s'expédie par dizaines de milliers de tonnes, donne des bénéfices de 5 à 15 francs, aux 100 kilos, l'opportunité nationale du beau papier à bon marché réagit peu sur la masse du gain possible, ce qui compte parmi les contingences.

***

Comme l'alfa plus proche de nous, beaucoup de plantes coloniales fourniraient au papier français d'excellentes pâtes. Deux exemples le prouvent, qui témoignent de la hardiesse et de l'intelligence de nos entreprises coloniales. La Société des Papeteries de l'Indo-Chine a libéré notre empire d'Extrême-Orient du tribut payé aux papiers japonais, en fabriquant sur place de la pâte et du papier de bambou ; elle a vu ses efforts récompensés par un succès industriel remarquable et mérité. L'autre exemple, africain, est celui d'un ingénieur de papeterie qui, dès avant la guerre, s'attaquait aux bambous de Guinée. Ses tentatives présentent un grand intérêt pour l'Afrique Occidentale française.

Jusqu'ici, le traitement sur place de nos richesses coloniales papyrifères emploie des outillages coûteux. En Indo-Chine, les pâtes de bambou, comme bientôt les pâtes de pin, se font en autoclaves. Même pour l'herbe à paillotte, on s'en tient à la cuisson sous pression. En Afrique, on ne traite pas encore les plantes tendres. On prétend les exporter, en s'ingéniant pour réduire les frets de matières premières, dont les roseaux français offrent l'équivalent à moins de 75 francs les 1 000 kilos.

L'avenir des pâtes coloniales est dans une autre voie. On n'en doute plus après avoir consulté un dossier de devis et de documents dont voici la substance.

En 1916, un constructeur de Glascow demandait 32 500

livres, franco bord, pour l'outillage complet d'une fabrique de pâte de bambou pouvant produire 7 tonnes, poids sec, de pâte brute par jour. Avec le fret de son tonnage, cette machinerie d'une grande usine eût coûté plus de 40 000 livres, rendue à quai en Extrême-Orient. Aujourd'hui, on dépenserait 50 000 livres, — soit, comme ordre de grandeur, 2 500 000 francs — chiffre faible.

Les comptes rendus de l'Académie des Sciences de 1840 opposent à ce total de 1920 la vieille fabrication chinoise du papier de bambou, par la description suggestive qu'en a faite M. Stanislas Julien, du Collège de France. On y voit comment, avec patience et longueur de temps, les différentes variétés du tchou-tchi, ou « papier de bambou », s'obtiennent sans la machinerie moderne.

Les Hindous, de leur côté, élèves des Chinois, se sont longtemps passé des autoclaves d'Écosse. Ils s'en tenaient, pour leurs papiers, aux pâtes de jute, et de « grandes herbes », sabaï et munj, avec coupage de pâtes de chiffons et de vieux papiers. Une monographie du papier dans la présidence de Bombay, en 1908, contient des photographies instructives. Elles montrent comment, en s'en donnant la peine, on fait en quelques jours d'excellent papier avec un pilon, de l'eau, du khar ou carbonate de soude, pour peu que la température s'y prête.

Le sabaï, *ischoemum angustifolium* de la botanique européenne, occupe dans l'histoire économique de l'Inde un rang qui vaut qu'on s'y arrête. Cette plante rappelle un peu l'alfa comme aspect, traitement et qualité de pâte. C'est une des « grandes herbes » des collines du Bengale, et des provinces voisines. Son emploi en papeterie l'a fait comprendre parmi les produits du sol que les indigènes peuvent livrer à l'Administration pour s'acquitter de leurs impôts. Aussi se sont-ils mis à cultiver le sabaï. Quand les machines à papier anglaises arrivèrent aux Indes, elles furent suivies des pâtes de bois chimiques et mécaniques de Suède — mais comme coupages, la papeterie européenne hindoue continue à se servir des plantes qu'employait la papeterie indigène.

L'Indian Forest Service s'est ainsi occupé des grandes herbes des savanes, graminées pour la plupart, sans s'arrêter à

l'objection de l'unité d'approvisionnement. Ses « Records » de 1913 dénombrent les espèces botaniques qui constituent les « grandes herbes » et les classent comme valeur papyrifère, en tenant compte de la teneur en cellulose et des facilités de traitement, — le tout mis dans le domaine public. Le munj, un saccharum, fait partie de la liste. Quand les Paper Mills des Indes manquent de pâtes scandinaves, ou veulent mélanger leurs pâtes de bois aux pâtes légères qui donnent au papier de précieuses qualités, ils n'ont qu'à s'adresser au collecteurs des Taxes ou au Service des Forêts.

Nos colonies ne sont pas par elles-mêmes en retard, comme prévisions, sur les Anglais des Indes. Le Dahomey et la Côte d'Ivoire avaient envoyé à Paris, dès 1917, d'amples colis postaux d'Imperata, Andropogon, et autres « grandes herbes » papyrifères des deux pays. Traitées en mélange, ces matières premières donnèrent ce qu'elles promettaient : de l'excellente pâte. Il ne suffit pas de jeter n'importe quelles grandes herbes dans un chaudron quelconque, avec une lessive préparée au hasard, et l'espoir d'en sortir du papier pur fil. Depuis le Paradis terrestre, les lois de la création se sont compliquées. Même pour le papier colonial, on ne peut se passer d'un peu de botanique et de cuisine chimique. Mais les moyens ne manquent pas et les plus simples sont les meilleurs. Pour mettre leurs admirables ressources végétales à la libre disposition de la papeterie métropolitaine, l'Afrique et l'Asie françaises n'ont qu'à recourir à la transformation en procédés modernes des anciennes méthodes chinoises.

La science intuitive des papetiers chinois a démontré depuis des centaines d'années que les pâtes de bambou, et à plus forte raison de plantes moins dures, peuvent se fabriquer sans dépasser la température d'ébullition de l'eau, si on prolonge suffisamment le traitement. Au lieu de faire intervenir les immobilisations en autoclaves, on peut se contenter d'augmenter le facteur durée, dans les réactions qui dégagent les fibres. C'est le secret peu mytérieux des simplifications qui permettront, quand on voudra, d'exporter nos plantes coloniales, en pâtes de prix abordables, par la substitution aux mains-d'œuvre onéreuses et aux lourds amortissements, des

énergies qui ne coûtent rien : soleil, chaleur, humidité, pendant la longueur de temps qui les rend efficaces.

Reste la botanique. Une formalité préparatoire sera nécessaire pour aborder en papeterie l'utilisation raisonnée de nos plantes coloniales : celle d'un inventaire démonstratif, faisant connaître ce qu'elles offrent et la manière de s'en servir. C'est avec ce sentiment qu'en 1917, le ministre des Colonies exprima le désir qu'une enquête, sans frais, renseignât son département sur les fibres exploitables de nos colonies d'Afrique. Un docteur ès sciences, botaniste émérite et laborieux, voulut bien, pendant des mois, dépouiller toute la littérature de l'exploration africaine, afin de relever, régions par régions, avec les noms locaux et les emplois, les plantes textiles et fibreuses connues des indigènes ou des Européens. En rapprochant ces données de celles que fournissent le catalogue américain des plantes à fibres, et différentes publications sur les Indes anglaises, les Indes néerlandaises et le Brésil, on arrivait à un ensemble solide, que devaient appuyer des déterminations de traitements portant sur quelques douzaines de plantes, venues de l'Afrique Occidentale. Des envois importants de l'Afrique Équatoriale avaient disparu à Bordeaux.

Si l'unité d'idées comptait parmi les unités de doctrines, ce travail eût été mis libéralement, en entier, à la disposition de l'industrie coloniale, sans autres frais que l'impression. Mais un changement de ministère modifia ces vues. Le savant distingué qui les appliquait s'étant trouvé désigné pour occuper un poste à 800 kilomètres au sud-ouest de Paris, il fut impossible d'obtenir son maintien à portée des bibliothèques et des laboratoires. Le dossier interrompu prit place dans le cimetière des idées mortes.

*
* *

Ne nous étonnons pas que notre documentation coloniale industrielle présente des lacunes. Si les pouvoirs publics, soucieux de faciliter l'approvisionnement des fabriques de pâtes métropolitaines, demandaient des précisions sur les matières premières de notre territoire, les services les plus

compétents seraient embarrassés, même pour les bois. Un membre du Parlement, papetier d'origine, demanda un jour que les peupliers des routes et des canaux fussent transformés en pulpe ; sacrifice qui paraît évitable quand on étudie les deux grands in-folio consacrés par le ministère de l'Agriculture aux forêts de France. M. Daubrée a réuni dans cette remarquable publication, département par département, une documentation de cartes, de relevés des superficies, et de répartition des espèces, qui donne à penser que la localisation des fabriques de pâtes de bois contribue à la raréfaction de leur approvisionnement. On est confirmé dans ce sentiment en voyant les pins des Landes attirer de nouvelles usines. D'autres régions, les abords du Plateau Central par exemple, avec leurs chutes d'eau, semblent assez forestières sur quelques points pour alimenter également des usines neuves. Mais que sont réellement toutes les ressources utilisables? où se trouvent-elles? comment les voies navigables et les voies ferrées régissent-elles leur emploi? L'ouvrage de M. Daubrée fournit le point de départ d'un relevé départemental. Mais il date ; sa mise à jour devrait être accompagnée de quelques précisions sur la répartition des espèces convenant pour la pâte à papier. Ce travail ne se fera pas par génération spontanée.

Pour les autres matières premières, les bases manquent. Plantes de mérite à quelques égards, les ajoncs et les genêts ont fait l'objet, en 1910, d'un rapport au Sénat. Il attribue à nos garrigues une productivité imposante : un milliard de tonnes ; chiffre dont la France ne fournirait pas la moitié si elle était tout entière en landes.

Nous sommes mieux dotés pour les roseaux. Le ministère de l'Agriculture avait eu, en 1910, un excellent mouvement en publiant le substantiel rapport de M. Gèze sur la mise en valeur des marais. Mais les choses en sont restées là. Peut-être les enquêtes départementales de l'Intendance, pendant la guerre, ont-elles réuni d'autres renseignements. Où les trouver?

Quand on prévient la propriété rurale des régions marécageuses que l'exploitation des roseaux pour la cellulose rapporterait plus que la chasse au marais, elle admet la pos-

sibilité de rendements de 5 à 10 tonnes à l'hectare. La papeterie, de son côté, déclare que, si on lui offrait de gros approvisionnements de roseaux, elle les prendrait. Mais rien ne se fait, malgré l'exemple des États-Unis, du Brésil, de la Roumanie, de la Hongrie, de l'Allemagne même. La presse technique allemande prône activement le roseau commun, le *Phragmites* qui, dans nos marais, couvre des dizaines de milliers d'hectares, inexploités faute d'une mise en train.

Rien ne vaudrait, pour déclencher l'évolution de notre industrie des pâtes, l'établissement d'un inventaire objectif qui lui fasse connaître les ressources locales, département par département, avec quelques indications de tonnages et de prix. Bois, roseaux et paille; déchets de cultures, sans en exagérer l'importance comme l'ont fait des prospectus d'émission ; déchets de filatures ; vieux chiffons, vieux papiers ; l'énumération devrait tout comprendre. La papeterie alors pourrait mobiliser ses efforts sans incertitudes. D'apparence ambitieuse au premier abord, ce projet d'une documentation industrielle, d'intérêt général, n'en est pas moins réalisable. On le voit par le détail.

Deux des matières premières à recenser, les vieux chiffons et les vieux papiers, se rattachent aux statistiques départementales du commerce. Dix lignes d'instructions ministérielles en feront chiffrer sans beaucoup de peine la production, l'exportation et l'importation, au mieux de la qualité et des prix du papier. Nos vieux chiffons n'arrivent, en effet, parfois aux usines françaises qu'après un tour en Angleterre, et l'enquête administrative fournira l'occasion de supprimer ces promenades. Si en même temps les préfectures se trouvent incitées à prévoir le remplacement de la pâte mécanique suédoise par le chiffon provincial, dans les papiers destinés à leurs archives ou à celles des communes, un grand bien naîtra d'un effort de quelques heures par département.

Du côté des matières premières ressortissant de l'agriculture, l'inventaire débutera nécessairement par une première opération de classement, pour éliminer les départements auxquels la papeterie n'a rien à demander, et limiter, ailleurs, les recherches aux tonnages utiles. Nos dunes maritimes se fixent avec un alfa français, l'oyat, qui, comme son

congénère africain, donne une bonne pâte, mais dont la récolte serait sans intérêt, faute de tonnage. On n'a pas besoin d'enquêter dans le Cantal sur les Zostères de l'étang de Berre ou de Roscoff, ni dans la Somme sur le maïs des Basses-Pyrénées. Cette notion d'un classement du travail par une information préliminaire ne présente pas de complications.

Au contraire, dès qu'il s'agira de remplir les canevas départementaux, l'inventaire paraîtra plus délicat. Autour du lac de Grandlieu, les cartes ne montrent que des marais. Il en reste, avec de fort beaux roseaux ; mais, sur un autre point, on ne trouve plus que de l'herbe et des bœufs. Où s'informer du progrès des desséchements? Administrativement, la végétation des marais et des prairies dépend du ministère de l'Agriculture. Mais l'eau des fleuves et des lacs fait partie de l'apanage des Travaux publics, qui englobe aussi les chutes des étangs. De leur côté, les superficies appartiennent à l'Intérieur par le cadastre. S'adressera-t-on aux « Dons et Legs » pour se retrouver dans ces attributions?

Nous possédons en France beaucoup de forces indépendantes des cloisonnements administratifs, dont l'État ne fait rien, par un préjugé particulariste, et qu'il trouverait très disposées à lui rendre service. Aucune raison valable n'interdit au Gouvernement de s'adresser à la puissante Confédération Nationale des Associations Agricoles pour les enquêtes départementales, que la plupart des associations seraient en mesure de mener à bien rapidement, avec le concours des professeurs d'agriculture, départementaux. Il resterait à coordonner la mise en œuvre matérielle des informations recueillies, en les complétant avec les renseignements administratifs. Pourquoi ne pas en confier le soin au milieu universitaire si autorisé des *Annales de Géographie*, où les méthodes à appliquer sont d'un usage journalier?

Cette double suggestion n'intervient ici qu'à titre d'exemple, pour fixer un point capital. En sacrifiant la forme traditionnelle administrative au but pratique, les pouvoirs publics feraient exécuter en peu de mois, avec une dépense insignifiante, l'enquête générale sur la productivité de la métropole en cellulose fibreuse, sans laquelle nos industries du papier continueront à importer les deux tiers de leurs pâtes. D'au-

tres dispositions permettraient de dépenser des millions, en travaillant pendant des années, sans aboutir. Jetons dans la balance le poids de notre dette de 300 milliards.

***

Tous les chemins, dans la lutte de la pensée française pour la défense de son œuvre et de ses droits, contre les prix excessifs et la mauvaise qualité du papier, la conduisent à des obstacles d'habitudes et de volontés, contraires à son intérêt. Elle se heurte à une psychologie anonyme, qu'on sent habile, tenace et dangereuse. Son caractère distinctif nous a été révélé publiquement, par des interviews ministérielles de novembre 1920. En se faisant battre à la Chambre le 3 décembre, le ministre du Commerce défendait la « politique du papier » que son collègue des Colonies venait de célébrer trois semaines auparavant. Elle se définissait d'un mot. Une politique du papier qui tend au « rassemblement de gros capitaux » par une « union d'industriels » n'est, en langage courant, qu'une politique de trust.

Sur le territoire resserré de notre République, les méthodes qui conviennent aux vastes espaces de l'Amérique deviennent facilement antisociales. C'est le cas des trusts. Leurs partisans plaident vainement l'avantage des économies de bouts de chandelles. On sait ce qu'en vaut l'aune, par la fixation des prix sur les marchés trustés. D'où le sentiment public.

De récents débats parlementaires ont agité beaucoup de millions d'or à propos de farines et de conserves, après les parfums. Au même moment, un seul lot d'affaires à base de textiles sombrait de 100 millions. Il n'est pas indifférent que, dans cette atmosphère de trusts, la Chambre, d'accord avec l'opinion intellectuelle unanime, ait décidé de mettre fin pour le papier aux traitements de complaisance dont profitaient les « rassemblements de gros capitaux » par des « unions d'industriels ».

Nous ne gardons pas seulement de la guerre le sens de la discipline, mais des impatiences latentes. On se tait, d'un silence voisin du blâme et de l'irritation. On le vit bien, le

Association Française

FABRIQUES DE PATES A PAPIER

d'après l'Annuaire de la Papeterie

de **1909**

(47 *fabriques, sans l'Alsace*).

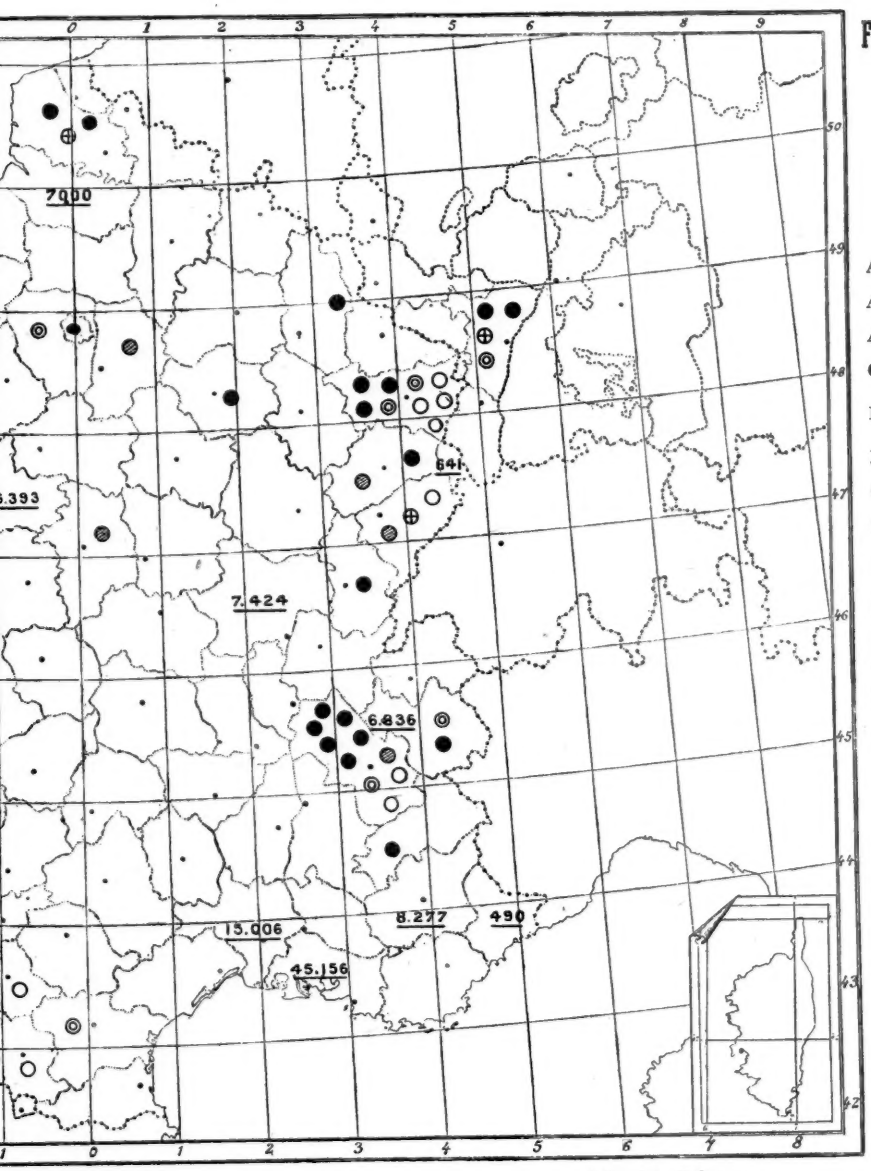
Alpes (Hautes-)	1 mécanique.
Ariège	1 mécanique. 1 méc. et chim.
Aube	1 mécanique.
Aude	1 méc. et chim.
Charente	1 chimique.
Cher	1 chim. (paille).
Dordogne	1 chim. (alfa).
Doubs	1 mécanique. 1 chimique. 1 chim. (paille).
Eure	1 mécanique.
Garonne (Haute-)	2 mécanique.
Gironde	1 chimique.
Indre-et-Loire	1 mécanique.
Isère	7 mécanique. 1 méc. et chim. 1 chimique. 1 chim. (alfa).
Jura	1 mécanique.
Loire-Inférieure	1 chimique.
Pas-de-Calais	1 mécanique. 1 chimique.
Saône (Haute-)	1 mécanique. 1 chimique.
Savoie	2 mécanique.
Seine-Inférieure	1 chimique.
Seine-et-Marne	1 chimique.
Seine-et-Oise	1 méc. et chim.
Vienne	1 mécanique.
Vosges	4 mécanique. 3 méc. et chim. 2 chimique.

12 Fabriques de 1909, fermées en 1921. ○

Fabriques de Pâtes de bois mécanique. ●

Fabriques de Pâtes de bois chimique .. ⊕

e du Livre et du Papier



Librairie Delagrave.

FABRIQUES DE PATES A PAPIER

d'après l'Annuaire de la Papeterie de **1921** (sous presse)

(42 *fabriques, avec l'Alsace*).

Alpes (Hautes-)	1 mécanique.
Aube	1 mécanique.
Aude	1 méc. et chim.
Cher	1 chim. (paille).
Doubs	1 chimique. 1 chim. (paille).
Eure	1 mécanique.
Garonne (Haute-)	1 mécanique.
Gironde	2 chimique.
Indre-et-Loire	1 mécanique.
Isère	6 mécanique. 1 méc. et chim. 1 chim. (alfa).
Jura	1 mécanique.
Loire-Inférieure	1 chimique.
Pas-de-Calais	2 mécanique. 1 chimique.
Saône (Haute-)	1 mécanique. 1 chim. (alfa).
Savoie	1 mécanique. 1 méc. et chim.
Seine-Inférieure	1 chimique.
Seine-et-Marne	1 chim. (alfa).
Seine-et-Oise	1 méc. et chim.
Vienne	1 mécanique.
Vosges	3 mécanique. 2 méc. et chim.
Bas-Rhin	2 mécanique. 1 chimique. 1 méc. et chim.
Meuse	1 mécanique.

Fabriques de Pâtes de bois et paille (alfa, etc.)...

Fabriques de Pâtes mécanique et chimique.....

Chiffres des Hectares de terrains marécageux.

jour où, par l'avertissement de la pensée française, la République fut prévenue de prendre garde à l'affaire du papier.

Parmi les braves gens qui gagnent leur vie en travaillant, les travailleurs intellectuels ne sont pas les plus négligeables. Paisibles et réservées dans le laboratoire et la bibliothèque, leurs méditations ne se soucient pas d'ajouter aux enrichissements des bénéfices de guerre. Ils souhaitent que la science et les lettres françaises ne restent pas soumises, pour leurs publications, au régime du pays le moins favorisé. Ils demandent au Parlement de ne pas s'arrêter aux résistances, et d'imposer, s'il le faut, les voies et moyens d'intelligence pratique et de volonté ferme qui donneront à la France ce qu'on a partout : du papier décent à des prix convenables.

A. LE CHATELIER

LE JOURNAL D'ÉMIGRATION DU PRINCE DE CONDÉ[1]

II

Le lundi 10, nous allâmes voir le Palais de l'Électeur de Mayence [2] ; c'est un bâtiment assez vaste, et qui paraît très ancien; l'intérieur est mal distribué; il y a une salle de concert en stuc, très belle, mais dont les ornements, ainsi que ceux de tout le Palais, sont d'un genre un peu tudesque et d'un très mauvais goût ; ce qui peut seul le rendre intéressant, c'est sa position sur le Rhin qui lui donne une vue, la plus agréable possible, et le grand nombre de tableaux, tant anciens que modernes, dont quelques pièces sont ornées; ils m'ont paru du meilleur choix, très purs, et très bien soignés. Nous allâmes l'après-dîner à ce qu'on appelle la Favorite, maison de campagne de l'Électeur; elle touche à la ville; cette maison ne mérite pas sa réputation, sa position en fait tout le mérite ; la maison même est très peu de chose, assez bien meublée, mais sans goût; le jardin est moitié français, moitié anglais, ancien d'un côté, sans être antique, inégal de l'autre, sans être varié, ce qui le rend monotone, ou fatigant, et par conséquent peu agréable. Nous allâmes ensuite nous promener

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin 1921.

2. Frédéric-Charles-Joseph, Baron d'Erthal (1719-1802). Électeur et Archevêque de Mayence depuis 1775. Son coadjuteur était le Baron de Dahlberg.

sur le pont, où la majesté de la nature nous dédommagea des impérities de l'art. Il arriva le soir, dans notre auberge, une dame de Vitgenstein, qui fuyait de Strasbourg, où elle nous apprit qu'il venait d'y avoir une révolte considérable ; le peuple, pêle-mêle avec les troupes, s'y était permis le pillage, le désordre et les excès dont Paris avait donné le signal et l'exemple ; cette nouvelle affligeante redoubla mon inquiétude pour M. le Comte d'Artois, qui s'en allait à Bâle, quelque chose que j'eusse fait pour le détourner d'approcher si près des frontières ; cette dame nous dit cependant que cela se calmait à Strasbourg, quand elle était partie, mais cette insurrection a dû nécessairement se propager dans toute l'Alsace.

Le mardi 11, nous allâmes voir, le matin, la maison du Grand Prévôt du Chapitre ; elle nous surprit à un point qu'il est difficile d'exprimer ; il n'y a point de petite maison à Paris plus agréable, plus recherchée, plus élégamment meublée et d'un meilleur goût; la distribution en est charmante; presque toutes les pièces tirent leur jour d'en haut, ce qui y répand une lumière douce, très favorable à toutes les peintures, à tous les ornements dont elle est enrichie; il n'y a pas un meuble qui ne soit de bois d'acajou, et toutes les formes sont dans le genre antique, le plus commode, et le plus agréable ; les dorures ne sont pas tout ce qu'elles pourraient être, mais cependant le seul véritable défaut qu'on puisse reprocher à cette maison, est d'appartenir à un ecclésiastique; elle conviendrait beaucoup mieux à la femme de Paris la plus jeune, la plus jolie et la plus à la mode. M. O'Kelly[1], Ministre de France, vint me voir et je le priai à dîner. Après le dîner, nous allâmes voir un clavecin fort extraordinaire, qui rend à volonté les sons de tous les instruments possibles à imaginer, et qui les combine de manière qu'il fait à lui seul, en le touchant, comme tous les autres, un concert très juste, très bruyant, ou très doux, comme on veut et toujours très agréable et très harmonieux ; nous fûmes ensuite voir une collection d'estampes très belle et très nombreuse, chez le frère de l'Électeur[2]. De là, nous fûmes à la promenade hors de la ville, qui est très belle, et très bien plantée. J'allai, en

1. M. le Comte O'Kelly, Ministre plénipotentiaire près l'Électeur de Mayence.
2. Le Baron d'Erthal.

revenant, lire les papiers publics au Cabinet littéraire. M. O'Kelly me fit dire, le soir, qu'il venait de recevoir des lettres de Paris, par lesquelles on lui mandait que l'Archevêque de Bordeaux était Garde des Sceaux; M. de la Tour du Pin Paulin, Ministre de la Guerre ; M. le Maréchal de Beauveau au Conseil; que l'Archevêque de Vienne avait la feuille des Bénéfices, et qu'on avait coupé la tête au maire de Saint-Denis ; aucune des premières nouvelles ne m'étonna, mais je ne pus m'empêcher de gémir sur la continuité des exécutions sanglantes et illégales.

Le mercredi 12, nous partîmes de Mayence fort tard, parce que nous n'avions que treize lieues à faire ; nous avions refusé d'aller voir la cathédrale, parce que nous commencions à en avoir assez des églises et de leur trésor ; cependant on nous dit tant de bien de celle de Saint-Ignace, et des Augustins, que comme nous avions le temps nous nous déterminâmes à y aller, avant de partir; et nous n'eûmes pas lieu de nous repentir de notre complaisance ; elles sont toutes deux très agréables, et très bien ornées ; les peintures en fresque dont elles sont presque entièrement décorées nous parurent bien faites et très intéressantes ; il y a entre autres, une idée dans le plafond des Augustins qui me frappa ; saint Augustin y est représenté assis, écrivant sur un livre, et du bout de sa plume, il part des éclairs qui vont foudroyer au loin les hérétiques qu'on voit éblouis et terrassés, dans des attitudes vraiment pittoresques ; plus loin on voit des deux côtés, des peuples de toutes les parties du monde, tournés vers saint Augustin, et paraissant attendre ses instructions, et demander les lumières de la foi ; cette idée me parut grande, et m'attacha d'autant plus qu'elle est très bien rendue. Nous partîmes à dix heures et demie en relayant à Oppenheim, un de mes gens me dit que M. le Comte d'Artois avait été insulté, et qu'un abbé demandait à me parler ; cet homme me dit qu'à Worms, il s'était trouvé à la poste un négociant de Francfort portant la cocarde parisienne, que cet homme avait affecté de passer plusieurs fois devant M. le Comte d'Artois, en vomissant des injures contre lui, et en répandant dans le peuple un libelle intitulé *Confession du Comte d'Artois*; que de plus, à Manheim, le peuple avait voulu renvoyer la

musique de la garnison qui jouait sous ses fenêtres ; et qu'il me conseillait de passer dans ces endroits le plus vite que je le pouvais ; je soupçonnai cet abbé d'être un peu exagérateur, et je continuai mon chemin, dans la résolution de me conduire selon les circonstances ; en arrivant à Worms, je vis beaucoup de monde assemblé à la poste ; loin de me cacher, je me montrai beaucoup à la portière; tout le monde me fit très bonne mine, et même beaucoup de révérences; je fis descendre quelqu'un pour causer en particulier avec le maître de poste ; il se trouva que la scène de l'homme à la cocarde était à peu près vraie, mais il n'avait parlé qu'allemand, et sans élever la voix; le peuple n'y avait pris aucune part, et il était possible que M. le Comte d'Artois ne sût pas un mot de ce que cet homme avait dit ; je partis, sans le plus petit événement, et j'arrivai à Manheim, un peu avant sept heures ; je trouvai beaucoup de peuple à la porte de mon auberge, la curiosité qu'on marqua pour nous voir paraissait plutôt obligeante que fâcheuse ; je laissai entrer quelques personnes pour me voir souper, le Commandant me fit beaucoup de politesses, et envoya sa musique jouer sous mes fenêtres; cela rassembla encore plus de monde; la musique joua très paisiblement, et le peuple paraissait fort gai ; après souper, nous fûmes nous promener sur la place au milieu de la foule, personne ne nous dit un mot; nous nous promenâmes assez longtemps, et je fus me coucher à onze heures, en prenant le parti de séjourner à Manheim, malgré le conseil de mon abbé et d'en voir les environs très à mon aise.

Le jeudi 13, nous allâmes le matin voir le Palais, on nous fit commencer par la bibliothèque, qui contient plus de soixante mille volumes; elle est très belle, et bien arrangée, mais peu d'anciens manuscrits ; il y a seulement un recueil assez curieux de soixante volumes de lettres familières de tous les pays, depuis environ cent cinquante ans ; on nous fit passer de là aux tableaux ; la collection en est immense, et superbe, et nous fûmes environ trois heures à parcourir les neuf pièces, qui en sont remplies ; nous passâmes de là au cabinet des estampes, qui est aussi très riche ; cela remplit notre matinée ; un moment après que je fus rentré, le Gouverneur, suivi d'un grand nombre d'officiers, vint me voir; il s'en trouva plusieurs

avec qui j'avais servi ; l'après-diner nous retournâmes au Palais, voir le cabinet d'histoire naturelle; il est précieux, riche, et assez bien arrangé, par les soins d'un M. Coligny qui le montre avec beaucoup de simplicité, mais qui paraît avoir de grandes connaissances dans cette partie ; nous passâmes à l'appartement de l'Électeur; il est en général peu orné, et mal meublé ; il n'y a de remarquable qu'un très grand salon assez beau, une pièce dont tous les meubles sont d'argent massif, et le grand escalier, qui serait superbe partout ; nous rentrâmes, le malheureux Montesson nous arriva, je m'entretins quelque temps avec lui, je lui fis lire *la Gazette de France*, et trois journaux de Paris, qui nous apprenaient que tous les droits de la Noblesse, même ceux de chasse et de pêche, étaient à peu près supprimés, et qu'on avait fait consentir le Roi à se mettre en tutelle, puisqu'il ne pouvait plus disposer de rien, pas même des places de sa Maison, sans la décision de son Conseil ; nous nous communiquâmes nos chagrins à cet égard, et c'est une espèce de consolation. Par une singularité qu'on ne peut expliquer, la nuit qui suivit le jour où j'avais appris des dispositions qui m'ôtaient tout l'agrément de ma vie, et peut-être trois ou quatre cent mille livres de rente, fut la meilleure que j'eusse passée depuis vingt-cinq ans ; je dormis neuf heures, sans me réveiller, chose qui ne m'arrivait jamais.

Le vendredi 14, nous allâmes voir, le matin, un magasin de statues qu'on nous avait dit fort curieux, et qui ne l'est point du tout; ce n'est qu'un amas de copies en plâtre, sans ordre et sans intérêt ; de là, nous allâmes à l'Observatoire, qui n'a rien de magnifique, mais dont la vue est la chose la plus superbe qu'on puisse imaginer, par la richesse du pays, l'étendue de l'horizon, et l'aspect des deux fleuves, qui se réunissent à Manheim ; on nous fit voir ensuite l'église des Jésuites, qui est assez jolie, dont le dôme est assez élevé, mais dont les peintures sont très mauvaises ; après le dîner, nous allâmes, mon fils, mon petit-fils et moi, pour voir le Gouverneur dont nous avions reçu toutes sortes de politesses; nous ne le trouvâmes point; nous revînmes prendre notre société, et nous allâmes nous promener sur le pont du Rhin ; ma fille, et mon petit-fils qui n'avaient jamais vu de

synagogue, apprirent qu'il y en avait une à Manheim, et désirèrent voir ce que c'était; je les y menai, nous y restâmes environ un quart d'heure, après quoi, pour respirer un air un peu plus pur, nous allâmes faire un tour sur la place, qui est la promenade de la ville, et qui était sous nos fenêtres; nous finîmes ainsi notre journée.

Le samedi 15, jour de la Vierge, nous entendîmes la messe à cinq heures du matin, aux Capucins, et nous partîmes de Manheim à six; nous nous arrêtâmes deux heures à Schveidzing, maison de campagne de l'Électeur, pour en voir les jardins; ils sont très grands, la partie la plus considérable est à l'ancienne mode, des allées bien droites, des salles, des théâtres en gazon, des jets d'eau, des treillages, des arbres en boule, tout cela nous fatigua beaucoup, et nous satisfit peu; la partie arrangée à l'anglaise est plus intéressante, mais il y a encore des choses de mauvais goût, comme par exemple un obélisque tout entier et tout neuf, au milieu d'une ruine soi-disant romaine, et dont on ne devine pas l'intention, des rochers arrangés de manière que l'art y dément absolument la nature, et dont il sort une cascade, dont toutes les chutes sont des nappes bien égales et bien symétriques; plusieurs temples différents, mal placés, et peu décorés; la mosquée cependant sera riche et fera de l'effet quand elle sera finie; il y a quelques sentiers assez agréables, mais toutes les pentes sont dures et mal coupées; en tout, nous eûmes quelque regret aux deux heures qu'on nous avait fait passer dans ce jardin; la salle de la Comédie est belle, et bien arrangée; ce fut tout ce qu'on nous montra de la maison, dont on nous assura que le reste ne valait pas la peine d'être vu; l'extérieur nous le persuadait facilement; nous rejoignîmes nos voitures, et avant d'y monter, nous mangeâmes un morceau sous des arbres; ce fut l'affaire d'un quart d'heure; nous partîmes de Schveidzing à dix heures; nous arrivâmes à Bruchsall à deux, et nous logeâmes à l'auberge de la Cour de Spire. Quelques-uns de mes gens, qui étaient arrivés deux heures avant moi, me dirent qu'en marquant notre logement, ils avaient trouvé un Français de quarante à cinquante ans, assez gros, habillé de bleu sans revers, dont la voiture était attelée en bas, et à qui on ne faisait que

servir sa soupe, quand ils étaient entrés dans sa chambre, avec l'aubergiste qui lui portait le reste de son dîner, que cet homme les avait beaucoup fixés, qu'il s'était levé sur-le-champ, sans achever son dîner, qu'il était sorti de la chambre tout de suite, en les observant beaucoup, qu'il s'était dépêché de se jeter dans sa voiture, qu'il en avait fermé tous les stores, et qu'il était parti ; je n'ai point su, et je ne saurai vraisemblablement jamais, quel était cet homme, mais sa précipitation à s'en aller, et à se cacher, annonçaient sûrement quelque chose d'extraordinaire ; tout ce que je pus en apprendre, c'est qu'il avait pris le chemin de Francfort. Nous dînâmes entre trois et quatre heures, et, quoique l'Évêque de Spire[1] fût chez lui, nous allâmes voir son Palais, parce qu'on nous assura que cela ne le gênait point du tout ; effectivement, nous vîmes tout, sans entendre parler de lui ; la cour de ce Palais est assez noble, mais les dedans sont peu de chose ; il y a cependant une grande pièce assez belle et richement décorée, et un escalier superbe, du grand genre ; j'ai remarqué qu'en général dans tous ces palais allemands, qui ont, il faut en convenir, un grand caractère de noblesse, ce qu'il y a de plus beau est toujours déparé par le défaut de goût, par un certain caractère tudesque, qui se fait apercevoir particulièrement dans la partie de la sculpture qui est fort négligée dans ses dessins, comme dans son travail, et dans celle de la dorure, qui est affreuse ; je suis fort loin de me donner pour connaisseur, mais il m'a paru que l'architecture pêchait presque toujours aussi par les frises, qui sont toujours trop hautes, trop basses ou trop unies ; les peintures ne sont pas non plus fort bien faites ; il y a une chose qui me frappa dans celles du plafond de l'escalier dont je viens de parler, c'est un évêque en rochet et camail, immédiatement au-dessous d'un Neptune, bien désigné par son trident ; en tout, je ne compris rien à l'ensemble de ce plafond, mais la coupole en est très séduisante au premier coup d'œil ; nous allâmes de là faire un tour sur le grand chemin, qu'on me dit être la promenade ordinaire de la ville, et nous rentrâmes dans notre auberge.

1. Damien-Auguste-Philippe-Charles de Limbourg Styrum, Évêque de Spire en 1770, mort en 1797.

Sur les neuf heures du soir, nous entendîmes un chariot de poste s'arrêter à notre porte, nous apprîmes que c'étaient des personnes qui venaient de Strasbourg, et qui ne trouvant point de place dans notre auberge, allaient loger ailleurs ; la curiosité, bien pardonnable dans la position où nous nous trouvions, nous détermina à leur envoyer d'Espinchal, pour nous rapporter les nouvelles qu'ils pouvaient savoir ; une demi-heure après, il nous amena M. d'Hartmannis, lieutenant-général au service de la France, et son fils [1] ; cet officier général, que j'avais beaucoup vu dans la dernière guerre, nous conta la révolte de Strasbourg, dont il avait été témoin ; il nous dit qu'il y avait quatre ou cinq mille hommes, tant à pied qu'à cheval, de garde sur la place de l'Hôtel-de-Ville, pendant qu'on le forçait et qu'on le pillait, que les troupes ne s'y étaient point opposées, et qu'aucun commandant ne leur en avait donné l'ordre; que le lendemain il s'était élevé une querelle entre la garnison et le régiment de Hesse Darmstadt, qu'elle accusait d'avoir plus volé que les autres régiments; que M. de Rochambeau [2] avait cru devoir éloigner ce régiment, et lui avait envoyé ordre d'aller à Neuf-Brisach, que ce régiment était sorti de la ville mais, que de sa propre autorité, il s'était campé dans la plaine des Bouchers, et qu'il avait déclaré qu'il n'en sortirait point qu'on ne lui eût rendu justice ; M. d'Hartmannis m'ajouta qu'il n'y avait plus aucune discipline dans les troupes, et que je pouvais regarder l'armée comme perdue ; il me dit de plus que M. de Rochambeau avait été se promener à cheval à ce camp (ce que j'eus de la peine à comprendre) et qu'on attendait des nouvelles de la Cour.

Le dimanche 16, nous allâmes à la messe, les uns dans une église, les autres dans une autre; elles étaient à notre porte; nous déjeunâmes et nous partîmes à neuf heures et demie ; le chemin de Bruchshall à Stuttgart présente de temps en temps des points de vue et des sites assez intéressants; nous y arrivâmes à six heures, à l'auberge de l'*Empereur Romain* ;

1. Le Baron d'Hartmannis, Maréchal de camp en 1780 et Lieutenant général le 1er janvier 1784. Il était grand'croix de l'Ordre du Mérite militaire.

2. Jean-Baptiste-Donatien de Villemeur, Comte de Rochambeau (1725-1807), Maréchal de France en 1791.

nous dînâmes presque tout de suite, ayant pris la précaution d'envoyer notre cuisinier bien avant nous ; après le dîner, ou le souper, si l'on veut, M. le Baron de Mackau[1], Ministre de France, vint me voir ; il me dit que le Duc[2] lui avait envoyé un de ses chambellans pour le charger de savoir de moi, s'il ne nous serait point désagréable de le voir, que pour lui il en serait enchanté, et pour nous mettre plus à notre aise, il l'avait fait prier de nous dire qu'il pensait absolument comme nous sur les affaires de la France, et qu'il regardait notre cause, comme celle de tous les Souverains; cette assurance, et cette politesse recherchée de la part du Duc, ne me permirent pas d'hésiter; je répondis que je serais toujours très empressé de rendre aux Souverains chez qui je passais tout ce qui leur était dû, et de les voir, quand cela ne leur serait pas importun, que d'ailleurs le nom du Comte de Nanteuil, que je portais, levait tous embarras, que nous serions tous enchantés de faire notre cour au Duc, et que je priais M. de Mackau de lui écrire le lendemain matin de bonne heure, pour lui demander l'heure à laquelle il voulait bien nous recevoir à sa maison de campagne à deux lieues de la ville, où il était établi ; ce ministre me dit qu'il ne doutait pas que le Prince ne nous priât à dîner, et nous offrit à souper, ce que j'acceptai ; il nous apprit que le Baron de Besenval n'était point encore relâché, qu'on avait arrêté au Havre M. le Duc de la Vauguyon et son fils, et que l'Assemblée Nationale avait renvoyé leur jugement à M. de Montmorin, que d'ailleurs tout paraissait assez tranquille dans Paris ; quelle tranquillité !

Le lundi 17, pendant le déjeuner, il nous arriva un chambellan du Duc, qui nous pria à dîner de sa part à sa maison de campagne, qu'on appelle Hohenheim, et qui était chargé de nous faire les offres les plus obligeantes, en nous proposant de rester plus longtemps dans ses États, en nous assurant que le Duc s'empresserait de nous y procurer toute la sûreté, toutes

1. Le Baron de Mackau (1759-1827), Ministre plénipotentiaire près le Duc de Wurtemberg et Ministre près le Cercle de Souabe. Il avait épousé mademoiselle Alissan de Chazet et était frère de la Marquise de Bombelles et de la Marquise de Soucy, sous-gouvernante des Enfants de France.

2. Charles-Eugène Duc de Wurtemberg (1728-1793), il avait épousé la Princesse Elisabeth-Sophie de Brandebourg Bareith et, devenu veuf, la Comtesse Françoise de Hohenheim.

les commodités, tous les agréments que nous pourrions désirer ; je lui marquai de mon mieux toute notre reconnaissance; à dix heures monsieur et madame de Mackau vinrent nous prendre, pour nous mener à ce qu'on appelle l'Académie. C'est, après les Invalides, l'établissement le plus grandement conçu, le plus noblement exécuté, le plus magnifique, et le plus digne d'un Souverain, que j'aie encore vu ; le bâtiment est immense et superbe, sans aucun luxe; trois cents jeunes gens y sont logés, nourris, instruits et entretenus ; ils y apprennent tout ce qu'on peut apprendre dans le monde excepté la théologie : l'histoire, la géographie, le dessin, la peinture, la gravure, la musique, la danse, la physique, l'histoire naturelle, l'architecture civile et militaire, les mathématiques, et jusqu'à la jurisprudence ; on les attache particulièrement à la partie que les parents désirent, suivant l'état qu'ils leur destinent ; après avoir passé dans toutes les salles des différentes études où règne la plus grande propreté, on nous mena dans le cabinet d'histoire naturelle, qui n'est pas encore à sa perfection, mais où l'on voit déjà beaucoup de minéraux, de coquillages et d'animaux de tout genre; de là, dans le cabinet de physique, où l'on remarque une pendule très ingénieuse, qui marque, outre les heures, les mois et les jours, le mouvement de tous les astres ; nous montâmes de là dans une très grande salle, où nous vîmes tous les jeunes gens rangés par quatre files, dans lesquelles on nous fit passer; ils étaient tenus à merveille; nous descendîmes à la cuisine, où l'on dressait le dîner des élèves ; il y régnait le plus grand ordres, et la plus grande propreté ; on nous fit remonter à la salle à manger, qui est immense et superbe ; quand nous fûmes à l'autre bout, nous vîmes entrer les élèves par quatre colonnes le long des tables ; quand chacun se trouva vis-à-vis de son couvert, au commandement d'un officier, les élèves firent à droite et à gauche, et se mirent tous à table ; ce coup d'œil n'était pas moins agréable qu'imposant ; on nous fit passer, pour nous en aller, par quelques salles que nous n'avions pas encore vues, et notamment par celle où l'on soutient les thèses, en présence du Duc ; elle répond par la grandeur à tout le reste de l'établissement, dont nous sortîmes enchantés ; nous partîmes à une heure, pour nous rendre à l'invitation du Duc ; au sortir de la ville, on monte une montagne très

longue, et assez raide, mais elle n'est point ennuyeuse par la vue charmante et pittoresque dont on jouit pendant le temps qu'on met à la monter; nous arrivâmes à Hohenheim à deux heures et demie. La Maison noble du Duc et tous les officiers de ses troupes vinrent nous recevoir à la descente de notre carrosse; nous trouvâmes le Duc à la première porte de l'antichambre, et la Duchesse à la deuxième; après beaucoup de politesses de part et d'autre, ils nous menèrent dans le salon, où nous trouvâmes beaucoup de monde en hommes et en femmes. (Pendant tout le temps que nous avons été à cette Cour, la Duchesse a toujours observé de placer ma fille au-dessus d'elle, et de lui donner la droite en toute occasion; le Duc en a agi de même vis-à-vis de nous, quelque chose que nous ayons pu faire, malgré notre changement de nom, à l'abri duquel nous étions bien décidés à n'élever nulle part aucune prétention.) Au bout d'une demi-heure, on nous mena dîner à une table d'environ cinquante couverts ; la chère était un peu à l'allemande ; après le diner, le Duc nous fit voir cinq hommes de sa légion, dont le plus petit avait six pieds; nous partîmes pour la promenade, dans des calèches superbes, attelées de huit beaux chevaux, magnifiquement harnachés, que le Duc menait lui-même ; nous descendîmes à une partie de son jardin, qui est bien la chose la plus extraordinaire, et la plus richement variée, que j'aie encore vue; il me prévint, en y entrant, que ce n'était pas un jardin anglais que j'allais voir, que c'était une colonie; qu'il avait rapporté d'Italie tous les dessins de la plupart des antiquités qu'on y voit, qu'il les avait fait exécuter dans son jardin, et qu'il avait supposé qu'une colonie de paysans était venue s'établir près de ces ruines, et y appuyer les petites maisons qu'ils avaient fait construire ; effectivement ce jardin est plutôt un village, et le Duc a suivi le plan qu'il s'était fait avec un art et un goût dont il est difficile de se faire une idée, quand on n'a pas vu le local ; je n'entreprendrai pas de le donner : qu'on se figure seulement quarante-deux maisons dont pas une ne se ressemble, toutes parfaitement simples, ou parfaitement antiques au dehors, le plus agréablement et le plus richement ornées au dedans, coupées par des parties de jardins délicieux qui rendent exactement la nature dans tous ses charmes, et l'on n'aura qu'une idée très

imparfaite de tous les agréments de ce lieu, aussi remarquable par sa singularité que par sa magnificence ; nous en partîmes à la nuit, n'en ayant vu que la moitié; je comptais continuer ma route le lendemain, mais il n'y eut pas moyen de résister aux instances obligeantes et réitérées du Duc, et je m'engageai à rester encore un jour ; en revenant, nous allâmes souper chez le Ministre de France, où se trouvèrent les Ministres étrangers, et environ une trentaine de personnes.

Le mardi 18, nous partîmes à neuf heures du matin, pour aller voir une autre maison du Duc, qu'on appelle la Solitude; nous y arrivâmes à dix heures et quart ; c'est un château superbe, remarquable surtout par l'étendue et la beauté de la vue ; nous y trouvâmes un chambellan du Duc, pour nous en faire les honneurs ; les jardins de cette maison sont immenses, mais entièrement à la française ; les écuries paraissent avoir été faites sur le modèle de celles de Chantilly; elles sont très belles, mais infiniment moins nobles, moins riches et moins élevées ; le grand salon du château est de toute beauté ainsi qu'une salle immense, qui paraît n'avoir été construite que pour donner des fêtes; le chambellan nous fit servir un déjeuner si abondant qu'il ressemblait beaucoup à un dîner; nous restâmes environ deux heures dans cette maison, et nous en partîmes à midi et demi pour aller dîner à Hohenheim ; nous passâmes par une forêt, qui n'est habitée que par des cerfs blancs; nous en vîmes beaucoup, et plus loin une multitude de juments, toutes alezanes, qui servent aux haras du Duc ; nous arrivâmes à Hohenheim à deux heures et quart; même réception, même dîner; le Duc nous mena avant voir des écuries neuves, qu'il a fait faire ; elles sont si recherchées, par tous les ornements qui y sont employés, qu'elles semblent plutôt faites pour être habitées par sa Cour, que par ses chevaux, ce qui vise au ridicule; après dîner, le Duc désira que nous montassions à cheval, pour aller voir sa légion, chose que j'avais demandée, parce qu'on m'avait dit que cela lui ferait plaisir; j'avais cru que cela se passerait dans la cour du château; point du tout, il fallut aller sur le terrain; nous empruntâmes donc des bottes du Duc et de son chambellan; en attendant les chevaux, il nous mena voir le château qu'il fait construire, car il n'en existe

point encore; son goût pour les chevaux l'a fait commencer par les écuries, et ce qu'il habite dans ce moment-ci n'est qu'en attendant; le château sera beau, et la vue en est superbe. Nous montâmes à cheval, et nous nous rendîmes sur le terrain où la légion s'était portée; il me fit en chemin un compliment trop adroitement poli, pour ne pas le rapporter; il me dit que, si par hasard un Prince de Condé, un Duc de Bourbon, un Duc d'Enghien lui faisaient l'honneur de voir sa légion, il ne manquerait pas de se mettre à sa tête, pour avoir celui de les saluer, mais qu'à l'égard de certains Comtes, il croyait plus respectueux de ne pas violer leur secret; nous arrivâmes en très peu de temps sur le terrain où la légion nous attendait; comme il était très court, parce que la récolte n'était pas faite, elle formait les trois côtés d'un carré; cette légion, dont l'uniforme rouge à revers verts est très parant, est composée d'infanterie, de dragons, de hussards et d'artillerie, et forme en tout mille cinq cents hommes; les hommes sont monstrueusement élevés, les plus petits de son infanterie sont à cinq pieds dix pouces, il y en a beaucoup de six pieds, et quelques-uns de six pieds deux ou trois pouces; je doute que ces grandes machines puissent soutenir les fatigues de la guerre; les chevaux sont étoffés, mais bien faits, tous du haras du Duc; la tenue est superbe, l'armement mauvais; quand nous eûmes passé devant le premier rang, on fit défiler, le terrain ne permettant pas d'autre exercice; cette légion ne marche pas trop bien, et il me parut qu'il y avait très peu de principes, tant dans les troupes à cheval, que dans celles à pied; j'avoue qu'en voyant défiler cette infanterie, j'éprouvais une émotion qu'il me serait difficile de rendre; j'étais expatrié, ces troupes n'étaient pas françaises, elles étaient fidèles à leur souverain...; je ne pus retenir quelques larmes; et j'ai peine à les contenir encore, dans le moment où j'écris; mais écartons l'homme sensible, et revenons au voyageur; nous passâmes en revenant par les casernes, où les troupes étaient rentrées, et nous rentrâmes à Hohenheim, où nous retrouvâmes les dames qui avaient été voir la troupe, d'une maison à portée; bientôt après, nous montâmes dans des voitures superbes, autres que celles dont nous nous étions servis la veille, et nous allâmes achever la promenade du

jardin-village, dont nous n'avions fait que la moitié ; je ne pourrais que répéter ce que j'ai déjà dit de ce lieu vraiment enchanteur ; je crois qu'il y avait encore plus de goût, de magnificence et de variété dans ce que nous vîmes ce jour-là, que dans ce que nous avions vu la veille ; nous partîmes d'Hohenheim à huit heures du soir, après avoir pris congé du Duc et de la Duchesse, et leur avoir marqué toute notre reconnaissance, de la manière noble, honnête et même recherchée dont ils avaient bien voulu nous recevoir ; nous arrivâmes à Stuttgart à neuf heures et demie; M. de Mackau nous avait prié à souper, mais nos dames étaient si fatiguées de leur journée, que nous le priâmes pendant la promenade de nous en dispenser.

Le mercredi 19, comme nous nous proposions de faire une très petite journée, nous restâmes le matin pour voir le Palais de la ville que nous n'avions pas encore eu temps de voir ; nous y allâmes à dix heures ; il y a dans ce palais un très beau salon en marbre et en albâtre, un très bel escalier; le reste est vaste, mais n'a rien de remarquable ; nous rentrâmes à notre auberge, où tous les Ministres étrangers vinrent nous voir; nous fûmes fort étonnés de voir arriver aussi le Duc, et peu de temps après la Duchesse ; ils nous dirent qu'ils avaient voulu profiter de tous les moments que nous voulions passer chez eux, et nous proposèrent d'aller voir avec eux la maison particulière de la Duchesse ; le Duc me prit dans son carrosse, et la Duchesse mes trois enfants dans la sienne ; cette maison est charmante et du goût le plus moderne; il y a une petite galerie remplie de quelques beaux tableaux, et de curiosités dans tous les genres ; le Duc nous y fit apporter par ses pages du thé, du café, etc., mais comme nous allions dîner avant de partir, nous en fîmes peu d'usage ; là, nous prîmes pour la dernière fois congé du Duc et de la Duchesse, et nous les quittâmes comblés des soins, des honnêtetés et des égards qu'ils nous avaient marqués pendant notre séjour dans leurs États ; le Duc avait été jusqu'au point de m'offrir celle de ses superbes maisons de campagne qui me conviendrait le mieux avec un de ses régiments pour ma garde, une chasse très étendue, et tous les agréments qui pouvaient dépendre de lui, pour y passer tout le temps que je me croirais malheu-

reusement forcé de rester hors de France ; je le remerciai de mon mieux, comme on peut le croire, et sans accepter, ni refuser, l'incertitude de ma position ne me permettant pas de répondre autrement. Nous rentrâmes à notre auberge pour dîner; j'y avais invité monsieur et madame de Mackau; nous en partîmes à trois heures et demie pour aller coucher à Tubingen, où nous arrivâmes à huit heures et demie ; et nous logeâmes à la poste.

Le jeudi 20, nous partîmes de Tubingen à cinq heures du matin et par des chemins très montueux, très raboteux, mais assez pittoresques, nous arrivâmes à Schaffhouse entre onze heures et minuit, à l'auberge de la Couronne, ayant mis dix-neuf heures à faire vingt-quatre lieues ; j'avais envoyé de mes gens en chariot de poste devant, avec une lettre pour le bourgmestre, par laquelle il était prié de nous laisser les portes ouvertes ; il dit très obligeamment à l'homme qui la lui remit, que tout était ici à notre service.

Je n'entreprendrai point de décrire toutes les merveilles de la Suisse, trop de plumes plus savantes et plus élégantes que la mienne ont fait connaître ce pays, où la nature se dévoile dans sa primitive grandeur et son éternelle majesté, où la liberté ne se confond point avec la licence, l'ambition avec l'amour de la patrie, et la noblesse des sentiments avec l'exaltation des esprits. Je me contenterai de parler de ce qui me frappera le plus.

Le vendredi 21, nous allâmes voir le fameux pont en bois ; il est d'une hardiesse frappante; de là nous fûmes un peu plus loin, le long du Rhin, à la maison d'un tanneur, devant laquelle ce fleuve bouillonne sur des rochers, et dont la vue est très agréable ; nous revînmes dîner, après quoi nous montâmes dans trois voitures de louage, pour aller y voir la fameuse chute du Rhin, à une lieue de la ville; on nous fit passer le pont, et l'on nous mena par les hauteurs de la rive gauche ; arrivés près de Lauffen, nous mîmes pied à terre, et nous descendîmes par un chemin très roide jusqu'à la chute même ; jamais coup d'œil plus majestueux et plus imposant ne s'offrit à ma vue, et je craindrais d'affaiblir l'idée qu'on doit s'en faire, si je me permettais de la donner ; je crus assister au moment où le Créateur, en débrouillant le Chaos, séparait les

éléments, formait les fleuves, et précipitait les eaux dans le lit qu'il leur destinait jusqu'à la fin du monde ; nous voulûmes jouir de ce superbe coup d'œil, dans tous ses aspects ; nous passâmes, mes enfants et moi, et quelques personnes de notre société, dans deux bateaux très légers, et très étroits, de l'autre côté du fleuve ; ce passage est assez imposant, vu la proximité de la chute et l'agitation qu'elle donne aux eaux, mais il ne nous parut nullement dangereux; le coup d'œil, de la rive droite, nous parut encore plus beau que l'autre, parce qu'il n'est point troublé par la poussière d'une eau dont on est aveuglé et inondé à la rive gauche à l'endroit où l'on mène les voyageurs ; il y a dix endroits au moins à la rive droite, où la chute se présente sous un aspect différent ; nous nous en revînmes à pied à Schaffouse, et ce chemin est très agréable, par la variété, et si j'ose m'exprimer ainsi, l'originalité des points de vue qu'il présente à chaque pas.

Le samedi 22, j'allai voir à huit heures du matin le cabinet d'histoire naturelle du sieur Gaman, médecin; il n'est pas bien considérable, mais il contient des pièces qui m'ont paru assez rares; il est surtout fort riche en incrustations parfaitement marquées ; je n'eus pas le temps d'y rester fort longtemps ; nous partîmes tous à neuf heures avec des chevaux de louage, qu'on nous fournit pour nous mener en trois jours à Berne ; j'avais choisi cette route pour me rapprocher le plus tôt possible de M. le Comte d'Artois, que je savais dans les environs ; nous dînâmes à Rheinheim, sur les bords du Rhin, où nous fûmes très longtemps à passer le bac avec nos voitures ; nous eûmes encore l'Aar à passer de la même manière, ce qui nous fit arriver à Brugg où l'on avait fixé notre coucher, à dix heures et demie du soir ; le chemin, presque toujours entre des montagnes couvertes de bois, ne me parut pas intéressant.

Le dimanche 23, nous n'entendîmes pas la messe, attendu qu'il n'y avait ni prêtre, ni église catholique à Brugg; nous en partîmes à sept heures du matin, et le chemin que nous parcourûmes est le plus agréable qu'il soit possible ; nous avions toujours sous les yeux des prairies, du plus beau vert, des vergers charmants, des ruisseaux délicieux, des vallées les plus riantes, des villages riches et très peuplés, et l'horizon était

couronné par de hautes montagnes mêlées de bois et de verdure, tantôt cachées par des nuages qui nous en dérobaient quelquefois le sommet, tantôt éclairées en partie par le soleil, qui ne se montrait que par intervalle, et qui rendait ce coup d'œil enchanteur, plus pittoresque encore qu'il ne l'est déjà par lui-même ; quoique je fusse en Suisse depuis trois jours, ce ne fut que dans ces villages dont je viens de parler que je reconnus l'aisance et l'air de bonheur que toutes les descriptions de ce pays accordent généralement aux paysans qui l'habitent ; le peuple de Schaffhouse et des environs ne m'en avait donné aucune idée. Nous dînâmes à onze heures, à Suhr, dans une très belle auberge, et nous arrivâmes en suivant les bords délicieux de l'Aar, à Murgenthal, où nous nous arrêtâmes à l'auberge du *Lion-d'Or*, qui réunit tout ce qui peut convenir à des voyageurs ; comme il n'était pas cinq heures, nous allâmes nous promener en arrivant, d'abord à un moulin à scier et à faire de l'huile, dont la mécanique est très curieuse, ensuite de l'autre côté de la chaussée ; nous enfilâmes un sentier dans le bois, sans savoir où il nous menait ; après avoir monté cent cinquante pas, nous fûmes fort étonnés de trouver une rivière dont l'eau était très limpide, nous suivîmes le sentier et la rivière à mesure que nous avancions, l'une des rives s'élevait à pic et l'autre s'abaissait de même, de manière qu'au bout d'un quart de lieue, sans quitter le bord de cette rivière, nous avions à notre droite un précipice de cent pieds, et à notre gauche une montagne couverte de bois de la même hauteur ; j'ai vu peu de choses aussi singulières ; nous entendîmes bientôt une grande rivière murmurer dans le fonds que nous avions à notre droite, nous suivîmes toujours notre sentier, nous passâmes dans une prairie, et nous arrivâmes enfin, au point où la rivière haute forme la basse, par une chute très abondante, dont la pente se prolonge et qui bouillonne longtemps après sur des roches ; on nous dit que les truites y étaient très communes. J'ai peu vu de promenades aussi délicieuses et aussi intéressantes que celle que le hasard nous fit connaître ; et je la recommande aux voyageurs qui passeront à Murgenthal; ils y trouveront, d'ailleurs, une jeune hôtesse pleine de grâces, de soins et de décence et possédant de plus la plus grande de toutes les qualités pour une hôtesse, celle

de n'être pas chère ; elle s'appelle Marianne Props [1] ; pour ne pas trop nous éloigner, nous fûmes obligés de retourner par le même chemin ; nous y rencontrâmes trois prêtres, et un autre homme qui parlait français ; par le plus grand hasard du monde, cet homme se trouva le frère du Chevalier de Roll, capitaine aux gardes suisses [2]; il m'apprit que M. le Comte d'Artois était à un château à une lieue de Berne [3], et que son frère partait de Soleure le lendemain pour aller rejoindre ce Prince et le suivre à Turin ; ces nouvelles, les seules que j'eusse pu me procurer de M. le Comte d'Artois, depuis que je l'avais quitté à Aix-la-Chapelle, me déterminèrent à lui écrire en rentrant, et à lui envoyer un homme pour savoir, en arrivant à Berne, quand je pourrai le voir ; j'envoyai en même temps un homme à Soleure, pour nous rapporter nos lettres, si par hasard on nous en avait adressé dans cette ville.

Le lundi 24, nous partîmes de Murgenthal à sept heures du matin, notre homme de Soleure nous rejoignit à ..., et nous rapporta des lettres à tous; elles étaient d'un peu vieille date, mais elles ne nous fîmes pas moins de plaisir à recevoir. Comme nous étions toujours obligés de nous arrêter deux heures, pour faire rafraîchir nos chevaux, nous dînâmes à Kirchberg; nous nous arrêtâmes à Holdenbanck [4] pour voir un tombeau assez extraordinaire, dont il est parlé dans plusieurs descriptions de la Suisse ; nous apprîmes que madame la Comtesse de Brionne [5], qui s'était vue dans la nécessité de sortir de France, habitait à cent pas de ce village un château appartenant à M. d'Erlach; comme elle est de nos parentes, nous crûmes honnête d'aller la voir, et nous nous y acheminâmes à pied, mes trois enfants, madame de Levignin et moi ; le reste

1. « La charmante et aimable Marianne Probst » (Espinchal).
2. Louis, Baron de Roll, un des familiers du Comte d'Artois.
3. A Gummelingen.
4. Hindelbank, bourg dont la famille d'Erlach avait la suzeraineté. Le monument dont il s'agit est celui de madame Langhaus, femme du pasteur du lieu, morte en couches à la fleur de son âge et représentée sortant avec son enfant de la tombe, dont la pierre sépulcrale vient de se briser aux sons de la trompette du jugement dernier. Le mausolée est l'œuvre du sculpteur Nahl de Cassel, l'inscription est de Haller.
5. Julie-Constance de Rohan Montauban, Comtesse de Brionne (1734-1807), mère de la Princesse de Carignan. La femme du Prince de Condé était Rohan Soubise.

de notre compagnie nous attendit avec nos voitures sur le grand chemin ; M. d'Erlach et le Prince Camille de Rohan[1] vinrent au-devant de nous ; madame de Brionne finissait son dîner, elle parut fort aise de nous voir, et après avoir causé en société de la seule chose dont on puisse causer dans la circonstance actuelle, elle me prit à part, et nous nous entretînmes trois quarts d'heure, avec plus de confiance et d'intérêt ; nous prîmes congé d'elle, et nous rejoignîmes nos voitures ; madame de Brionne voulut nous reconduire jusqu'au grand chemin. Nous arrivâmes à Berne à sept heures du soir, à l'auberge du *Faucon*, et j'y trouvai la réponse de M. le Comte d'Artois.

Le mardi 25, je me rendis à neuf heures du matin à un château qu'habitait M. le Comte d'Artois à une demi-lieue de la ville, je causai environ une heure avec lui, et nous déjeunâmes avec ceux qui l'accompagnaient[2] ; j'en partis à onze heures et demie et je revins à la ville, j'allai faire une visite aux deux Avoyers, M. Steiger et M. Senner; je ne trouvai que le dernier, qui me parut un homme de sens ; j'allai de là sur ce qu'on appelle la Terrasse, qui est une promenade peu étendue, mais dont la vue sur l'Aar est charmante ; je rentrai chez moi et j'y trouvai M. d'Araucourt, l'un des protestants du Dauphiné ; je le priai à dîner ; vers les cinq heures, je m'en allai au château qu'habitait madame la Duchesse de Polignac, chez qui j'avais rendez-vous avec M. le Comte d'Artois; j'y restai jusqu'à huit heures, et je revins souper à mon auberge ; j'oubliais de dire que dans l'intervalle de mon dîner, à l'heure où je sortis de chez moi, les deux Avoyers étaient venus l'un après l'autre me rendre ma visite ; je vis même deux fois M. Steiger, parce que je le trouvai chez ma fille, après l'avoir vu chez moi ; cet homme me parut avoir beaucoup de sens et d'esprit, voyant bien, pensant bien, et s'exprimant de même, ne disant que ce qu'il voulait dire, et faisant très bien entendre ce qu'il voulait qu'on entendît ;

1. Eugène-Hercules-Camille, Prince de Rohan-Rochefort, né en 1737, maréchal de camp. Il devint feld-maréchal-lieutenant au service d'Autriche. Il était le frère de la Comtesse de Brionne.

2. Le Comte d'Artois séjourna à Gummelingen jusqu'au 31 août. Il y était avec toute la famille Polignac et la Comtesse de Polastron.

je suis bien trompé, si ce n'est pas ce qu'on appelle vraiment un homme d'État.

Le mercredi 26, je passai ma matinée dans les écritures, et je me rendis à midi sur la Terrasse, où M. le Comte d'Artois m'avait donné rendez-vous ; je le suivis chez ma fille qu'il vint voir, et de là, chez les deux Avoyers qu'il ne trouva pas ; nous ne laissâmes pas de causer chemin faisant, et je l'accompagnai jusqu'à la porte de la ville, où il avait laissé ses chevaux ; j'avais prié à dîner le Chevalier de Roll, officier suisse, et homme de mérite, qui accompagnait M. le Comte d'Artois; M. de Vaudreuil et l'abbé de Ballivière [1] vinrent m'en demander ; après dîner j'eus une conversation avec le Chevalier de Roll, et une autre avec M. de Vaudreuil ; sur les cinq heures j'allai me promener avec ma société, dans les environs de la ville qui sont charmants, et je me couchai de très bonne heure, pour commencer le lendemain de grand matin ma course aux glaciers de Grindelwald.

Le jeudi 27, nous partîmes de Berne à six heures et demie, et nous arrivâmes à Thun en moins de quatre heures ; nous nous embarquâmes tout de suite sur le lac ; il est bordé des deux côtés par de très hautes montagnes, qui s'élèvent de plus en plus, à mesure qu'on avance dans le lac ; tout ce qui n'était ni roc, ni cultivé nous paraissait couvert de bruyères, et ce ne fut qu'au bout de quelque temps que nous nous aperçûmes que ce qui nous paraissait bruyères, était des forêts de sapins très élevés ; le temps était superbe, le lac était fort tranquille; nous le traversâmes dans toute sa longueur, et nous débarquâmes à deux heures à Neuhaus ; de là, les uns à pied, les autres en char à bancs, nous fîmes environ trois quarts de lieue pour gagner le petit village de Unterseen, où notre dîner nous attendait, nous y trouvâmes une auberge très propre ; nous en partîmes en char à bancs à trois heures et demie (mon fils et mon petit-fils à cheval). Le coup d'œil des ponts d'Unterseen est on ne peut pas plus agréable, par les chutes, et les îles de la rivière d'Aar ; on suit de là pendant quelque temps une très grande prairie couverte d'arbres fruitiers et dominée par les Alpes;

1. Henri-Eleonor Le Cornu de Ballivière avait été abbé commendataire de Royaumont.

ce chemin est charmant jusque-là ; tout à coup il change de face et le coup d'œil le plus riant et le plus agréable devient bientôt le plus noir et le plus majestueux; l'on entre par une gorge dans les Alpes ; on ne peut pas se faire une idée de l'élévation des montagnes qui serrent le chemin de très près et l'on a longtemps en face une montagne encore plus haute que les autres et couverte de neige qu'on nomme la Jungfrau ; on a toujours par sa gauche le bord d'un torrent très rapide, nommé le Lutschine dont le bruit et le mouvement sont superbes ; on arrive au bout de deux lieues au pied d'une grande montagne, où la gorge et la rivière se séparent en deux ; c'est le confluent de la Lutschine blanche et de la Lutschine noire ; nous prîmes le chemin de droite, en remontant la Lutschine blanche, et nous arrivâmes à huit heures et demie du soir à Lauterbrunnen, village ou du moins assemblage de maisons, au pied du Staubach; nous logeâmes chez le Ministre, où nous ne fûmes pas fort à notre aise.

Comme il faisait nuit, quand nous y arrivâmes, nous ne vîmes que le lendemain 28 en nous levant; ce qu'on appelle le Staubach, c'est une chute d'eau qui tombe de sept à huit cents pieds de haut, sans cascade, en glissant sur une roche assez unie ; c'est certainement une chose très singulière, et cependant je n'en fus pas aussi frappé que je m'y attendais, le volume d'eau ne me parut pas digne de l'extrême élévation dont il tombait ; après l'avoir examiné, nous remontâmes sur nos chars à bancs, et nous reprîmes le même chemin par lequel nous étions venus, jusqu'au confluent des Lutschines; alors en prenant la gorge que nous avions laissée à gauche, nous passâmes sur un pont de bois la Lutschine blanche, et bientôt après la noire, qui coule avec le même fracas et que nous suivions en l'ayant toujours sur notre droite ; notre chemin était très inégal, très raboteux, très étroit, souvent même si serré, qu'il n'y avait exactement que la place du char à bancs, entre le roc et le précipice ; mais les voiturins mènent si bien, et l'on est d'ailleurs si occupé de tout ce qu'on voit d'imposant et d'extraordinaire, qu'on ne pense pas au danger ; l'incroyable élévation des montagnes, le coup d'œil des torrents multiples, qui se précipitaient par cascade, depuis leur cime, jusque sous nos pieds, et que nous

passions tantôt à gué, tantôt sur des ponts de roche, ou de bois, la singularité de voir d'énormes sapins s'élever sur des rochers où l'on n'aperçoit pas un pouce de terre, nous occupèrent entièrement et même agréablement, si ce mot peut s'adapter à l'horrible et sauvage majesté de la nature dans ces lieux étonnants ; ils ne paraissent pas faits pour être habités par les hommes, cependant, dès que la rivière ou le rocher s'éloignaient un peu du chemin, nous y trouvions une maison de bois, et de petits champs proportionnés à l'habitation du propriétaire ; quelquefois des choux, du chanvre, des pommes de terre, plus souvent des prés, de temps à autre, mais très rarement des champs de blé, de quatre ou cinq toises en carré ; ces étincelles de vie formaient un contraste délicieux avec l'aspect funèbre des sapins et des rochers qui menaçaient nos têtes, des abîmes qui s'ouvraient presque sous nos pieds, et le fracas du torrent dont nous suivions les bords, et qui recevait tous les autres ; au bout de quatre heures de marche, en approchant du village de Grindelwald, qui sans doute reçoit son nom du glacier, notre droite et notre gauche s'ouvrirent tout à coup et nous découvrîmes des coteaux tous verts, dont la pente est plus douce, tapissés du plus beau vert et d'une immense quantité d'arbres fruitiers, et parsemés d'une infinité de maisons de bois, isolées et répandues çà et là ; le tout couronné d'un côté par les Alpes couvertes de bois, et de l'autre par les Alpes couvertes de neige, séparées par un large torrent immobile, hérissé de glaces éternelles ; la plume ne saurait décrire, l'entendement humain peut à peine concevoir l'enchantement qu'excite cet incroyable mélange de tous les charmes et de toute la grandeur de la nature ; dans les autres pays elle ne se montre que tour à tour dans les plus bienfaisantes ou les plus redoutables de ses incompréhensibles opérations mais ici elle a voulu les réunir et les présenter à la fois, sous les yeux de l'homme étonné, sans doute pour le convaincre de plus en plus que rien n'est impossible à cette éternelle et suprême puissance qu'il ose quelquefois méconnaître ou nier. Nous arrivâmes à Grindelwald à onze heures et demie, nous dînâmes, et de la fenêtre de notre auberge, le glacier nous paraissait à cent pas ; j'ai remarqué que dans les Alpes, le coup d'œil est très trompeur, il abrège

incroyablement les distances, et l'on doit s'en méfier ; après le dîner nous nous mîmes en marche à pied, et nous fûmes trois bons quarts d'heure pour arriver au glacier. Nous eûmes en chemin un hasard assez heureux; j'entendis tout d'un coup un bruit sourd assez fort, et qui dura environ une demi-minute; je pensai tout de suite que c'était une avalanche, mais je ne portai pas mes yeux assez promptement du côté d'où il venait; quelques-uns de nous furent plus heureux, et virent distinctement un assez gros morceau de glace se détacher du glacier même, non pas de fort haut, rouler dans le fond et s'y briser. Quand nous arrivâmes, nous nous séparâmes suivant nos forces et notre âge pour l'examiner, les uns restèrent en bas, les autres montèrent plus haut, d'autres plus haut encore, mais aucun de nous ne parvint au sommet ; selon mes faibles lumières, je ne puis en donner une idée plus juste, que celle que j'ai donnée plus haut ; quant aux accidents des formes de la glace, des voûtes et des fentes qu'on y remarque, je ne puis que me référer à toutes les descriptions que l'on connaît ; d'une de ces voûtes dans le bas, sort le torrent de la Lutschine, que nous n'avions pas quitté depuis deux jours ; l'examen du glacier est sans doute ce qu'il y a de plus intéressant pour le naturaliste, mais l'homme plus sensible que savant sera, sans cesser d'admirer ce phénomène de près comme de loin, sûrement encore plus frappé du coup d'œil du débouché, en sortant de la gorge ; après avoir examiné le glacier, autant que la curiosité de chacun l'y portait, et y avoir senti un froid assez vif, nous n'eûmes pas fait vingt pas, que nous cueillîmes des fraises, des cerises, et des fleurs, et que nous nous sentîmes brûlés par les rayons du soleil ; l'extrême chaleur était bien plus sensible que le froid du glacier même ; ce contraste frappant est, selon moi, une des choses les plus remarquables de cette incroyable contrée ; nous arrivâmes en sueur à notre auberge d'où nous partîmes à quatre heures et demie par le même chemin pour aller coucher à Unterseen ; nous y arrivâmes à huit heures, délicieusement enchantés, mais prodigieusement fatigués de l'intéressant emploi que nous avions fait de notre journée; nous soupâmes de très bon appétit, et de bonheur en bonheur, nous ne fûmes pas insensibles à celui de nous

coucher dans d'assez mauvais lits que nous pensâmes excellents.

Le jeudi 29, nous partîmes à pied d'Unterseen, pour nous rendre au bord du lac, où nos bateaux nous attendaient ; il était environ sept heures quand nous nous embarquâmes, nous eûmes aussi beau temps que la veille, et nous arrivâmes à Thun à dix heures et demie; nous dinâmes une demi-heure après, dans une excellente auberge qu'on appelle la Cour Franche; nous montâmes dans nos voitures à midi et demi, et nous fûmes de retour à Berne à quatre heures ; je m'étais arrangé pour arriver de bonne heure, voulant voir M. le Comte d'Artois que j'avais laissé dans l'intention de partir le dimanche; je repars effectivement à cinq heures pour Gumlingen, où j'étais sûr de le trouver; je le rencontrai, se promenant sur le grand chemin avec sa société; nous causâmes; il me dit qu'il ne partait que le lundi, et voulant mettre à profit tout le temps que je pouvais passer avec lui, je lui dis que je reviendrais le lendemain ; je le reconduisis à Gumlingen où je restai environ une heure; j'étais de retour à Berne à huit.

Le dimanche 30, anniversaire d'un jour [1] où les Français n'auraient pas été moins surpris que moi si on leur avait dit que, vingt-sept ans après, ils me forceraient à sortir de France, je passai toute la matinée chez moi, où je reçus la visite de M. de Vatteville, l'un des principaux du pays; je ne sortis de ma chambre que pour dîner, où j'avais prié quelques Français nouvellement arrivés, et que j'avais déjà vus à Bruxelles ; je sortis à cinq heures avec mes enfants, pour retourner à Gumlingen, même rencontre, même promenade, même conversation (un peu plus longue cependant et un peu plus suivie); je pris congé de M. le Comte d'Artois, et nous étions à Berne à huit heures et demie.

Le lundi 31, M. le Comte d'Artois partit du château de Mury où il logeait à une heure après midi, et prit par Schaffouse, le chemin du Tyrol et du Milanais, pour se rendre à Turin; cette route est fort longue, mais M. le Comte d'Artois s'y était décidé, sur les nouvelles qu'il avait reçues des environs de Lausanne, que les bandits de France y avaient pénétré, et

1. Le Prince de Condé fait allusion à la victoire de Johannisberg, remportée sur le prince héréditaire de Brunswick le 30 août 1762.

qu'ils ne se cachaient pas d'y guetter le passage des Princes; ce motif déterminant ne me permit pas d'hésiter à prendre la même route, mais la suite de M. le Comte d'Artois ne partant que le mercredi 2, je fus obligé de différer mon départ jusqu'au jeudi 3 ; je passai la journée du 31 chez moi, où je donnai à dîner à madame de Fenoyl, Abbesse de l'Argentière, qui logeait dans mon auberge; je ne sortis qu'un moment dans l'après-midi pour aller chez un libraire, qui se trouva de la même famille et du même nom que le fameux Haller, mort à Soleure depuis quelques années.

Septembre.

Le mardi 1er septembre, je ne sortis de chez moi que l'après-midi pour aller me promener sur le chemin de Mury, avec mes enfants et ma société; nous y rencontrâmes mesdames de Polignac[1], avec qui nous nous promenâmes environ une heure, et nous rentrâmes chez nous sur les huit heures du soir.

Le mercredi 2, nous allâmes voir la Bibliothèque à onze heures ; il y a quelques anciens manuscrits, entre autres un qu'on m'a dit être du septième siècle ; j'y vis aussi un trophée d'un genre assez rare, c'est l'Oratoire de Charles le Téméraire ; les Suisses s'en emparèrent à la bataille de Moret, qui fut si funeste à ce Prince ; cet oratoire est garni de pierres précieuses, de peintures relatives à Jésus-Christ, et fort magnifique pour le temps ; on voit aussi dans cette bibliothèque, un plan en relief du canton de Berne, et les portraits de tous les Avoyers. L'après-midi, nous fûmes en promenade à pied dans les environs, qui sont tous charmants, quel que soit le chemin qu'on prenne ; nous reçumes en rentrant la visite de mesdames de Polignac ; j'oubliais de dire qu'avant de sortir, j'avais été chez les deux Avoyers, et chez M. de Vatteville pour lui dire adieu. Je partis de Berne le jeudi 3, à huit heures du matin, je retournai sur mes pas jusqu'à Murgenthal où je couchai, après avoir dîné comme la première fois à Kilchberg.

Le vendredi 4, nous partîmes à sept heures du matin de Murgenthal; on nous arrêta selon la coutume à trois lieues de là à un village dont j'ai oublié le nom, pour y faire boire les

1. La Duchesse de Polignac et sa belle-sœur la Comtesse Diane.

chevaux, et leur donner du pain; nous y fîmes une rencontre assez singulière; un quart de lieue avant d'y arriver nous avions passé quatre hommes à pied d'assez mauvaise mine, à qui nous avions vu la cocarde parisienne; ces quatre hommes nous joignirent à un village et s'y arrêtèrent comme nous; salutations de part et d'autre, curiosité de la nôtre et par conséquent engagement de conversation :

— Ces messieurs viennent sans doute de France?

— Oui, Monsieur.

— Et même de Paris, on le voit à leur cocarde?

— Oui, Monsieur, et de Versailles; et nous nous en retournons chez nous.

— De quel pays sont ces Messieurs?

— Du Milanais.

— C'est sans doute pour vos affaires que vous avez été à Paris?

— Oui, Monsieur, et comme on n'y vend plus rien, nous nous en allons.

— Ah! ces Messieurs sont marchands, et de quoi?

— De baromètres.

— Et oserait-on leur demander quand ils sont partis de Paris?

— Il y a douze jours.

— Il y a eu bien du bruit dans ce pays-là?

— Oh! je vous en réponds.

— Vous vous êtes peut-être trouvés malgré vous au milieu de tout cela?

— Il fallait bien.

— Ah! sans doute.

— On coupait la tête à ceux qui refusaient de marcher.

— Diable, il n'y avait pas à badiner, et vous êtes-vous trouvés aux principales expéditions?

— Celui-ci était au départ du Roi de Versailles pour Paris, cet autre à la prise de la Bastille, et moi à celle des Invalides.

— Et vous n'avez pas été blessés?

— Oh! non, on s'attendait que cela serait plus chaud que cela, mais cela ne l'a pas été.

— Ah! Ah! je croyais qu'à la Bastille, il y avait eu un combat assez vif.

— Oh! oui, pour ceux qui étaient devant, mais il y avait tant de monde, qu'il y en avait beaucoup derrière qui ne risquaient pas grand'chose.

— Et le hasard a fait que vous vous êtes trouvé de ceux-là?

— Oui, Monsieur.

— Et aux Invalides?

— Oh! ma foi, par là, je croyais que nous en aurions, et quand on est venu nous dire que le camp remuait, nous pensions déjà tous à nous en aller, et il ne s'en est de rien fallu, mais on nous dit tout de suite que c'est qu'il s'en allait, le camp, et tout d'un coup nous avons vu s'ouvrir la grille des Invalides ; alors nos Messieurs qui menaient tout cela, ont demandé les canons.

— Et qui étaient-ils ces Messieurs?

— Oh! ma foi, je ne les connais pas trop ; on a donné les canons tout de suite, et quand nous avons vu qu'on était si honnête, nous avons demandé les fusils, on nous a dit que nous étions les maîtres, et nous en avons pris douze mille.

— Vous étiez forts alors?

— Oh! tout a été dit.

— Messieurs, voilà nos chevaux prêts, nous vous souhaitons un heureux voyage.

— Et nous aussi, Messieurs.

— Où ces Messieurs vont-ils coucher?

— A Lucerne, ah! et, Messieurs au plaisir.

A midi et demi, nous arrivâmes pour le dîner à Sursee, et comme nous fûmes moins longtemps à table que nos postillons et nos chevaux, et qu'il nous était essentiel de ne contrarier ni les uns ni les autres pour être sûrs d'arriver, nous allâmes à pied à une petite chapelle à un quart de lieue de la ville, où l'on trouve une vue charmante sur le bord du lac de Sursee ; de là nous rejoignîmes le grand chemin, que nous suivîmes à pied assez longtemps, en attendant nos voitures ; elles ne nous arrivèrent qu'à quatre heures ; nous avions été si doucement, et nous étions restés si longtemps à la dînée, que nos voyageurs parisiens avaient passé pendant ce temps-là ; comme nous allions fort souvent à pied, nous les retrouvâmes; ils nous

avaient paru de si bonne considération, que nous les accostâmes une seconde fois :

— Ah ! Messieurs, fort aises de vous revoir, il faut que vous ayez été bon train.

— Oh! Monsieur, le jarret ne va pas mal.

— Nous avons oublié de vous demander, à quoi tout cela en était, quand vous êtes partis de Paris?

— On se disait que tout était tranquille, mais je crois bien qu'on se chamaille toujours un peu.

— Et avez-vous pris part à la punition de messieurs Foulon et Berthier?

— Oh! non, nous n'avons pas été là; çà, c'était de la canaille.

— Ah! c'est vrai, et des honnêtes gens comme vous n'ont pas voulu se mêler avec elle?

— Oh! non, pour de ça, nous ne nous en sommes pas mêlés du tout.

— Vous n'étiez, vous autres, que pour ce qui était purement militaire?

— Oh! oui, Monsieur.

— Et vous payait-on pour cela?

— On nous donnait six livres par jour.

— Connaissiez-vous les gens qui vous les donnaient?

— Non, on nous dit que c'était de la part de l'Hôtel-de-Ville.

— Et du départ des Princes, qu'est-ce qu'on en disait parmi vous?

— Ma foi, les honnêtes gens disaient qu'ils avaient bien fait, car vous sentez bien, Monsieur, que, comme cela allait, on ne pouvait répondre de rien; le Roi n'était pas en pouvoir de les sauver, si on avait voulu leur faire du mal.

— C'est sans doute ce qu'ils ont pensé?

— On dit que ce Comte d'Artois s'était mal conduit ; ce Prince Conti, on ne l'aimait pas, et ce Prince Condé, que diable pouvait-il faire de quatre-vingt-dix-sept canons chez lui; on avait peur de cela.

— Mais on nous a mandé qu'on n'avait trouvé chez lui que vingt-sept canons?

— Ma foi, je ne sais pas, vingt-sept, ou quatre-vingt-dix-sept.

— D'ailleurs, il ne pouvait pas en faire grand'chose, car on dit qu'on n'a trouvé chez lui ni poudre, ni boulets.

— Oui, on a dit cela depuis, mais ils disaient comme cela, que c'était toujours plus sûr de les avoir pris.

— Cela est incontestable.

— Ma foi, le Roi de France a bien perdu.

— Un peu.

— Tout le monde est le maître à présent.

— Ne trouvez-vous pas que cela peut avoir quelqu'inconvénient?

— Oh ! pardi, cela ne peut pas durer comme cela; oh ! mon Dieu, qu'il a perdu de roses de sa couronne, ce Roi-là ! Mais c'est si fort, qu'il trouvera sûrement quelqu'un qui lui prêtera la main.

Là finit notre conversation, mais les messieurs marchaient si bien, et nos chevaux si mal, que nous ne nous quittâmes presque pas, et peu s'en fallut que nous ne fissions notre entrée dans Lucerne, à sept heures du soir, escortés par ces quatre messieurs à cocarde, qui ne se doutaient sûrement pas, en partant de Paris, qu'ils allaient être dans douze jours en société familière avec trois de ces Princes, sans cocardes, dont on leur avait dit tant de mal. Nous n'entendîmes plus parler d'eux, et s'ils ont appris nos noms, je me plais à croire qu'ils se seront dit pendant leur souper : « Ces esprits dont on nous fait peur, sont les meilleurs gens du monde. » M. Pfiffer, lieutenant général au service de la France, et qui demeure à Lucerne, vint nous voir, dès qu'il sut notre arrivée, et il nous fut d'une grande utilité pour notre journée du lendemain ; nous logeâmes à l'*Aigle d'Or*.

Nous séjournâmes le samedi 5; le matin j'allai voir les deux Avoyers; le premier, M. d'Aucrein, un peu vieux, ne sut jamais à qui il parlait, pendant notre conversation; je l'abrégeai ; le second, un M. Pfiffer, cousin de l'autre, me reçut en robe de chambre, mais dès que je prononçai mon nom de Comte de Nanteuil, il fut au fait ; c'est un homme d'un grand sens, il me parla de tout à merveille, je restai assez longtemps à causer avec lui, et j'en fus parfaitement content ; je rentrai chez moi, pour y prendre ma société et pour la mener chez le général Pfiffer, chez qui nous avions rendez-vous à onze

heures et demie, pour y voir son fameux plan en relief de toute la Suisse ; il est effectivement très curieux, et il a dû lui coûter beaucoup de temps et de travail ; nous examinâmes aussi chez lui beaucoup de petits tableaux relatifs à son pays, après quoi il nous mena voir les ponts ; la vue de la ville, de la rivière, de ses chutes, et des ponts même rend cette promenade on ne peut plus agréable; nous rentrâmes pour dîner à une heure avec M. Pfiffer. A deux heures et demie, nous nous embarquâmes sur le lac, pour aller voir la cascade de Rotzloch, qui est à deux lieues de la ville ; la traversée du lac est encore bien plus délicieuse que celle du lac de Thoune, les bords en sont plus variés et plus intéressants ; nous fûmes deux heures pour arriver à Rotzloch ; c'est un torrent très abondant, qui se précipite de rocher en rocher de la manière la plus pittoresque; nous en remontâmes les bords par des chemins très roides et très difficiles et nous fûmes environ une heure à jouir de ce spectacle ; en attendant toute la compagnie pour me rembarquer, je m'approchai d'un homme qui travaillait ; il se trouva qu'il parlait français et qu'il avait eu son congé absolu du régiment de Salis-Samade, après le camp de Saint-Omer, où il était ; il causa d'abord avec moi, sans me reconnaître; quelque temps après, il me fixa et son étonnement de me voir, dans les fonds de la Suisse, habillé comme j'étais, sans cordon bleu, sans suite, qui m'avait vu un an auparavant d'une manière aussi différente, produisit en vérité une scène presque théâtrale, qui se prolongea encore par l'arrivée de mon fils et de mon petit-fils, qu'il reconnut successivement ; nous remontâmes dans notre bateau, et nous arrivâmes à Lucerne à sept heures et demie, au clair de lune, après avoir fait une promenade délicieuse, et par le plus beau temps du monde.

Le dimanche 6, notre société se sépara pour la première fois; mon fils, mon petit-fils, MM. du Cayla et d'Espinchal, restèrent à Lucerne et nous leur donnâmes rendez-vous à Milan. Ils devaient s'y acheminer le lendemain, moitié à pied, moitié à cheval, en passant par le mont Saint-Gothard. Attendu notre séjour dans les pays protestants, nous entendîmes la messe dans la chapelle de la Nonciature ; il y avait longtemps que cela ne nous était arrivé ; nous montâmes en

voiture à six heures, et nous arrivâmes à onze heures à Merischwanden, pour y dîner; l'église était à côté de l'auberge, nous vîmes tout le peuple y entrer, nous y allâmes pour voir un peu si cela se passait comme chez nous ; le coup d'œil en était agréable ; tous les hommes exactement vêtus de même, en veste rouge, sans manches, étaient d'un côté ; toutes les femmes de l'autre, coiffées uniformément en chapeaux de paille, garnis de rubans. Ce n'était point pour un office, c'était pour une exhortation; le curé était au milieu de l'église, parlant toujours, et jamais en place, entrant dans un banc, puis dans un autre, apostrophant tantôt un jeune homme, tantôt une jeune fille, mais avec un air très décent et très paternel ; ce sermon ambulant était écouté avec le plus grand respect, la plus grande attention et le plus grand silence ; je crois qu'avec de bons curés (mais malheureusement, ils sont rares, dans le temps qui court), cette manière d'instruire les paysans serait beaucoup plus utile qu'un sermon en chaire. Nous partîmes de la dînée à deux heures ; et nous arrivâmes à sept à Baden ; jamais on avait voulu nous mener de Lucerne à Zurich, comme nous le désirions, à cause d'une montagne très longue et très roide, qu'on avait prétendu que nous ne monterions jamais avec nos voitures ; il avait bien fallu nous soumettre aux volontés de notre loueur de chevaux ; nous y étions fort accoutumés. Nous logeâmes à la Balance ; ce n'était certes pas celle de la Justice que notre hôte avait pu prendre pour emblème ; je donne à deviner au lecteur ce qu'il nous demanda, pour une nuit et pour un souper, composé d'un très petit morceau de saumon, de quelques écrevisses, de choux-fleurs et d'œufs brouillés... cinquante louis ; sur nos vives représentations, il se réduisit à vingt-cinq, mais il fallut en passer par là ; cet honnête homme nous dit avoir fait son apprentissage dans la cuisine de madame du Barry.

Le lundi 7, nous partîmes de Baden à six heures du matin, et nous arrivâmes à Zurich à dix, par un temps affreux ; nous descendîmes à l'auberge de l'Épée ; je ne crois pas qu'il existe une position plus délicieuse que celle de cette auberge ; elle est située sur un pont : d'un côté l'on voit arriver la rivière à soi, et sur la droite un coteau charmant, et très cultivé, de l'autre, on se trouve à l'embouchure de la rivière dans le lac,

dont on découvre l'étendue fort au loin et dont les bords nous parurent délicieux, malgré la pluie continuelle qu'il faisait. L'Hôtel de Ville était vis-à-vis de nous et très près; nous y distinguâmes le Conseil des Deux-Cents qui se trouvait assemblé; tous ses membres étaient en fraises et en habits de cérémonie; sous nos fenêtres, sur le pont même, se tenait le marché, ce qui rendait ce coup d'œil d'un vivant et d'un charme dont on ne peut pas se faire d'idée; notre aubergiste était au Conseil; à notre arrivée, on alla l'y chercher; il vint tout de suite, et dès qu'il eut quitté sa fraise et son manteau, il se mit en devoir de faire toutes ses fonctions, avec beaucoup de soin, mais cependant avec une sorte de dignité. Nous demandâmes ce qu'il y avait à voir dans la ville; on nous dit d'abord M. Lavater[1], cet homme extraordinaire, qui selon son livre, se croit sûr de connaître les caractères par les physionomies; ensuite, la maison des Orphelins, et la Bibliothèque; il pleuvait à verse, ce qui nous contrariait beaucoup; nous demandâmes si l'on pouvait avoir des voitures, on nous dit qu'oui, et l'on alla en chercher; comme elles n'arrivaient point et que nous avions fort peu de temps à rester à Zurich, cela nous impatienta, et nous prîmes notre parti de sortir à pied, en nous munissant de parapluies; nous allâmes chez M. Lavater, et nous demandâmes à le voir; il nous fit dire dans un quart d'heure; celui qui nous menait nous proposa de l'employer à voir une promenade qui était fort près; malgré la pluie nous y allâmes, afin d'être sûrs de ne pas manquer M. Lavater; cette promenade est une terrasse, qui ressemble en petit, pour le local et pour la vue, à celle de Berne; le quart d'heure passé, nous nous présentâmes chez M. Lavater, qui nous fit entrer dans son cabinet, et nous fit asseoir; il voulut nous parler de choses indifférentes; je vins au fait, et je l'amenai à nous parler des physionomies; cet homme est très honnête, mais très singulier; il nous parla de sa découverte, avec une persuasion si intime et si bien soutenue par ses raisonnements, qu'il faut de la réflexion pour ne pas se laisser entraîner entièrement à son système; il a certainement beaucoup d'esprit; on en peut d'autant moins douter, qu'on s'en aperçoit dans toutes ses phrases, quoiqu'il parle très mal français, et qu'on soit très

1. Jean-Gaspard Lavater (1741-1801), inventeur de la Physiognomonie.

souvent obligé de lui souffler le mot qu'il ne trouve pas ; mais, si ce n'est pas celui qui lui convient, il le refuse, il saisit au contraire avec la plus grande prestesse celui qui rend le plus précisément son idée ; sa conversation nous attacha, et nous restâmes chez lui une bonne heure ; nous rentrâmes pour dîner ; comme nous sortions de table, M. Lavater vint nous rendre notre visite, et nous reçûmes en même temps celle de M. Steiner, Maréchal de Camp, colonel d'un régiment suisse, et Chevalier de l'Ordre du Mérite ; il sortait du Conseil; nous nous rappelâmes nos vieilles guerres; et ces messieurs nous proposèrent de nous conduire à la maison des Orphelins ; ma société les suivit, et moi j'allai faire une visite aux bourguemestres : M. Hôt logeait, me dit-on, hors la ville sur mon chemin, j'allai chez M. Kirchberg que je trouvai en robe de chambre et en bonnet noir; il me reçut fort bien quand je me fus fait connaître, me parla de tout à merveille, et après avoir causé une demi-heure avec lui, je rejoignis ma compagnie aux Orphelins; cette maison est sans aucun luxe, mais il me parut qu'elle était assez bien tenue, et qu'elle remplissait fort bien son objet ; de là, nous nous acheminâmes pour aller voir la Bibliothèque; les voitures de louage nous arrivèrent, nos quatre femmes montèrent dans l'une et moi dans l'autre avec MM. Steiner et Lavater ; on voit que cette Bibliothèque était une église, mais elle est très bien arrangée; il y a quelques manuscrits fort anciens, des lettres originales de Henri IV, d'autres de Jeanne Grey en latin ; nous y fûmes environ trois quarts d'heure, et nous retournâmes à notre auberge, pour prendre nos voitures de voyage, où nous montâmes tout de suite après avoir fait nos adieux à MM. Lavater et Steiner ; en sortant de la ville je cherchai partout la maison de M. Hôt, que j'aurais été bien aise de voir; j'eus la maladresse de ne la trouver qu'après l'avoir dépassée d'un quart de lieue ; il était tard, je pris le parti de lui faire dire mon intention et combien j'étais fâché de ne l'avoir pas remplie ; nous n'arrivâmes qu'à huit heures et demie du soir à Wintherthur, au *Soleil-d'Or*, après avoir descendu à la nuit une montagne très longue et très raide, où il avait fallu enrayer nos deux roues à la fois ; pendant que nous la descendions, nos postillons, un peu ivres, eurent l'attention de nous conter qu'il y arrivait

souvent de grands malheurs, et des voitures culbutées ; nous fûmes assez heureux pour n'en pas augmenter la liste.

Tota nocte pluit, redeunt spectacula mane; ce n'était pas une raison pour que le Roi de France, même à notre place, eût pu dire : *Divisum imperium cum Jove Caesar habet.*

Nous partîmes de Winterthur à sept heures, le mardi 8 (jour de la Vierge, absence de messe) et nous arrivâmes à Frauenfeld à dix; nous eûmes le spectacle peu intéressant d'une procession fort courte, qui rentrait dans une église, où nous eûmes la curiosité d'entrer ; nous y vîmes, sur un autel, une relique d'un genre assez rare, c'est le squelette entier de saint Maximin, dont toutes les côtes sont dorées, les mains gantées, les jambes chaussées de cothurnes à la Romaine, la tête couverte d'une bonnet de taffetas, une épée à lame d'argent est à côté de lui, et deux diamants faux lui servent de prunelles; nous dînâmes, après quoi nous allâmes à pied jusqu'à une lieue de là, où nous trouvâmes une rivière très rapide, qu'on nomme la Thur et que l'on passe avec beaucoup de peine dans un bac; nous y attendîmes nos voitures, qui furent assez longtemps à nous rejoindre, et nous arrivâmes à Constance à six heures ; une lieue avant d'y arriver, la vue du lac est superbe, mais ses bords ne nous parurent pas si ornés, à beaucoup près, que ceux des lacs de Lucerne et de Zurich. Constance est une ville aussi triste que déserte; l'herbe y croît dans les rues.

Le mercredi 9, nous étions sur le port avant six heures, voir embarquer nos voitures; elles ne le furent qu'à près de sept. Nous nous embarquâmes sur un autre bateau, et nous partîmes à la rame par un temps si calme, que nous ne pûmes pas mettre à la voile ; une heure après il s'éleva un peu de vent, et le grand bateau essaya de s'aider de sa voile, mais il fut obligé de la replier ; en approchant de Morsburg, la beauté du coup d'œil du lac fut encore augmentée par une foule de barques de pêcheurs, que nous aperçûmes de tous côtés ; nous passâmes au milieu de cette flotte ; nous achetâmes quelques poissons, et bien nous en prit ; nous arrivâmes un peu avant nos voitures ; il était neuf heures et demie quand nous partîmes en poste de Morsburg ; nous arrivâmes à la poste d'après, pour y dîner à midi, mais nous n'y trouvâmes rien, pas même assez de pain

pour huit que nous étions, encore le peu que nous en eûmes était-il au cumin; heureusement que nous avions nos poissons; nous les fîmes cuire et nous parvînmes à faire une omelette avec de vieux œufs et du beurre fort ; nous continuâmes notre route et nous arrivâmes au *Mouton* à Leskirke, à neuf heures du soir, autre auberge détestable. Cependant nous vînmes à bout d'avoir une espèce de souper.

Nous en partîmes sans indigestion et sans regret le jeudi 10 à six heures du matin, nous dinâmes fort bien à Kempten, et nous arrivâmes à Fussen à six heures et demie pour y coucher ; l'on sera plutôt étonné que je ne parle pas davantage des lieux que j'ai trouvés sur mon chemin; mais comme je ne voyage ni pour mon plaisir, ni pour l'instruction du public, que j'espère bien, qui ne verra jamais ce *Journal*, j'avouerai franchement que ma tête est souvent plus occupée de tout ce qui se fait ailleurs, que de tous les objets qui me passent successivement sous les yeux ; je n'en fais mention que quand ils me frappent à un certain point.

(A suivre.)

LOUIS-JOSEPH DE BOURBON
Prince de Condé.

LE CENTENAIRE
DE JOSEPH DE MAISTRE

En 1797, comme il se reposait, sans s'y abandonner, dans les délices de Milan, on vint avertir le général Bonaparte que sa police avait intercepté une lettre de Louis XVIII adressée à un agent du roi de Sardaigne, obscur robin savoyard de petite noblesse, le comte Joseph de Maistre. Le prétendant s'entretenait avec le destinataire des moyens de faire pénétrer en France un livre dont celui-ci était l'auteur : *Considérations sur la France.* Et le policier « rendit compte », en même temps, que ce livre causait du bruit, que plusieurs généraux et officiers supérieurs de l'armée d'Italie l'avaient lu avec beaucoup d'intérêt.

Bonaparte donna l'ordre de transmettre au Directoire le document, dont il fut fait état en manière de justification, après l'acte de Fructidor. Il se fit également apporter le livre.

L'étrange et prodigieux volume ! Il faut songer, pour en bien comprendre la violente originalité, que le *Contrat Social* régnait alors sans partage, à l'égal d'une Bible. Beaucoup de soldats de la République l'avaient dans leur giberne, en plusieurs exemplaires qu'ils distribuaient aux populations. Or, les *Considérations sur la France* niaient et contredisaient, avec une tranquille audace, ce *Contrat Social* si révéré.

A ceux qui croyaient fonder un monde nouveau sur les ruines d'un ordre politique et social, né d'un libre contrat

et par conséquent justiciable du caprice des contractants, Maistre déclarait que le monde politique est aussi réglé que le monde physique, et que, si la liberté de l'homme joue un grand rôle sur terre, il s'en faut qu'elle y fasse tout.

Non que, dans l'immense conflit entre la Révolution et les Rois, Maistre eût embrassé sans restriction la cause de ceux-ci. Il apparaissait, au contraire, en arbitre et médiateur entre les deux parties en litige. Aux Rois, il signifiait de dures vérités. Serviteur de la Maison de Savoie, dont les ambitions étaient alors très bornées et, par conséquent, peu intéressé dans le débat, il se plaçait, sans effort, au point de vue européen. Vous êtes fondés, criait-il aux Rois et aux Cabinets, à livrer la guerre au jacobinisme, mais vous péchez contre toutes les règles de la morale en essayant de profiter de la fièvre de la France pour démembrer ce pays. Au reste vous êtes condamnés à l'insuccès. La Providence a mis un veto évident à votre entreprise. Votre victoire sur la France, aboutissant à la division de ce royaume, serait une catastrophe pour l'humanité, elle engendrerait l'abrutissement de l'espèce et infligerait à la religion catholique elle-même une plaie mortelle.

Et, se tournant vers les Jacobins, Maistre convainquait d'utopie leur prétention d'asseoir une société sur les droits de l'homme en soi ; il raillait agréablement leur manie rousseauiste des constitutions écrites et leur remontrait la fragilité de leur œuvre. Leur entreprise finirait nécessairement par une restauration monarchique dont il ne faisait profession que d'ignorer l'heure, mais dont il décrivait la marche dans une des plus étonnantes anticipations qui aient jamais été vérifiées par l'événement.

On assure que Bonaparte fut profondément ébranlé par cette lecture et que le Premier Consul, devenu constituant, se souvint des leçons de Maistre, lorsqu'il conserva ou releva tout ce qui pouvait être conservé ou relevé de l'ancienne France. C'est là une fragile induction, non étayée au moindre commencement de preuve. Dans ses retours vers le passé, à Sainte-Hélène, l'Empereur n'a jamais fait allusion à Maistre. Il y avait en Bonaparte une double nature de chimérique et de réaliste. Le réaliste a pu extraire des *Considérations sur la France* quelques matériaux pour son œuvre de reconstruc-

tion, mais le chimérique, en qui le rêve de domination universelle s'éveillait et battait déjà des ailes, ne se trouvait pas en état de recevoir les enseignements du Savoyard. Lui aussi, Bonaparte, était l'homme du *Contrat Social.*

Peut-être eût-il éprouvé une impression plus profonde à la lecture du *Plan d'un nouvel équilibre européen* ou *Antidote au Congrès de Rastadt.* Mais quand cet opuscule, application pratique et immédiate des principes exposés dans les *Considérations*, fut jeté dans le public, Bonaparte était parti pour d'autres destins. L'*Antidote* égale, s'il ne le surpasse, le livre précédent. Maistre, emprisonné dans sa situation officielle, ne put jamais avouer ces pages abandonnées, en ces temps difficiles, aux hasards de l'imprimerie clandestine et de la vente occulte et dont, par une amère dérision, les bibliographes persistent à faire honneur à l'abbé de Pradt, médiocre écrivain, politique plus médiocre encore. Il s'y révèle sans conteste la première « tête politique » de son époque. Alors comme aujourd'hui, les Rois et les Cabinets disaient : Paix, Paix ! Et la Paix n'était pas, parce qu'on s'était montré incapable d'en concevoir les conditions. Maistre, avec la sûreté de son coup d'œil, indiquait, — voix dans le désert, — ce qu'il fallait faire et éviter pour maîtriser le jacobinisme et pacifier, dix-sept ans plus tôt, l'Occident. Tout le problème était embrassé par lui dans une large et vigoureuse vue d'ensemble. Il avait tout envisagé, évalué, inventorié : forces morales, ressources financières, moyens de guerre en hommes et en argent. Quel était le but de l'opération? Etablir autour du foyer du jacobinisme, jusqu'à ce qu'il fût retombé sur lui-même, une solide barrière d'états bien constitués. Mais, qu'est-ce que la pleine conscience de la fin à poursuivre si les moyens n'y répondent pas? Jusque-là la Coalition n'avait pas eu de plans, ou plutôt elle les avait eus tous, les prenant, quittant, reprenant successivement, ce qui aboutissait à donner les inconvénients des divers plans sans les avantages d'aucun. La partie dispositive de la guerre commande tellement la partie exécutive que, quelque étendue de mérite qu'ait cette dernière, elle n'aura cependant d'autres succès que ceux que lui aura préparés la première. Ce n'étaient pas les armées de la Coalition qui avaient été battues mais bien les Cabinets qui leur avaient

donné une besogne infaisable, et qui avaient amorti tout l'effet de la subordination, de la bonne volonté et du courage par leurs mauvaises dispositions. Etant la guerre de plusieurs contre un, la guerre devait être par conséquent une guerre d'alliance véritable, où les cœurs fussent en commun ainsi que les bras et les principes. La guerre étant faite au compte de puissances différentes par les localités il fallait un centre commun de délibérations, à portée du théâtre principal de la guerre. Et Maistre, en conséquence de ces principes fondamentaux, assignait à chacun sa tâche, l'emplacement de ses armées, la disposition de ses magasins. C'est un cours de haute stratégie politique et militaire. C'est le bréviaire des Coalitions. Que ne s'est-il trouvé, durant la dernière guerre, sur la table des hommes d'état français et anglais ! Maistre leur avait indiqué par avance les épreuves par où ils passeraient avant d'en venir à l'unité de commandement. On croit, à de certains moments, assister à l'histoire anticipée de nos déceptions et de nos revers de 1914 à 1918. « J'admire moins Bonaparte, s'est écrié un jour M. Clemenceau, depuis que je pratique les coalitions. » Au plan de Maistre, s'il lui fût tombé sous la main, le même Bonaparte, en parfait connaisseur, eût reconnu l'empreinte du génie.

On voit par là qu'il n'y a pas le moindre artifice littéraire à profiter du hasard qui les a fait mourir en 1821, à six semaines d'intervalle, pour associer Maistre et Bonaparte dans une commémoration comparative. Ils sont de la même famille, ayant eu tous deux du génie, tous deux condamnés sans la Révolution aux emplois subalternes et poussés par elle aux sommets, tous deux continuant, après leur mort, à vivre, dans la mémoire des hommes, des vies successives et changeantes.

*
* *

Le théologien a longtemps fait tort, en Maistre, au politique qui est de tout premier ordre. On n'a communément retenu de lui que son œuvre théologique : *les Soirées de Saint-Pétersbourg, le Pape, l'Eglise Gallicane, l'Essai sur les Délais de la Justice divine.* Le théologien est inséparable

du politique, mais prenons garde que Maistre était le théologien le plus orthodoxe, le plus absolu, le plus inflexible de tous, sans que le préjugé théologique altérât, si peu que ce fût, la liberté et la netteté de ses jugements. Monarchiste intransigeant, le préjugé monarchique n'a pas troublé davantage ses façons de voir et de penser. La théologie semble, au contraire, avoir augmenté la rectitude des avis qu'il ouvrait sur les hommes et les événements. On n'a pas cette ressource de répéter à propos de lui, qu'il avait une cervelle à double compartiment, rangeant dans l'un ses croyances religieuses et dans l'autre ses travaux scientifiques. En Maistre, suivant son expression même, la théologie avait *épousé* la science, ce qui, dans son opinion, est l'état le plus parfait où il soit donné aux hommes d'atteindre. Il savait, d'ailleurs, des sciences mathématiques, physiques et naturelles, tout ce qu'en pouvait savoir un homme de son époque. Il avait fait le tour de tous les systèmes et de toutes les connaissances. Déplaisant ou non, inexplicable ou non, le fait est là. De ce théologien procède, en droite ligne, tout le positivisme moderne, depuis Comte jusqu'à Taine. Ce théologien porte même Darwin en germe. La philosophie positive n'a rien pensé, découvert, conseillé que Maistre n'ait pensé, pressenti et conseillé. Cet homme, qui a si joliment drapé le chancelier Bacon en deux volumes, rencontre parfois sous sa plume cette locution, si surprenante pour le temps, de *politique expérimentale*. Pour beaucoup de gens, Maistre est demeuré le théocrate et le militariste par excellence. Peut-on montrer plus d'incompréhension? La faute, il est vrai, en remonte bien un peu à de maladroits apologistes qui ont attaché le titre équivoque de *prophète du passé* au penseur qui, de toute son époque, eut le plus d'avenir dans l'esprit et qui, le premier, a eu, très nette de contours, l'idée d'une physique politique et sociale.

Tout Maistre tient dans deux ou trois aphorismes fondamentaux dont on sent bien qu'une fois incorporés à la mentalité contemporaine ils y opéreraient un renversement radical de la table des valeurs et désintoxiqueraient tout le siècle de la métaphysique rousseauiste. « Étant données la population, les mœurs, la religion, la situation géographique, les relations politiques, les bonnes et les mauvaises qualités

d'une nation, trouver les lois qui lui conviennent... Plus on écrit et plus l'institution est faible... Tout ce que le bon sens aperçoit d'abord, dans la politique, comme une vérité évidente, se trouve presque toujours, quand l'expérience a parlé, non seulement faux, mais funeste. »

Par quelle méprise a-t-on pu qualifier d'esprit systématique l'auteur de ces lignes immortelles, à graver sur l'airain, dans l'enceinte de tous les palais législatifs, dans le cabinet de tous les hommes d'état? Maistre, c'est, au premier chef, l'anti-Rousseau. Dans tout le XVIIIe siècle, il n'y a que Diderot qui rende le même son de positivité et de pragmatisme. Diderot n'a-t-il pas écrit : « Les lois ne se forment nulle part *a priori* sur aucun principe général essentiel à la nature humaine ; partout elles découlèrent des besoins et des circonstances particulières des sociétés, et elles n'ont été corrigées que, par intervalles, qu'à mesure que ces besoins, circonstances, nécessités réelles ou apparentes venaient à changer. » Ainsi que le remarquait récemment ici même le comte de Fels, le fils du coutelier de Langres et le magistrat de Chambéry, apparemment séparés par un abîme, sont, dans l'ordre intellectuel, cousins-germains et symbolisent les deux tronçons à ressouder de notre tradition nationale.

Par malheur aussi, pour l'opinion exacte qu'on devait avoir de lui, Maistre n'a été révélé au public studieux que par fragments, divulgués à longs intervalles. Nous venons de voir que l'un de ses principaux ouvrages ne lui est même pas attribué. La partie, on peut dire, essentielle, de son œuvre est restée trop longtemps ensevelie dans les archives de sa famille et de la chancellerie sarde. En 1853, l'homme privé fut mis au jour par la publication tardive de ses lettres et opuscules. Un nouveau Maistre se dégagea péniblement de la fiction conventionnelle. On voulait voir en lui une sorte d'inquisiteur figé dans la roideur de sa sombre et sinistre sévérité. Or, le Maistre de la correspondance nous apparaît comme un excellent homme, tendre et sensible, bien que plus virilement que les gens du XVIIIe siècle, ne boudant pas au mot d'esprit, au trait gaulois, gardant, au milieu de l'adversité et de la pauvreté, noblement endurées, une saine gaieté, une admirable jeunesse de cœur.

Cinq ans après, ce fut d'une bien autre aventure. On sait

avec quelle maîtrise Cavour maniait les forces d'opinion. Ce fut l'un de ses coups les plus inattendus que l'exhumation de la Correspondance diplomatique de Maistre, écrite pendant la longue mission de celui-ci à Pétersbourg, comme envoyé extraordinaire du roi de Sardaigne. Les catholiques en 1859 luttaient contre la consommation de l'unité italienne. Cavour leur jeta Maistre dans les jambes, Maistre contempteur de la maison d'Autriche, Maistre patriote italien. Toutefois, l'habile ministre ne fut pas sans comprendre la nécessité de solliciter un peu les textes. Maistre, à la vérité, détestait l'Autriche au dehors, mais il ne voyait pas de gouvernement plus sage, plus doux, plus paternel que celui de la puissance autrichienne dans l'étendue de son domaine naturel. Maistre voulait un risorgimento italien sous les auspices de la maison de Savoie, mais il lui assignait Florence comme limite extrême. Cavour fit arranger cela par un de ses scribes. L'ouvrage fut manqué. Le commentateur officieux y avait résolu cette gageure de travestir Maistre en saint-simonien, en jacobin et en carbonaro. Excès de zèle qui n'a pas peu contribué à achever la déroute de l'opinion publique, concernant l'illustre Savoyard.

Au vrai, la Correspondance diplomatique, restaurée dans sa teneur intégrale, débarrassée de gloses ineptes, montre à quel point Maistre, comme il seyait au père de la politique expérimentale, savait se montrer aussi conciliant en fait qu'inflexible en principe. Le sens du relatif était en lui. Avant la publication de cette correspondance, la moitié de sa robuste personnalité, la plus vivante, la plus intéressante peut-être, était demeurée dans l'ombre.

L'on n'a su que quarante ans après, quels jugements il avait portés, pendant treize années, au jour le jour, du haut de Pétersbourg, cet incomparable observatoire, sur le déroulement de cette épopée impériale, dont il devait se dire intérieurement avec une légitime fierté, qu'il l'eût étouffée en germe s'il avait pu joindre le pouvoir à sa claire vision de la situation.

Mais la volonté de Maistre s'égalait-elle à son intelligence, une des plus vastes et des plus pénétrantes de l'époque?

N'a-t-il pas tenu, à portée de la main, des possibilités

d'action qu'il a laissé échapper? Quand le « démon de Midi », — c'est ainsi que Maistre désigne Bonaparte, — plane au zénith, il n'est qu'un homme en Europe, en posture d'assumer la présidence de la Coalition si bien définie au moment du congrès de Rastadt. Cet homme est Alexandre Ier. Ministre du roitelet de Cagliari, démuni de tout, même de vêtements décents, Maistre a cette extraordinaire bonne fortune d'être en faveur auprès du Tzar qui a subi l'ascendant de sa supériorité. Alexandre Ier, précisément, âme inquiète, troublée, cherche qui le confortera et l'assistera. Le Tsar et Maistre sont faits pour se comprendre et se compléter. Le tout-puissant souverain a daigné faire des avances au diplomate. Il le consulte sur les affaires importantes de l'Empire et de l'Europe. Il l'adopte comme secrétaire intime. Que Maistre dise un mot et le Tzar « le demandera » à son maître. Celui-ci qui, d'ailleurs, ignore la valeur de son envoyé et le comble de mauvais procédés, ne fera aucune difficulté de céder un serviteur peu apprécié. Maistre refuse constamment, rebute et indispose le Tzar par l'inexplicable persistance de ce refus. Acte de sublime fidélité à un roi malheureux ! Scrupule qui fait voir des trésors d'infinie délicatesse ! Oui, mais ici le scrupule n'est-il pas le masque, trompeur à Maistre lui-même, d'une défaillance de volonté? Le penseur, à son insu, n'a-t-il pas reculé à la pensée de devenir, sous le truchement du Tzar, le partenaire de Bonaparte, dans les passes décisives du formidable duel? N'a-t-il pas éprouvé un inconscient vertige devant les perspectives qui s'ouvraient devant lui? Que craignait-il? Alexandre était lent à accorder sa confiance, mais, dès qu'on l'avait acquise ou surprise, nul n'était, plus que lui, facile à suggestionner, conseiller et conduire. Quant au scrupule, il ne valait rien. Maistre n'était-il pas mieux à portée de servir sa patrie et son roi comme Eminence grise de l'autocrate? Ah ! le rôle de l'accidentel dans l'histoire ! Cette abstention de Maistre a d'autant plus indirectement influé sur la marche des événements qu'au témoignage de sa correspondance diplomatique il avait arrêté, dans sa pensée, comme aux jours de Rastadt, tous les détails d'un plan de résistance à l'envahisseur. Il voulait, lui, qu'au lieu de battre en retraite jusqu'à Moscou, les armées russes prononçassent vigoureuse-

ment leur pointe en avant. Il n'a tenu qu'à Maistre d'assister Alexandre Ier pendant les événements de 1814 et 1815. Ses conseils eussent bien valu ceux de la baronne de Krüdener. Et il est plaisant à ce propos de noter que Maistre voit dans la Sainte Alliance, vouée à l'éternelle exécration par la démocratie européenne, une chimère dérivant d'un état d'esprit bien dangereux.

Ceux qui en sont restés à Maistre théocrate et réacteur, doivent s'attendre à de telles surprises en parcourant la Correspondance diplomatique. Comme on l'a remarqué, les dissidences de surface en France recouvrent une entière unanimité de fond et l'opposition se trouve en parfaite communion d'idées et de sentiments avec l'école dirigeante. Sur le plan européen, Maistre ne pense pas autrement des Rois et de la Révolution, mieux d'accord qu'ils ne le soupçonnent les uns et l'autre. L'Agamemnon de la Coalition qui a finalement vaincu Bonaparte et la Révolution en 1815, Alexandre Ier, était l'élève de Laharpe, qui l'était de Jean-Jacques Rousseau. Et cela explique bien des choses dont, sans cette observation, on ne rendrait jamais raison.

*
* *

Maistre a donc éludé une grande occasion d'agir. Il a manqué à l'appel du destin, il aurait dit : de la Providence. Mais sa part reste belle encore. Il semble pourtant, après Tilsitt, avoir été visité par un vif désir d'intervenir dans les événements autrement que pour les prévoir. Ne fit-il pas demander à Napoléon, par l'intermédiaire de Savary, un entretien particulier? Se flattait-il de l'espoir d'essayer, avec succès, sur l'Empereur, la puissance de sa logique? On croira sans peine que Maistre ne fût pas arrivé, par ce biais, à redresser le cours des choses. Quoi qu'il en soit, sa démarche resta sans réponse. On se contenta de lui faire entendre qu'elle n'avait pas déplu.

S'il ne s'est pas mesuré avec Bonaparte, il restera, du moins à Maistre, de l'avoir jugé sur l'instant comme le jugera, sans nul doute, la postérité.

« C'est un homme miraculeux, a-t-il écrit, mais cet homme n'a qu'une puissance négative, il n'a d'autre puissance que

celle de la foudre : il est ce qu'il peut être et ne peut durer. »

N'est-ce pas dans ces quelques mots que se cristallise le sentiment des Français au lendemain du centenaire?

Que ce centenaire ait pu être célébré avec la participation officielle des autorités républicaines, c'est la meilleure preuve que comme sentiment-force, le sentiment napoléonien a cessé d'exister. L'ère impériale est devenue objet d'étude désintéressée et de sympathie platonique. En serait-il de la sorte si l'école dirigeante redoutait encore dans le bonapartisme un concurrent éventuel? Peut-on même parler d'une idée napoléonienne? A y bien regarder, celle-ci s'absorbe et se confond entièrement dans le corps des principes et des doctrines professé par notre école dirigeante. A l'intérieur les Droits de l'homme et l'Etatisme, à l'extérieur le Principe des Nationalités, la négation de l'Equilibre européen ; tout cela est commun aux napoléoniens et aux républicains. Le bonapartisme n'a été qu'un schisme passager portant sur un point unique : la monarchie universelle réalisée par les armes, substituée à la démocratie universelle s'accomplissant par l'expansion des idées. Le bonapartisme, suivant le mot de Stendhal, a été surtout la *religion d'un homme*. Petit à petit, cette religion qui, pourtant, avait reculé les bornes du fanatisme, s'est éteinte, même dans l'île de Corse, le berceau de son fondateur. Et c'est parce qu'elle était la religion d'un homme, sans le substratum d'une idée originale, qu'elle devait ainsi disparaître. Maistre a vu juste. Ni Bonaparte, ni le bonapartisme ne pouvaient durer. Que reste-t-il? L'ombre d'un nom immense et, pour la France, l'orgueil légitime de penser que Bonaparte a été grand par elle et qu'un autre peuple ne l'eût pas porté si haut.

Que reste-t-il? Pas même la prophétie de Sainte-Hélène, synthèse de tout ce que Napoléon a pensé et entrevu, en politique. La grande guerre de 1914 en a fait justice. L'Europe n'a pas été prise dans cette alternative de se faire républicaine ou de devenir cosaque. Sur la Russie, Bonaparte n'a eu que des idées courtes et sommaires comme son information. Il a cru qu'il dépendait des Romanoff, pour peu qu'ils en eussent le désir, de reprendre son œuvre par l'autre bout. Dans ses conversations avec Las Cases, il aperçoit, à tra-

vers les brumes de l'avenir, un tzar vaillant, impétueux, enlevant l'alliance de Berlin ou de Vienne et abattant l'autre par la force, s'avançant sans résistance au cœur de l'Allemagne, jetant quelques tisons enflammés sur le sol italien tout prêt pour l'explosion, et marchant, en libérateur, vers la France. « Dans cette situation, s'écriait-il, j'arriverais à Calais, à temps fixe, et par journées d'étapes, et je m'y trouverais le maître et l'arbitre de l'Europe. » Qu'est-ce que la prophétie de Sainte-Hélène? La rêverie mélancolique du joueur qui refait mentalement, avec d'autres cartes, la partie qu'il a perdue.

Maistre qui, pendant quinze ans, avait appris à connaître et à aimer la Russie, jugeait, avec bien plus de perspicacité, des choses moscovites. C'était un lieu commun, de son temps déjà, que de représenter la Russie comme le séjour du despotisme et de l'esclavage. Or, au témoignage de Maistre, les extrêmes s'y touchaient, de manière que le gouvernement arbitraire amenait des formes républicaines. Le système des grades avait produit une aristocratie capable de tempérer celle de la naissance et ôtait à l'homme nouveau, en lui ouvrant l'accès des emplois, tout désir de troubler l'état. D'autre part, le servage russe, de par sa nature spéciale, n'excluait pas la vivacité d'un sentiment national que Bonaparte n'avait pas fait entrer en ligne de compte dans ses calculs de 1812. Les tzars étaient aux prises avec un redoutable problème : l'affranchissement des serfs, rendu hasardeux, écrivait Maistre, à un point qu'il était impossible d'imaginer, par le caractère particulier de la nation la plus mobile, la plus impétueuse et la plus entreprenante de l'univers.

« Si cette opération n'a pas lieu par évolution naturelle, elle fera s'allumer un incendie général qui consumera la Russie. » Voilà qui annonce le bolchevisme avec une suffisante précision. Quant aux raisons, Maistre les connaît bien. Il sait qu'après le servage, la Russie sera gouvernée au nom du souverain, par une bureaucratie centralisée, corrompue, plus oppressive que les petites souverainetés locales auxquelles elle succédera ; il sait que la malchance des Russes les a fait entrer en contact avec la civilisation occidentale dans ses moments de crise et de fièvre ; il sait qu'il n'y a rien à attendre

d'un clergé méprisé, d'une religion toute formelle qui ne va pas jusqu'à l'âme et qu'à un moment donné si les tzars précipitent d'eux-mêmes le processus, au lieu de le ralentir, selon les données de la politique expérimentale, ils exécuteront cette formidable chute dont nous avons été les témoins. Le colosse russe avait frappé par ses énormes proportions l'imagination de Bonaparte. Maistre en avait sondé toutes les secrètes infirmités.

Pour prophétiser, Bonaparte était trop étranger au domaine du spirituel et de l'immatériel. Ce qui communique aux anticipations de Maistre cette exceptionnelle sûreté c'est, à l'opposé, une exacte appréciation des éléments moraux et intellectuels dans la grande question occidentale.

L'Occident souffre d'une grave maladie mentale. C'est folie de penser qu'il s'y établira un ordre stable avant la guérison. Maistre a diagnostiqué et nommé le mal. Il l'appelle l'*illuminisme*, l'*Aufklärung* des Allemands. Ce mot, dans la langue courante, ne servait qu'à désigner une secte d'inoffensifs mystagogues dont on se refuse à croire qu'elle ait pu survivre, dans nos temps de froide raison et de science positive. Maistre en a étendu la signification. En Europe, l'illuminisme a envahi tous les peuples, toutes les catégories sociales, toutes les classes dirigeantes, les parlements et les cours, les élites et la démocratie. Dans la pensée de Maistre, Alexandre Ier était un illuminé et, de nos jours, il n'eût pas hésité à ranger pêle-mêle dans cette catégorie plusieurs des acteurs de la grande guerre de 1914. Cet illuminisme généralisé engendre l'affaiblissement de la raison publique, une impuissance croissante à subir l'enseignement des faits, la rébellion à la souveraineté de l'expérience, l'obstination à s'enfoncer davantage dans les erreurs et les illusions au fur et à mesure qu'elles reçoivent de la part des événements un démenti plus écrasant. Ce siècle croit à son infaillibilité. Or, à aucune époque du monde, par un tragique paradoxe, l'Europe n'a été abusée par plus de simulacres et d'idoles, n'a suivi plus de faux prophètes et n'a été dominée par un messianisme plus puéril.

L'illuminisme est infiniment varié dans ses manifestations, et c'est ce qui s'oppose souvent à ce qu'on le reconnaisse.

Mais qu'il revête la bure de Raspoutine, la redingote noire de l'évangéliste, la blouse de l'agitateur socialiste, l'habit brodé du diplomate, il exerce les mêmes ravages. Pour serrer d'un peu plus près la définition de cet illuminisme qui revient, à chaque instant, dans les préoccupations de Maistre, disons que, suivant lui, il faut y voir un mysticisme dévoyé, erratique, que la foi religieuse a cessé de régler, que la science ne contrôle pas encore et qui, habillé de fausse positivité, égare éperdument la pensée et l'action dans les aventures. Qu'est-ce encore que l'illuminisme? Une métaphysique exaspérée. Maistre en place au cœur de l'Allemagne le foyer principal. Lorsqu'on songe à l'état d'esprit, en vérité dément, qui s'est déchaîné en 1914, en Allemagne, lorsqu'on évoque la singulière histoire des Traités de 1919, on est enclin à trouver à ce mot d'*illuminisme*, si choquant, si anachronique pour nous, plus de propriété et d'actualité qu'on ne lui en eût accordé il y a sept ans.

C'est l'opinion implicite qui se dégage de l'œuvre de Maistre tout entière. Mais, la foi de l'illustre Savoyard dans les destinées de la France est sans bornes. Sur son lit de mort, il a vu se dérouler, dans un avenir de déceptions et de désenchantements, une série indéfinie de catastrophes politiques et sociales. « Je meurs avec l'Europe ! » Telles ont été ses suprêmes paroles. On a sujet de croire qu'il n'a jamais désespéré de la France. Une de ses vues les plus familières a été qu'une grande révolution ne peut jamais finir par un retour à l'ancien état de choses, parce qu'elle a agi sur l'esprit même de ceux qui lui ont le plus violemment résisté ; l'un de ses pressentiments les plus fréquents a été qu'une combinaison nouvelle finirait par s'élaborer chez nous. L'immense révolution amenée par l'invasion des Barbares dans l'Empire romain, disait-il, ne s'est pas terminée par l'expulsion de ceux-ci, une autre civilisation s'est créée. Le phénomène doit se reproduire. Mais rien n'arrive en Europe que par la France « qui exerce sur l'Europe une véritable magistrature et qui a reçu de la Providence les organes nécessaires à l'accomplissement de sa destination ». L'Europe nouvelle sera donc ce que la France la fera. C'est la France qui a charge du salut de cet Occident où elle tient la tête de l'évolution. Cela paraît bien plus vrai

en 1921 qu'en 1913. Le grand drame de 1914-19 a rehaussé singulièrement la gloire et l'autorité posthumes de Maistre.

Peut-on dire qu'il a diminué, dans les mêmes proportions, celles de Bonaparte? Qu'est-ce que 1914, sinon une vaste liquidation de renommées, de prophéties, de doctrines et de théories? Les événements qui viennent de s'accomplir ont enfoncé certains morts dans un prodigieux recul et l'on dirait qu'ils en ont ramené d'autres sur les premiers plans. Maistre est de ceux-ci.

Trente-cinq ans déjà passés, M. Maurice Barrès conduisait ses déracinés au bord de la cuve de porphyre où le géant corse dort son dernier sommeil. Que venaient-ils demander à l'Empereur? Une leçon d'énergie. Il la donne formidable. « Jamais un souffle plus puissant n'a animé notre argile. » Par la volonté, écrivait Metternich, Bonaparte a dépassé la nature humaine. Mais l'intelligence, ajoutait l'homme d'état autrichien, était bien inférieure.

On ne peut s'empêcher de lui donner raison. A quoi bon des énergies mal réglées et des volontés mal dirigées? La guerre vient de nous prouver que la somme d'énergie et de volonté n'a pas diminué, en France. C'est d'intelligence surtout que la France a besoin, intelligence de sa situation intérieure et de sa mission en Europe. La leçon de politique expérimentale ne sortira pas du tombeau de Bonaparte. Centenaire pour centenaire, mieux vaut que nos déracinés aillent faire oraison et méditation sur la dalle unie qui recouvre, à Turin, dans l'Eglise des Martyrs, la dépouille mortelle de Joseph de Maistre. Ce mort-là ne parle pas à l'imagination, à la sensibilité. Il n'éblouit pas, mais il éclaire.

J. DESSAINT

TERRE DE CHANAAN![1]

Nous n'allons pas : on nous emporte.

MONTAIGNE

TROISIÈME PARTIE

LA CONQUÊTE

XI

LE CHANT DE L'OISEAU

Les fumées du campement montaient dans le demi-jour crépusculaire. Les pirogues avaient été amarrées en file parmi les roseaux qui, sous le feu du soir, dardaient leurs lances vers le ciel. Chaque embarcation avait construit sur la berge son carbet de feuillages, suspendu ses hamacs, allumé ses feux. La brousse, les herbes où se cachent les serpents, avaient été brûlées, et d'âcres odeurs traînaient mêlées au brouillard qui se condensait au ras du fleuve, s'étalait en nappe blanchâtre sur la rive. A la cime des arbres, bronze et cuivre, des perroquets jacassaient encore.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mai, 1er et 15 juin 1921.

Sur la sombre verdure, qui formait au-dessus du fleuve deux falaises presque lisses, des aigrettes venaient s'abattre, sans bruit, pareilles à des flocons de neige. Des plongeurs gris filaient au ras de l'eau, disparaissaient sous les palétuviers dont les tentacules s'arc-boutaient dans la vase. La nuit se massait déjà entre les troncs et les lianes; la jungle palpitait de battements d'ailes, de cris étouffés, de murmures d'oiseaux, de pépiements qui roulaient en gouttelettes sonores à travers les feuillages, s'étranglaient net dans le poing du silence refermé sur la forêt.

Autour des feux échelonnés sur la rive, les mineurs étaient assis, nettoyant leurs armes et leurs outils qu'une rouille tenace rongeait. Quelques-uns sifflaient : la plupart étaient silencieux. Des noirs revenaient de la corvée de bois, leur charge sur la tête, défilant sur l'écran du crépuscule, comme des chauffeurs devant la gueule d'un four. La chaleur avait pesé, tout le jour, sur les nuques des rameurs, perçant les casques, baignant de sueur les échines courbaturées, roidies par l'immobilité des pirogues. Le soleil avait martelé sans répit l'acier aveuglant des eaux. Et, ce soir-là, la même lassitude engourdissait nos membres et nous repliait sur nos songes.

Seul, parmi nous, Pablo le métis ne paraissait pas accablé. Il était chargé de préparer les repas pour Carvès, Letchy et moi et de prendre soin de nos carbets. Vêtu à la manière des mineurs, de toile bleue, sans autre couvre-chef qu'un foulard noué sur la nuque, un anneau d'or à l'oreille, il allait, venait, s'effarait, mettant du bois au feu, de l'eau dans la marmite. Ses soins les plus empressés étaient consacrés à Letchy pour qui il semblait nourrir un fidèle attachement. A chaque débarquement, il l'emportait entre ses bras, pour qu'elle n'enfonçât pas ses chevilles dans la vase. Il couchait au travers de son carbet, le fusil en main, vrai chien de garde, attentif à tous ses besoins, au moindre signe. Carvès plaisanta :

— Miss Letchy a emmené son valet de chambre !

Pablo avait une manière de planter son machete à vingt mètres dans une cible d'écorce, large comme un dollar, qui lui valut beaucoup de considération.

Depuis quatorze jours et quatorze nuits, nos pirogues remon-

taient le fleuve monotone chargé de vase, qui avait depuis des siècles et des siècles ouvert sa lente trouée dans les ténèbres de la forêt; nous étions habitués au rythme régulier des heures cadencées par le chant des pagayeurs, au clapotis des eaux battues par les palettes de bois.

Carvès, Letchy, Pablo et moi faisions partie de la première embarcation, assis les uns derrière les autres, parlant peu. Le fleuve et la forêt rendent les hommes silencieux.

A mesure que nous pénétrions plus profondément dans les solitudes, nous sentions tous, plus ou moins obscurément, une présence. Notre silence et notre gravité étaient les preuves qu'une nature formidable agissait sur nous. La trouble nappe du fleuve, les enlacements des lianes, les vagues innombrables des feuilles étendaient devant nos yeux un rideau d'apparences derrière lequel nous pressentions, non sans angoisse, une force illimitée, éternelle et menaçante.

L'air du soir apportait à nos narines, avides de fraîcheur, l'immense senteur de la forêt ; c'était une vague qui déferlait vers nous, ombres falotes ballottées sur quelques ais de bois, une vague de parfums et de puanteurs qui avait tour à tour gonflé les horizons feuillus, léché l'humus pourrissant, balayé les cavernes des fauves, éraflé d'un coup d'aile la face plate et irisée des marécages : une vague où s'étaient fondues les vierges émanations des solitudes et l'odeur de la plante qui pousse, de l'œuf qui éclot, des semences tièdes ; une vague chargée de pollens, engluée de miels sauvages, d'âcres fécondités, d'aphrodisiaques végétaux et animaux.

Et cette bouffée, trop forte pour mes poumons, nous grisait et nous écœurait tout à la fois. Elle pénétrait notre être comme la moindre parcelle de ce vaste univers, que je commençais à comprendre du jour où je ne cherchais plus à l'expliquer.

Volupté de s'anéantir dans ce travail de mort et de création que l'Être accomplit en une inutilité absolue, terrifiante seulement pour nos cervelles !

Depuis des milliers et des milliers de siècles, depuis le temps où les grands sauriens avaient apparu sur les marécages, les flamants roses prenaient leur vol en fer de lance, glissaient au ras du fleuve, montaient d'un même essor et s'inclinaient,

pareils à une voile de pourpre triangulaire, sur l'aube transparente.

De même, depuis des âges, les boas majestueux se balançaient, déroulant leurs anneaux, le long des berges, et depuis que les premiers hommes rouges avaient lancé les premières pirogues, les serpents les avaient regardés passer avec leurs yeux de pierres précieuses. Dans la vase grouillaient, depuis des millénaires, des caïmans dont la mâchoire claque si lugubrement la nuit, ces fakirs de la boue à la carapace incrustée de mousse, de fleurs et de minuscules crustacés ; les pirayes courtes, les poissons électriques, les poissons épineux et chargés de venin ; et la tribu des araignées, des mille-pattes aux crocs doubles, les grappes de sangsues ; tout ce monde guettait dans le limon du fleuve, parmi les plantes décomposées dans la vase criblée de bulles d'air, guettait depuis les grandes catastrophes, le passage d'une proie. Et depuis quelles aurores immémoriales, dans la pénombre de la jungle, venaient, la bouche baveuse, du même pas de velours, les narines dilatées vers les abreuvoirs des criques, les grands fauves, maîtres des solitudes ! Depuis quand !

Ici rien n'avait changé. Tout datait d'avant la pensée. La loi était celle de l'instinct ; le coup de griffe, le coup d'aile avaient le sûr déclenchement d'organismes parfaits, la précision mécanique. Les plumages du perroquet, du flamant, de l'aigrette, réalisaient la joie de la couleur pure, neigeuse, écarlate ou flamboyante. Enlaçant les muscles tordus des branches, accrochées aux lianes pleureuses, des orchidées gonflaient leurs pistils, étalaient leurs chairs soufrées, violettes, orangées, striaient de lueurs la densité visqueuse de la forêt, suspendues en guirlandes d'un arbre à l'autre, palpitant comme des sexes, moites comme des peaux en sueur, rigides de désirs, étranges fleurs où la nature avait concentré la plus capiteuse volupté de ses charniers, et qui, mi-bêtes, mi-plantes, oscillaient, lampes des grandes voûtes, aux confins de deux règnes.

Malgré l'accablement de la journée, l'obsession des moustiques, nous demeurions de longues heures, Carvès, Letchy et moi, étendus dans le rayon protecteur du brasier qui tirait tour à tour de l'ombre le visage de l'un ou l'autre, causant

parfois, parfois nous contentant d'écouter les rumeurs nocturnes, le froissement des roseaux et des palétuviers, le hululement des oiseaux de nuit, le beuglement du crapaud-bœuf, le cheminement sourd de tout ce qui glisse, rampe, creuse sa voie, enfouit son butin, étrangle sa proie. Hors le cercle du feu commençait le règne de la nuit féconde en entreprises, en guet-apens, en agonies.

Une fois les ténèbres refermées sur la jungle, une seconde vie plus féroce encore commençait ; un peuple de rôdeurs envahissait l'ombre ; des serpents déroulaient leurs anneaux vers les nids endormis ; des mufles invisibles flairaient les traces plus odorantes que le jour ; des fouisseurs patients creusaient des galeries ; des millions de poux actifs rongeaient les géants à la triple écorce qui s'écrouleraient en poudre, par quelque nuit semblable. La destruction poursuivait son rythme, abritée de la lumière, trahie seulement par le craquement d'une branche, un râle étouffé, un appel lointain, les pas sourds de la faim et du meurtre.

Certaines nuits, le flux et le reflux des rumeurs, le halètement de la forêt et le clapotis des eaux semblaient quelques instants suspendus. Et c'était alors, comme une trouée de silence, un abîme qui s'ouvrait sous nos esprits, une chute vertigineuse dans le néant.

Pour Carvès, la forêt était un terrain de lutte. Alors que Letchy et moi éprouvions dans la solitude une fureur d'anéantissement, Carvès concentrait tous les éléments actifs de sa personnalité pour vaincre cet être dont la présence nous obsédait tous les trois. Le spectacle de ces régions vierges lui révélait l'effroyable gaspillage d'une nature aveugle, qu'il appartenait à l'homme de mater et d'asservir. Il ne se perdait pas dans des considérations métaphysiques, mais se contentait de murmurer en lui-même : « Je serai plus fort que toi », comme s'il s'agissait de terrasser un adversaire tapi dans le fourré de la jungle, embusqué au tournant du fleuve. Assis à l'avant de la première pirogue, ses yeux fouillaient l'interminable route d'eau que lentement, lentement, nous remontions, vers les montagnes, vers les trésors de la légende : l'or, le platine et l'émeraude. Et il nous semblait parfois que nous étions entrés dans un champ magnétique, qu'un

courant aimantait nos barques et nos destinées vers ces cimes cruelles.

— Je sens l'or, — disait Carvès, certains soirs.

Et il reniflait. Et les hommes flairaient l'or avec lui, si grande est la puissance du mirage.

Nous arrivâmes enfin à la Crique Salée d'où nous devions prendre la brousse. De là partait la piste suivie par Carvès et Barju. En débarquant, une des pirogues se retourna et nous perdîmes la moitié de nos vivres de conserve.

— Ce sont les noirs qui ont fait le coup, — dit Carvès, — pour avoir moins de poids à porter.

On travailla au débarquement en plein soleil, les pieds dans la vase. Au crépuscule, les maringouins nous collaient aux épaules par grappes. Les pirogues prendraient dès le matin la route du retour. Le corps à corps avec la forêt allait commencer.

— Le but est proche, — nous disait Carvès au bivouac. — Ma piste doit être encore marquée.

Il fit distribuer une large ration de tafia au campement. Les hurrahs s'élevèrent en l'honneur de l'ouvreur de pistes.

Les fumées des braseros garnis de bois vert et humide vous prenaient à la gorge, mêlant leur âcreté à l'odeur des viandes rôties sur des pierres chaudes, des graisses brûlées, des pipes de tabac fort, des toiles baignées de sueur. Les hommes étaient étendus sur leurs couvertures, dans une lassitude de bétail.

La Crique Salée était une anse du fleuve, où venaient aboutir plusieurs arroyos. La région s'annonçait marécageuse et malsaine. La fièvre tentait ses approches ; elle rôdait aux abords du cantonnement, fantôme aux vapeurs blanchâtres, traînant aux basses branches, fumant de la terre saturée d'eau.

La muraille de la forêt contournait une lagune où poussaient des roseaux; leurs pointes noires chargées transperçaient un baudrier de ciel vineux au ras de l'horizon.

— Voyez-vous, — dit Carvès en indiquant les hommes couchés, — les feux, les abris de feuillages, ça n'est pas gai, comme paysage ! Eh bien ! ils sont bien contents. Ils ne trouvent pas la vie mauvaise. Rien ne les attache, ni famille, ni fortune — cette fortune qu'ils cherchent sans trop d'illusion,

qui depuis des mois, qui depuis toute sa vie. Ce soir, la pipe est bonne ; tant pis si la terre est dure et l'eau saumâtre... Tiens, tiens, mais c'est Mr Peter Boom qui a les honneurs de la soirée !

L'ex-clown du cirque Wang, debout au milieu d'un petit cercle fait des quelques Anglo-Saxons de la troupe, gesticulait et semblait en proie aux affres du délire pythiaque. L'Espagnol scandait en sourdine les périodes de Mr Peter Boom, en frappant avec le plat de sa main sur la caisse de sa guitare. Les Scandinaves riaient silencieusement. Un triple hurrah accueillit la péroraison de l'orateur.

— Ils se moquent de lui, — dit Letchy. — Ils le croient fou parce qu'il ne cesse de parler du trésor. Le pauvre diable ne voit plus que des monceaux de pépites et rêve qu'il se baigne dans le Pactole.

» Encore un que vous avez ensorcelé, — ajouta-t-elle en se tournant vers Carvès.

— Tant mieux, — repartit Carvès. — Car si par hasard je venais à perdre ma foi dans la Toison d'or, il vous faudrait un autre prophète !

— Nous la garderions en nous, votre foi, — répondit-elle. — Il ne faut pas que les belles idées meurent.

— Bah, — fit Carvès d'un ton que je ne lui connaissais pas, — qu'importe que les idées meurent? Notre inquiétude les épuise les unes après les autres. Il n'y a qu'elle qui ne meurt jamais.

Il alluma une cigarette. La braise illuminait par-dessous son nez courbe comme un bec.

— Il faut crever une idée comme un cheval, puis en enfourcher une autre, sans pitié. C'est la vie ça, la course !...

Et sans mot dire, un peu voûté comme toujours, il se leva et se mit à parcourir le campement, parmi les hommes endormis.

A l'aube, la colonne se forma. Carvès en tête. Moi, derrière lui, avec la boussole, un sextant.

— Voulez-vous marcher? ne dois-je pas vous faire porter? — dit Carvès à Letchy, — on peut aménager une litière !

Un voile rose passa sur les joues de Letchy.

— Vous ne me connaissez vraiment pas, Carvès, — dit-elle.

Ce fut une terrible marche.

Lentement, nous avançâmes dans l'hallucination de la forêt. Trois kilomètres le premier jour furent un record, car la piste de Carvès n'était pas effacée. Mais nous fûmes obligés d'envoyer devant nous une équipe pour frayer la brousse.

Il y eut halte pour le repas et sieste. Des mouches énormes bourdonnaient. La chaleur bandait nos tempes. Letchy était étendue, la bouche entr'ouverte. Je lui fis boire une cuillerée d'alcool. La marche reprit à deux heures, jusqu'à la tombée de la nuit. Il fallait préparer le campement sans perdre de temps, car en un quart d'heure la nuit s'affaissait sur la forêt, bouchait toutes les issues, calfatait de ténèbres les moindres interstices de feuillages, vous engluait de poix. Avant l'obscurité il fallait déblayer un emplacement, désigner le quart, allumer les feux. Le repas était court. Conserves, de l'eau additionnée d'eau-de-vie. D'ailleurs, nous commençâmes bientôt à chasser et dès le lendemain nous mangeâmes d'un agouti et d'un pack. Il valait mieux ne pas se déchausser pour dormir, ou tout au moins accrocher ses chaussures à une branche haute à cause des serpents et des insectes pondeurs.

Dès le quatrième jour de marche, Mr Peter Boom donna des signes évidents d'aliénation mentale. Il contrefaisait des cris d'animaux et déclarait à ses compagnons qu'il buvait l'or à la bouteille, que son sang se transformait en or. Ses yeux étaient exorbités ; son visage bouffi et marbré de taches violettes. On l'encadra de deux solides Floridiens qui faisaient des gorges chaudes à son propos.

La fatigue, la chaleur surtout avaient accéléré l'évolution de cette folie qui se révélait comme une crise mégalomaniaque. Peter Boom, dans son délire, nageait dans des flots d'or, répandait l'or sur le monde. La crise passée, il retombait dans une prostration intellectuelle totale. Du reste, il continuait à marcher, mécaniquement, en vieux pantin, les jambes raides, bouffon macabre.

Nous quittâmes la plaine marécageuse pour nous élever à travers la brousse, par une série d'ondulations boisées. Carvès parut éprouver quelques difficultés à retrouver la piste, malgré les repères qu'il avait eu soin de prendre. Ses hésita-

tions, qu'il ne put dissimuler entièrement, jetèrent un moment de trouble chez les mineurs, lassés par la route, épuisés par une nourriture médiocre. Nous avions perdu notre graisse et notre sel à la crique et depuis lors, nous mangions des viandes assaisonnées de piments sauvages, presque crues.

La soif surtout était torturante. Nous traversions une région sablonneuse qu'aucune rivière ne rafraîchissait. L'eau des outres était soigneusement rationnée. Des hommes cueillirent des baies sauvages, de couleur brune, qui semblaient juteuses, et qui leur firent enfler la langue.

A mesure que nous approchions de cette fabuleuse Chanaan que l'imagination de Jérôme Carvès avait dressée devant nous, le mirage s'affaiblissait. Les natures les plus frustes étaient les moins découragées, parce que l'illusion avait eu tout d'abord moins de prise sur elles. La désolation des terres que nous traversions, ces collines sablonneuses et rougeâtres, pailletées de micas éblouissants sous le dur soleil, ajoutait à notre lassitude. Des cactus difformes, des plantes phalliques, hérissées de piquants, ornaient seuls ce paysage inhumain. Notre colonne offrait déjà l'aspect lamentable d'une horde d'émigrants. Chacun sentait en lui-même croître sa déception. Quelques noirs jetèrent leur chargement. Carvès, revolver au poing, les contraignit à le reprendre, soutenu d'ailleurs par le petit groupe des Floridiens et des hommes du Nord, plus flegmatiques et roidis par leur orgueil de blancs.

Moi-même, je désespérais ! Au bivouac le soir, une morne lassitude me prostrait. Toutefois je ne pouvais dormir et, dans cette solitude aride, je songeais à ma verte Dordogne comme l'homme altéré songe au bruit de la fontaine. Chanaan, Chanaan, n'étais-tu sur ce sol brûlé que l'ombre fuyante de nos rêves ! En vain, je cherchais un réconfort en levant les yeux vers le grand Jérôme mais je ne découvrais sur son visage qu'une impassibilité, feinte sans doute, et sous laquelle se dissimulait l'inquiétude.

Et seule, cette femme, que les mineurs entouraient d'un respect craintif, qui avait marché, pâle, roidie, elle aussi, par son orgueil, en tête de la colonne, qui avait tout supporté avec nous — et nul n'avait jamais entendu une plainte

de sa bouche — seule — Letchy tenait bon. Je pensais que la foi de Carvès, c'était elle qui maintenant en abritait la flamme dans ses yeux. La Toison d'or! Je flairais déjà chez Carvès un dégoût de son entreprise, un dégoût non avoué, obscurément enfoui au fond de son cœur, mais latent. Je doutais de mon ami. L'ardent Jérôme n'était-il qu'un menteur, dupe un instant de son mensonge, et trop engagé pour reculer? Déception amère pour mon amitié, si amère que je m'en ouvris à Letchy.

— Il me semble, — lui dis-je, — que mon ami nous trahit.

— C'est cette pensée qui est une trahison, — me répondit-elle gravement.

Et j'eus honte de moi-même.

Dans le rougeoiement d'un fumeux crépuscule, nous achevions l'étape du jour, sur un vaste plateau dont le sol semblait irradier la chaleur d'un four à cuire l'argile. Le vent du sud soulevait une poussière épaisse. Nos ombres courtes, en file indienne, découpaient leurs effigies violettes, dans un poudroiement d'or. Comme si j'avais soudain été projeté hors de la file, je vis passer devant moi toute la colonne entière, Carvès, Pablo, courbé comme un arc, la pâle Letchy, l'Espagnol, sa guitare sur son sac, les hommes du Nord, graves et lents, les noirs avec leurs ballots sur la tête, la nuque droite, et en avant, en tête de nous tous, gesticulant, apoplectique, tête nue, les veines gonflées sur son crâne chauve, Mr Peter Boom, l'insensé, notre guide vers Chanaan !

Le clown, halluciné par le paysage torride, s'était détaché de la file, avait jeté son casque et courait, avec des cris rauques, à la poursuite de son fantôme. On le rattrapa. Quatre hommes durent le porter jusqu'à la fin de l'étape.

— Il vaudrait mieux l'abattre, — dit Carvès, — qui tourmentait la crosse de son révolver.

Et il considérait à ses pieds le maniaque, apaisé maintenant, un peu de bave aux lèvres, et qui se croyait Crésus, de la poussière pailletée plein les paumes.

Enfin nous sortîmes de ce désert pour replonger dans la forêt. Nous pûmes tuer quelque gibier. La piste était retrouvée.

— Le placer est tout proche, — annonça Carvès. — Nous y serons demain.

Pendant l'étape de l'après-midi, comme nous glissions silencieusement sous une voûte de lianes et de feuilles, dans le silence feutré de la forêt, un frisson parcourut la colonne, qui arrêta sa marche.

— L'oiseau-mineur !

C'était bien le cri de cet oiseau, dont les mineurs savent que la présence annonce l'or. Car l'or est une puissance mystérieuse, et il semble que la nature lui fasse une place particulière. L'oiseau était invisible, mais son chant émouvait les cœurs de ces hommes qui avaient longuement peiné. Ainsi l'Eldorado n'était plus une chimère. Nous touchions au seuil de Chanaan et les plus las avaient oublié leur fatigue.

A la tombée de la nuit, nous campâmes au bord du torrent où nous devions commencer nos sondages. Un maigre filet d'eau coulait entre des blocs rouges, au fond d'un ravin. Les mineurs s'activèrent aux carbets; après le repas, l'Espagnol égrena sur sa guitare la jota aragonaise. Et les hommes aspiraient lentement la fumée de leurs pipes ou secouaient leurs cendres dans leurs paumes. Les cimes des montagnes proches se dessinaient au-dessus de la ravine. Sur un ciel verdissant, une étoile monta, puis deux; puis un vanneur nocturne cribla des astres au-dessus de nos têtes. Dans l'âme des chercheurs d'or une douceur obscure s'éveillait. Un peu de fièvre brûlait dans les veines de tous.

— Nous y sommes, petit, — me murmura Carvès ; — le sens-tu ?

Il m'avait reconquis.

Le lendemain matin, on s'aperçut dès l'aube, avant de commencer les travaux que Mr Peter Boom avait échappé à ses gardiens endormis. On le chercha de toutes parts. Le fou avait disparu.

Deux hommes, sous la direction de Pablo, explorèrent le ravin. Ils découvrirent que l'ex-clown était tombé dans une faille d'une trentaine de mètres qui entaillait le roc. L'ouverture était cachée par des broussailles. Le malheureux avait dû s'égarer dans un accès de délire. On retira le corps avec des crampons et des cordes. Carvès assistait à l'opération. Le souvenir d'un matin semblable où j'avais vu Barju, le crâne

fendu et le nez dans son vomissement étendu de son long sur le quai de Puerto-Léon, me traversa l'esprit au moment de la trouvaille.

Auprès du cadavre, on ramassa englué d'argile et de sang, un lingot d'or brut.

Carvès le soupesa :

— Il pèse trois livres, — dit-il.

XII

LE PLACER TARI

Les travaux d'exploitation commencèrent aussitôt. L'étroite vallée au fond de laquelle coulait le torrent aurifère était formée d'un côté par une paroi rocheuse hérissée de cactus et de plantes épineuses, de l'autre par un plan incliné couvert de brousse, formant clairière dans l'épaisseur de la forêt. On procéda tout de suite au déboisement des approches. Il fallait des matériaux pour construire nos baraques et pour établir le barrage et les sluices.

Les arbres tombèrent. Les cris des hommes saluaient la chute des colosses dont les singes s'étaient échappés, au premier coup de hache. Parfois un oiseau de nuit, surpris par la catastrophe, essayait de se dégager de l'amas de feuillage, mais, paralysé par la lumière, les bûcherons l'assommaient et il demeurait là, les pattes roidies, le ventre ouaté de plumes grises, gardant encore sa majesté de seigneur des ténèbres. De petits vampires s'échappaient, battant des ailes ; parfois un nid de mouches vrombissait sous les feuilles.

Les coups de pioche, de marteau et de hache rompaient le silence des solitudes. Les hommes avaient attaqué la forêt, leurs frêles outils à la main, autour des larges piliers, bruissants d'insectes, de serpents et d'oiseaux, au pied des troncs surgis de l'humus, nourris par le charnier, suant la sève, qui poussaient leurs branches — depuis combien de vies d'hommes — hors de la touffeur de la forêt jusqu'à la respiration du ciel, les hommes frappaient, abattaient, sciaient, découpaient. La forêt ne se défendait pas. Ses rejetons repousseraient

toujours sur leur ouvrage. Un jour ou l'autre la liane envahirait les bâtisses de planches : les madriers éclateraient ; des orchidées pousseraient sur les ais de bois mort ; l'herbe glisserait sa tête entre les gravats ; le grand poulpe vert entourerait de ses tentacules les vestiges de la conquête. La forêt réparerait d'elle-même la meurtrissure. Ainsi m'apparaissait à l'avance la vanité de notre entreprise devant les arbres abattus.

Et pourtant, l'or était là. Tant de fatigue ne serait pas vaine. Maintenant il n'y avait plus qu'à ramasser à poignées le métal, à remplir ses poches, à se sauver comme des voleurs, puis à jouir de tout ce que cette poudre jaune pouvait donner de plaisir, de puissance, d'orgueil, sur la terre. Ces hommes, réunis de tous les points du vaste monde, sur les bords de ce torrent, ces audacieux qui avaient voulu forcer le sort, sur le point d'atteindre leur mirage, étaient pris maintenant d'une rage d'en finir. Faire vite, mettre le trésor à l'abri, se payer largement de sa misère et revenir, la ceinture lourde, là-bas vers les pays enfumés de charbon, où il y a de l'alcool, des filles et des bars aux lumières crues, en maîtres, en hommes qui ont trouvé de l'or !

La vue du lingot, souillé du sang de Peter Boom, avait surexcité les énergies déprimées par la longue route. L'or vierge avait galvanisé les plus lassés. On se rua au travail. Chacun faisait deux fois plus que sa tâche, car chacun souhaitait deux fois sa part. En quelques jours, la brousse fut meurtrie, les arbres coupés, les baraques construites, le barrage dressé.

Des hommes nus jusqu'à la ceinture se courbaient sur le lit du ravin, vannant les eaux flaves, le cœur épanoui par cette légère fumée jaune, qui ternissait le miroir du sluice, et qui était la richesse, la domination, la volupté et les vices éblouissants des villes.

On trouva des pépites, dans des mottes d'argile, parmi les cailloux du torrent, dans des creux de roches, comme si une main hâtivement prodigue les eût laissé tomber au hasard d'une fuite dans un accès de folie. Il y avait là de quoi accréditer les légendes, les histoires de placériens. On ne ramassait pas les pépites à la pelle ; mais on en ramassait tout de même un bon nombre, et des belles et des grosses comme une noix. Les mineurs délaissèrent les sluices pour aller à la

recherche de cet or capricieux qui se dissimulait dans les cachettes les plus imprévues. Carvès proclamait que cela ne durerait pas longtemps et que les pépites ne sortiraient pas ainsi toujours toutes seules entre les cailloux et les touffes d'herbe rousse.

De plus cette récolte de l'or sans méthode, sans contrôle possible, avait de nombreux inconvénients. Beaucoup volaient, ne rapportaient pas l'or qu'ils avaient trouvé. Pourtant, comme une partie des bénéfices du placer devait être partagé entre les mineurs, les moins heureux surveillaient les autres, exploraient leurs sacs suspects pendant la nuit, flairaient les recels, dénonçaient les coupables.

De là des querelles sans fin, des rixes, des coups. L'âpreté des cupidités individuelles ne cédait pas toujours à la loi du placer. Les conflits étaient brutaux, empreints de cette sauvagerie qui remonte dans le sang des hommes, chaque fois que le dieu jaune est en cause.

Le rendement des mineurs, malgré la rapidité avec laquelle s'étaient effectués les travaux d'installation, était inférieur à ce que Carvès en attendait. Pour mettre fin à l'anarchie, il nomma une sorte de contremaître, chargé de la répartition de travail, de la surveillance et du contrôle, un homme d'une grande force et d'une profonde expérience des placers, José Yrribaren, le Basque, qui avait roulé dans tous les endroits où il y a de l'eau boueuse à battre. Le Basque connaissait les ficelles des voleurs d'or ; il savait comment l'on escamote une pépite, comme on l'avale en toussant, comme on cache la poudre d'or dans les cheveux et sous l'aisselle : il avait l'œil partout et sur tous. Les plus légers indices ne lui demeuraient pas inaperçus. Les noirs étaient les plus portés à la fraude. Il en cueillit trois, le premier jour où il entra en fonctions. Les gaillards cachaient des pépites entre leurs orteils.

La vie du placer me rapprocha de ce compagnon osseux, au visage patiné, aux traits réguliers et fortement modelés, aux yeux gris clair, silencieux et un peu méprisant, que j'avais remarqué lors de son inscription à notre comptoir, à Puerto-Leon.

Fidèle aux traditions de la race voyageuse, il était parti à

vingt ans pour les Amériques, dont ses ancêtres guypuscoans furent les premiers colons.

Le hasard l'avait promené à travers les sierras et les llanos sous le ciel tropical, de Colon à la Nouvelle-Grenade, travaillant dur, épargnant strict, ruiné tour à tour par les révolutionnaires et les gouvernants et n'ayant pas au bout de vingt-cinq ans de mines, de chantiers, de trimardage, après tant de mois de brousse, de pirogues, de fièvre, de moustiques et de nostalgie, pu mettre de côté de quoi payer la petite maisonnette à galerie de bois, blanche et rouge dans la verdure pyrénéenne, du côté d'Ascain, d'Espelette ou d'Urugne ; le rêve des émigrants du golfe de Biscaye, ce bétail que les compagnies de navigation entassent, à tant par tête, dans l'ignominie des entreponts.

La vie de José Yrribaren eût défrayé la carrière d'un romancier. Mais José, comme tous les aventuriers, n'avait ni imagination ni goût du romanesque. L'aventure existe pour ceux qui la racontent, mais non pour ceux qui la vivent. Et le Basque ne racontait pas d'histoires. Il s'était appliqué à faire fortune et n'avait pas réussi. Toute sa biographie tenait là dedans. Peu à peu, on découvrait par des bouts de phrases, péniblement arrachés de cette bouche aux lèvres minces, la trame héroïque de son existence.

Carvès estimait Yrribaren, mais le Basque l'agaçait un peu, en dépit de tous les services qu'il rendait. C'était ce pli de la bouche où l'homme passionné qu'était Jérôme croyait lire une raillerie, oh ! légère, indécise — et comme un vague mépris de son agitation. De plus, ses observations fondées sur un bon sens nourri d'expérience étaient parfois en contradiction avec les idées de son ami.

José semblait sceptique. Il n'avait pas été ébloui par la découverte des pépites. Il en avait vu d'autres, de ces Eldorados bientôt vidés. Il savait combien l'or est capricieux, fantasque, plus fuyant que le vif argent.

Et Carvès s'irritait de cette désapprobation muette, de cette ironie supérieure qui achevait en lui, au plus profond, au plus secret de lui-même, un sourd travail de lassitude. A plusieurs reprises, j'avais cru deviner que, parvenu au terme de sa poursuite, après tant de dures vicissitudes, ayant entraîné derrière

son mirage nombre de vies humaines, Carvès était dégoûté de son œuvre. Certes, je ne le croyais pas capable de fléchir, de nous abandonner, de fuir cette Chanaan dont il nous avait entr'ouvert les portes. Non, il irait jusqu'au bout, jusqu'au triomphe final ou jusqu'à la ruine : mais il n'avait plus la foi qui vibrait dans sa parole, jadis. Éprouvait-il cette satiété des grands conquérants et des grands artistes, déjà lassés de leur œuvre avant de l'avoir terminée, parce qu'ils lui ont trop donné d'eux-mêmes et que maintenant ils la sentent échapper, étrangère, indigne d'eux? Coupe amère que boivent tous les créateurs, vouant eux-mêmes au néant la tâche de leur vie. La Toison d'or frémissait sous sa main et voici qu'il reculait, indifférent, dédaigneux :

— Allons, votre heure est venue, à vous, maintenant. Mon heure est celle de la chasse ; la vôtre, celle de la curée ! Moi, j'ai envie de changer de proie.

Letchy avait deviné comme moi le travail secret qui s'opérait en Carvès.

— Carvès est déjà las de son œuvre, — lui dis-je, — il touche à l'apogée de son rêve et le voilà dégoûté.

— Je ne l'aurais pas cru, — dit-elle. — Serait-il de ceux qui n'achèvent jamais?

Les bras nus, décoiffée, à l'ombre du manguier, devant sa case de feuilles de wara et de lianes, Letchy achevait sa toilette du soir. Le jour, elle pourvoyait aux besoins de notre petit mess et dès l'aube souvent partait à la chasse, avec ma carabine. Elle tirait fort bien. Elle avait voulu travailler au placer, mais Carvès le lui avait formellement interdit.

— Alors, — avait-elle protesté, — suis-je venue pour faire joujou?

— Vous pouvez nous être utile autrement. Mais la besogne de ces gens-là n'est pas de la besogne pour vous. Les noirs se feraient une pinte de bon sang, à voir une blanche à la battée.

Autour de nous, la petite vallée se remplissait d'ombre. Les placériens avaient quitté leur travail. Quelques-uns étaient étendus devant leur case, fumant la pipe. Des noirs préparaient leur repas autour d'un feu. Le ciel étalait au-dessus des feuillages une plage d'un vert pâlissant que ridait le vol des vautours. La rumeur du barrage emplissait le ravin.

A pas lents, Carvès s'avançait vers nous. Il avait enlevé son casque que Pablo portait à la main. Le feu du soir embrasa son visage, accusa le relief du nez courbe, des joues creuses. Il cheminait un peu voûté comme à l'ordinaire. Il regardait les travaux accomplis, les feux qui s'allumaient et le repos des hommes. Il y avait de l'ennui dans ses yeux.

Le Basque vint au-devant de lui, un nègre au bout de chaque bras.

— Encore deux carotteurs, — dit-il.

— La retenue sur leur part, et ne ménage pas les coups de trique, — articula sèchement Carvès, excédé, — n'oublie pas leurs noms.

— Je les connais tous ; je les ai à l'œil, — dit le Basque.

Carvès se détourna sans répondre et s'approcha de nous. Letchy se réfugia dans sa case, pour renouer sa coiffure.

Tandis que les derniers brasiers fumaient dans l'ombre violette du ravin, nous demeurâmes, nos trois cigarettes piquées — trois diamants — dans les ténèbres.

— Combien de temps, — demanda Carvès, d'une voix lente, — combien de temps va durer ce placer? Il y a déjà moins de pépites. Le rendement de poudre est mince. C'est un placer de pauvre !

— Mais, — prostestai-je, — il faut attendre, on ne peut l'abandonner ainsi?

— Pourquoi pas! Il vaudra toujours à l'A. M. T. le remboursement de son fonds. A moi, il me faut autre chose. Mon métier n'est pas d'exploiter, mais de découvrir.

— Les hommes ne marcheront plus. Ils sont satisfaits.

— Les hommes marchent toujours, — ricana Carvès. — Et, si tu veux, tu pourras rester, pour appliquer la bastonnade à ces nègres paresseux, à ces chiens qui ne sont bons qu'à chaparder et à porter des ballots. J'emmènerai les autres.

— Où?

— Plus loin, dans la montagne.

— Mais nous n'avons plus de vivres. Il faut attendre que l'on nous ravitaille.

— Attendre ! La fortune court pendant ce temps-là.

— Seriez-vous impatient, Carvès ? — interrogea Letchy. — Moi, j'ai attendu si longtemps !

Carvès resta silencieux. La braise de sa cigarette palpitait. A cette lueur, je distinguai son regard fixé sur le visage de la jeune femme.

— Patron, — disait le Basque, — voici la production des battées du jour en onces. Elle est en baisse sur hier. Chaque jour, elle décroît un peu.

Carvès hocha la tête.

— Que te disais-je? — murmura-t-il.

Et, à José :

— Les pépites?

— On ne trouve plus rien, plus que des cailloux, du quartz, du mica.

— A ton avis?

— Plus une once de poudre dans trois semaines.

— Que pensent les hommes?

— Ils grognent. Quelques-uns vous accusent d'avoir menti.

— Lesquels?

— Je ne suis pas un mouchard, — répondit le Basque. — Ces hommes ont raison. Nous avons eu confiance. Vous l'aviez vu, le placer ! Oh ! moi, je ne vous fais pas de reproche. Je sais les déboires qu'on a avec cette sacrée poudre jaune. On croit gagner des millions ; on a trouvé de l'or, et puis, pstt, voilà que ça vous coule entre les doigts, vous regardez dans vos mains ; plus rien, la peau ! Voilà la vie du chercheur d'or ! Si le métier ne vous plaît pas, soyez rond-de-cuir ou cireur de bottes. C'est plus sûr.

— Assez ! — dit Carvès, intérieurement satisfait. — Des mots inutiles. Eh bien ! non, je ne suis pas votre dupe. Ce placer doit rendre. Et il rendra ! Ou bien vous y crèverez et moi aussi. Demain matin, j'irai moi-même voir les battées. Bonsoir.

Le Basque s'éloigna dans la nuit, en sifflotant :

J'ai fait trois fois le tour du monde.

Cependant la saison chaude touchait à sa fin. Les premières averses s'abattirent, trombes qui mitraillaient la voûte de la forêt. Le grain arrivait, rapide, sous la forme de ballots cotonneux qui se rassemblaient tout d'un coup au-dessus de

la vallée et lâchaient leurs cataractes. L'eau pénétrait dans nos caves et nos baraquements, trempait nos lits de camp et nos hamacs. Après le grain, le soleil débarrassait le ciel des ballots de coton et aspirait de la terre une vapeur d'étuve, tiède, lourde de miasmes.

A travers le brouillard, la lumière suintait, aveuglante; et dans cette buée chaude, la sueur ruisselait de nos corps comme à l'étuve du bain turc. Puis, au soir tombant, après l'anéantissante chaleur du jour, ce n'était pas la brise qui venait ranimer nos forces, mais un petit frisson dans le dos, un frisson qui circulait dans l'ombre sans fraîcheur, sans un souffle, torpide, et qui nous glaçait l'échine, donnait à nos yeux un éclat plus intense, cernait nos paupières et annonçait que les temps de la fièvre étaient venus.

Après le travail du jour — de moins en moins fructueux — les hommes rtournaient à leurs cases, mécontents de leur journée.

Le placer tarissait ; la source de richesse s'épuisait entre leurs doigts : la précieuse poussière ne flottait plus qu'en quantités infimes sous les eaux du torrent que la pluie gonflait et qui bientôt peut-être renverserait le barrage.

Alors, c'était pour rien que l'on avait cheminé des semaines, c'était pour rien que l'on avait quitté les ports, les bars, les salaires, les plantations sonores de cris et de chansons; pour rien, pour cette misère, pour claquer de fièvre dans ce trou! L'Eldorado ! Ah ! bien oui... Et le bruit courait de case en case que Carvès avait trompé les mineurs, qu'il avait touché beaucoup d'argent de sa compagnie et qu'il irait manger la grosse somme, un de ces jours, à Caracas ou à Ciudad de Bolivar tandis que les mineurs abandonnés continueraient à tirer de ce placer de crève-la-faim tout juste de quoi ne pas revenir, avec la peau des pieds décollée et le ventre vide. Le patron avait de l'argent. Il fallait qu'il le crachât. Il avait voulu s'arrêter là, pour faire un simulacre d'exploitation et bouffer ensuite la grenouille. Mais les blancs n'entendaient pas de cette oreille. On disait aussi que le vrai placer, Carvès le connaissait, mais qu'il voulait garder le secret, caché à la compagnie, et que l'Eldorado pour de bon n'était pas très loin d'ici, à quelques journées de marche, dans la région des

montagnes. Oui, le patron en avait parlé ! Et les mineurs voulaient leur part du butin, comme ils avaient eu leur part de misère. Là-bas, il y avait des grottes pleines d'or. En avant ! En avant ! il fallait partir. Carvès devait montrer la route, tenir ses promesses. Ou bien on l'y contraindrait par la force.

Tels étaient, d'après José Yrribaren, les propos qui se tenaient dans les cases. Carvès avait semé le mensonge ; la moisson levait.

— Ils y croient, patron, — disait le Basque à Carvès, — ils y croient, aux trésors. Vous en avez parlé le premier. Vous avez eu tort. Pour vous, c'était une blague, hem !... pour eux, c'est la vérité, maintenant.

— Je n'ai jamais dit à ces hommes un mot que je ne croyais. Je suis sûr de ce que j'avance.

— Alors, patron, il faut marcher. Vérité ou mensonge, vous êtes dans l'impasse. Eux, ils ne veulent plus rester. Dans quelques jours à peine, il n'y aura plus d'or, ici, ou si peu... Et puis il y a la fièvre ! Ils nous pousseront en avant. Ils vous forceront à dire ce que vous savez, par tous les moyens. Et si vous ne savez rien, alors ce sera pire. Il vaudrait mieux disparaître, fuir tout de suite.

— Non, — dit Carvès, — pas ça ! Laisse-moi.

Nous étions seuls.

— Carvès, — lui dis-je, — toute cette histoire était donc un mensonge. Et tu me mentais, le soir où tu as lié ma vie à la tienne sur le quai ; tu me mentais à bord de la *Mariquita*, tu as menti partout, à tout le monde.

— Non, — dit Carvès. — Tu ne comprends pas. Il y a plus de force dans un mensonge passionnément cru que dans une vérité raisonnée. Je n'ai jamais cru à l'Eldorado comme à une vérité mathématique ; mais j'ai puisé dans la légende la force que la science ne donne pas, la volonté de faire quelque chose de grand. Je n'ai pas réussi... encore. Ce ne sont pas les vérités qui mènent le monde ; ce sont les légendes, les mythes, les idées confuses. Ce n'est pas avec des vérités que l'on a établi les grandes dominations. Si j'ai menti à tout le monde, je me suis menti à moi-même, avec passion. Évidemment, mes données sont incertaines... qu'importe !

» Écoute, Jean, — reprit-il après une pause, — toutes les fois font des miracles. Sans le mensonge, peut-être ne serais-je pas parti, moi-même ; sans lui, tu ne serais pas venu ! Nous serions restés dans notre médiocrité stérile, en Europe. Nous avons tout brisé et nous nous sommes embarqués derrière une chimère, mais bien décidés à empoigner la fortune par les cheveux, à la première occasion. Il n'y a pas lieu de désespérer, au contraire ! Le mensonge nous donne la force de lutter ; la vérité, elle est toujours décevante, mesquine, bornée ; le mensonge vit, grandit de toutes les forces de notre désir ; il est sans limites. On n'aime pas la vérité ; on la craint ; mais on adore le mensonge !

J'écoutais, stupéfait de ce discours.

— Et qui te dit, — continua-t-il, — qu'un mensonge ne peut pas créer? Qui te dit que cet Eldorado, dont tu te moques maintenant, parce qu'il n'est pas une réalité palpable, immédiatement, qui te dit que mon mensonge ne va pas le faire surgir ? il sera parce que j'aurai cru en lui. Déjà, il était une réalité pour ces hommes qui nous suivent, parce que le mensonge a germé en eux. Il deviendra peut-être une réalité pour nous. On m'avait jadis conté une histoire, celle d'un moine du moyen âge qui croyait aux Iles Fortunées ; il est parti pour les chercher, et, s'il n'est jamais revenu, c'est peut-être qu'il les avait trouvées ! C'est notre histoire ! Ce sont des fables qui ont fait l'humanité.

Peu à peu, sa voix sourde pénétrait en moi-même, son accent dissipa mes doutes, ma tristesse, l'angoisse de ces derniers jours. Oh ! le terrible menteur, l'ensorceleur!

— Voilà pourquoi j'ai menti. La volonté de l'homme est capable de tout créer. La réalité est une vile matière, malléable au gré de l'homme puissant. Le puissant modèlera les hommes et la vie d'un pouce irrésistible. Mais il faut qu'il puise sa force, non pas dans les choses extérieures, en lui-même; il suffit qu'il imagine l'univers assez puissamment pour le façonner à son image. La science a d'abord été une fable. Songez aux grandes découvertes scientifiques ; ce furent dans le cerveau de ceux qui les conçurent des hypothèses, c'est-à-dire des rêves, et le monde s'est conformé à ces rêves harmonieux.

« Avec mon désir, doublé de ma force, je pétrirai à mon tour cette informe réalité. Une hypothèse peut ne pas se réaliser — c'est possible — mais une autre lui succède, et, celle-là se réalise. Si l'Eldorado n'existe pas, eh ! bien je trouverai autre chose, mais je suis sûr que je trouverai, j'en suis sûr, parce que cette richesse, elle est en moi, elle est ma substance et ma volonté, ma puissance encore non passée en acte.

— Et que vas-tu faire de ces hommes ameutés?

— Raviver encore le mensonge. Et partir avec eux...

— Pour là-bas ?

— Pour les montagnes, oui.

— C'est une folie.

— C'était aussi une folie que celle des peuples d'Israël. Des générations ont péri sur la route de Chanaan. Mais qu'importe que Chanaan n'existe pas, si le peuple qui cherche est glorieux et s'il accomplit la mission de son chef? Moi aussi, je suis un chef et tu vois que je suis assez menteur pour qu'on me croie et qu'on me suive. Et la preuve, c'est que tu es là !

Il parlait avec une ardeur que je ne lui avais jamais connue, presque mystique.

Il s'aperçut sans doute de son exaltation, car il reprit sur un ton plus calme :

— D'ailleurs, à quoi bon philosophailler ! Je suis un prospecteur, un simple prospecteur. Il n'y a pas assez d'or ici. Je vais en chercher ailleurs. Combien ont fait de la sorte ! Il n'y a que les persévérants qui touchent le but. Je ne suis pas sûr de trouver ceci ou cela, Chanaan ou un Eldorado ; mais je suis sûr de trouver quelque chose, demain ou dans dix ans. Si je ne réussis pas cette fois-ci, je réussirai la prochaine ou la dixième.

— Et tes hommes?

— Des outils, de la matière organisée. Les hommes, tu sais, cela se retrouve facilement. Ça ne vaut pas cher, sur le marché. Quand le marteau n'est pas bon, le forgeron le jette... D'ailleurs, — et il éclata de rire, — ceux-là veulent me suivre, et, après tout, ce sont eux-mêmes qui me poussent !

— Et les fonds qui t'ont été confiés?

— Bah ! l'argent roule... Va-t'en dormir, — conclut-il. — Il est tard.

Mais je ne m'endormis pas vite cette nuit-là. Lorsque le sommeil, vers l'aube, alourdit mes paupières, je vis Carvès, sous la forme d'un prêtre. Les mineurs, ses fidèles, l'obligeaient à sacrifier devant une large table d'or. Au-dessus était un tabernacle d'or, avec un voile d'or. Et les noirs, les blancs, et José et Pablo et Letchy et moi-même nous hurlions : « Montre-nous ton dieu? » Et Carvès tirait le rideau. La niche était vide. Tout s'écroulait dans un flamboiement.

Le soleil miroitait sur les parois de ma case.

***

Et la fièvre s'installa dans le camp.

Elle se glissa dans les cases avec la vapeur qui fumait de la terre humide, avec les relents de charnier que la forêt toute proche, toujours hostile, soufflait sur nous par bouffées, avec les moustiques susurrants qui hantaient nos nuits sans sommeil. La jungle prenait sa revanche. Les hommes s'étaient établis, brutaux, autoritaires, incendiant l'herbe et coupant les arbres : confiants dans leur dessein et dans leur exécution. Mais elle, la jungle, laissait faire, prenait son temps. Et puis, à son heure, elle les cueillait un par un par la gorge, et leur visage jaune, émacié, grimaçait sous une haleine qui puait la mort.

La première victime fut le Norvégien, un gaillard au torse de grenadier poméranien, une splendide carcasse. Comme il revenait à sa case, un soir, à la tombée de la nuit, il sentit le grand frisson en chape glacée sur ses épaules, se coucha et claqua des dents, toute la nuit. Letchy le gava de quinine. En trois heures, son visage rouge et plein fut évidé par un pouce macabre et apparut une tête de mort, où des prunelles élargies flambaient. Pour lui faire plaisir, Letchy lui fredonna, à voix très basse, une berceuse de son pays, un nom revenait sur sa bouche : Lillemore. Il délira trois jours et mourut. Il fallut six hommes pour le porter en terre

et l'on tira des coups de fusil sur sa tombe. Il s'appelait Dan Eriksen.

En l'espace d'une semaine, il y eut une vingtaine d'accès, tous très graves. Deux décès ; deux mineurs qui s'étaient grisés avec leur provision de tafia, un Anglais et un Danois, moururent dans le délire. Letchy se prodigua au chevet des fiévreux

On appelait cela la fièvre. Là-bas, on appelle tout la fièvre. Mais il y a vraiment de drôles de maladies dans les terres chaudes. Et je vous assure que celle-ci n'était pas une fièvre comme les autres.

Les mineurs suspendirent le travail. Carvès s'y attendait. José Yrribaren, qui tenait bon, l'avait prévenu.

Il restait une dizaine de blancs à peu près valides, jaunis et amaigris. Ils vinrent en délégation. Ces hommes endurcis étaient timides. Ils bafouillèrent. Carvès prit la parole.

— Mes amis, — dit-il, — je n'ai pas attendu votre démarche. Ce placer a donné ce qu'il pouvait. L'endroit devient moins bon. Je l'abandonne avec quelques noirs et le Basque pour les surveiller. Il continuera l'exploitation jusqu'à l'arrivée du ravitaillement et nous rejoindra alors où je lui indiquerai. Mes amis, ceci n'était qu'une étape. J'espère que vous n'avez pas douté de moi. Là où je vous conduis est la Fortune. Pas plus que moi, vous ne voulez rester ici. Partons.

Un homme rit grossièrement.

— Toi qui ris, — dit Carvès, — tu marcheras à côté de moi. Tu porteras mon fusil et mon portefeuille.

— Hurrah ! — crièrent quelques frénétiques.

— Hurrah ! — répétèrent les autres.

Le camp serait abandonné dans trois jours.

Le lendemain, Letchy grelottante agonisait de fièvre. Je ne quittai pas son chevet.

Le troisième jour, la fièvre n'avait pas diminué. Je dis à Carvès :

— Je vais rester près d'elle avec Pablo. Je remplacerai José. Nous te rejoindrons ensuite.

Il approuva. Nous eûmes une longue conférence au cours de laquelle il m'exposa la direction qu'il allait suivre.

Il me laissa des cartes, des notes, les instruments d'orientation.

— Il n'y a pas à se tromper, — dit-il.

Carvès partit pour la conquête, avec tous les blancs, pour le rush final ! Et c'est ainsi que je demeurai seul, au chevet de mon amie délirante, dans une pauvre case, avec la jungle et la fièvre.

(A suivre.)

LOUIS CHADOURNE

DANS LES PAYS RHÉNANS

Il n'est peut-être pas sans intérêt, dans les circonstances présentes, de noter quelques observations prises dans les pays rhénans que nous occupons depuis l'armistice.

Les Français qui ont la garde du Rhin vivent au milieu des Allemands. Cela suppose des échanges multiples et même des échanges de politesse. Se conduire en vainqueur est une attitude facile à ceux qui disposent de la puissance ou de la fortune. L'uniforme protège le militaire, mais il y a aussi des civils, des fonctionnaires, des femmes, des enfants. Les préoccupations matérielles d'une mère de famille s'aggravent d'une ignorance de la langue et des habitudes du pays. C'est heureux qu'elle refoule ses sentiments pour composer avec la marchande de beurre ou le fournisseur de lait, quand les ressources de nos coopératives et de nos cartes d'alimentation sont insuffisantes. Bon gré mal gré il faut descendre de sa tour d'ivoire et se mêler aux Allemands.

L'habitation est à partager avec eux. Et le problème ne fut pas commode de loger une armée de 75 000 hommes. Sans doute les casernes et bâtiments militaires se trouvaient libres puisqu'il ne devait plus y avoir un seul soldat allemand sur la rive gauche du Rhin. Le secteur qui s'étend sur cette rive, de l'Alsace à Bonn et Düren, comprend des régions fertiles, riches mais déjà très populeuses : le Palatinat, une partie de la

Hesse et du Rheinland et les têtes de pont de Mayence-Wiesbaden. Les trois corps d'armée formant « l'Armée française du Rhin » ont le siège de leur état-major à Bonn, Wiesbaden et Neustadt an der Haardt. L'état-major général est à Mayence. Nous avons trouvé de nombreuses et vastes casernes que nos soldats ont occupées et vite remplies. A Trèves nous disposons d'une dizaine de casernes, mais nos effectifs dépassent 12 000. A Landau la garnison est de 6 000 hommes; sous le régime précédent elle était de 2 000 seulement. Les autres bâtiments publics ont été respectés. Nous avons tenu tout particulièrement à ne pas user des écoles primaires, des réal-schulen et des lycées, afin de ne pas interrompre l'instruction à laquelle nous attachons tant de prix. La crise du logement revêt aux Pays Rhénans des caractères particuliers. Grâce aux organisations municipales, et aux mesures que nous avons édictées, grâce à notre faculté d'adaptation, nulle part les solutions n'ont manqué. Aujourd'hui les droits et les devoirs de chacun sont nettement codifiés.

Les officiers, les sous-officiers mariés, les fonctionnaires civils sont la plupart logés avec leurs familles chez l'habitant. Ils ont la faculté d'être meublés ou de faire venir leurs meubles personnels. C'est le régime du logement meublé qui prévaut. Le nombre de pièces, les attributions de mobilier, chauffage, éclairage sont en rapport avec le grade. Le colonel marié aura six pièces meublées et le lieutenant marié deux. Suivant inventaires détaillés vous recevrez lits, chaises, rideaux, assiettes, verres et couteaux. C'est un jeu pour quelques femmes de réclamer jusqu'au dernier couteau. Un président de la Commission des logements est vite débordé s'il écoute madame X qui veut un canapé comme madame Y, ou madame Z qui exige que toutes ses tapisseries soient changées parce qu'elle n'aime que les teintes claires. L'administration allemande fournit sans trop de retard. Les factures sont arrêtées à des prix avantageux : autant de moins au compte des réparations. Au début de l'occupation, le linge était vraiment rare en Allemagne; les serviettes et les draps de lit étaient quand même délivrés, mais le drap de lit ne dépassait guère le format de la serviette et les prix d'inventaire étaient énormes.

Par contre un ménage « touche » invariablement ses deux lits jumelés. On ignore ici le grand lit à deux places de chez nous. Les plus modestes campagnards ont chacun leur lit. Depuis Victor Hugo, il n'y a d'ailleurs aucun progrès dans la manière de les faire. Le matelas est divisé en trois morceaux qui ne joignent jamais bien. Les draps et couvertures sont trop courts pour être « bordés ».

Aucune calamité n'est comparable à la cuisine commune. Mettre deux familles sous le même toit, cela conduit à des arrangements extraordinaires et à des surprises. Rien n'est plus ardu que de prévoir une deuxième cuisine quand la maison n'a été bâtie que pour une seule. Malgré l'ingéniosité déployée des deux côtés toute tentative peut demeurer vaine. Alors c'est la cuisinière allemande et la cuisinière française face à face ! Que de haines se sont fortifiées devant les fourneaux! Il y eut des périodes où les Allemands avaient une ration de viande hebdomadaire et les Français une à chaque repas. Qu'on juge de l'envie que devaient susciter de telles comparaisons. Les maîtresses de maisons ont une tâche bien ingrate en Pays Rhénans. Beaucoup ont recours à l'ordonnance pour faire la cuisine. Celui-ci du moins s'entend avec la cuisinière. Et quand madame n'a ni l'ordonnance ni la cuisinière, elle peut en être réduite à préparer elle-même ses repas à côté de la domestique étrangère !

Que de complications avec le chauffage et l'éclairage, quoique les règlements aient tout prévu! Si vous entrez en conflit avec votre propriétaire, ne le regrettez pas, l'expérience en vaut la peine. Elle éclairera bien des points délicats et permettra de comprendre des événements autrement importants. L'Allemand est retors, il déploie des trésors d'habileté et de patience pour rouler son partenaire. Au reste beaucoup de propriétaires sont courtois et fort obligeants. Les marchands et les négociants ne semblent pas avoir adopté ces procédés. Ils ont une large compréhension de leurs intérêts, mais ils savent retenir et mettre en confiance leurs clients.

Les Français, en pays d'occupation, forment des colonies séparées où règnent les qualités maîtresses de notre race, l'élégance, le charme, et la bonne entente. Naturellement la danse y est en honneur. La cuisine française a beaucoup de

peine à s'affirmer dans les conditions actuelles. Les grandes réceptions de Coblentz, Mayence et Wiesbaden ont tout le décorum et le prestige qu'il convient. Comme aux concours hippiques, courses et tournois de tennis, c'est une occasion pour les Américains, Anglais, Belges et Français de fraterniser. L'élément étranger local est complètement absent. Cependant à des fêtes officielles ou au 14 juillet les représentants de l'administration ont figuré. Il peut y avoir échange de cartes et des invitations réciproques pour des représentations théâtrales ou des concerts, mais les deux éléments ne se sont pas rencontrés à la même table de dîner ou de thé.

Les rapports officiels sont faciles et corrects. Les fonctionnaires se montrent consciencieux et empressés. Les agents qui doivent le salut n'y manquent jamais. Les grandes familles observent une réserve fort digne. Le commerçant est d'une obligeance extraordinaire. Le paysan dans les champs salue volontiers. Les enfants sont les mêmes que dans tous les pays du monde. On en voyait davantage autrefois jouer avec nos soldats. Ils sont d'une grande gentillesse. Beaucoup disent bonjour en français. Quand vous avez une panne d'auto dans un village écarté, les enfants s'approchent sans crainte et grimpent même dans l'auto si vous les laissez faire. Il ne semble pas qu'on leur ait fait la leçon contre nous. En tout cas ils l'ont oubliée.

Et nos soldats ? Ils se sont vite adaptés. Ils comprennent. Ils en imposent moins par leur allure que par leur bonhomie habituelle, la manière de se conduire, leur calme, leur sobriété. Ils tiennent du soldat de Custine et de Hoche. Le vieux poilu avait un grand prestige. Les jeunes classes raconteraient facilement des histoires, mais elles n'ont pas d'histoire. Notre occupation militaire est en somme très douce. Les Allemands sont surtout étonnés de la discipline à la française qui sait tout obtenir avec si peu de fracas, et de la déférence cordiale et simple entre soldats et officiers. Ils admirent le grand bon sens de nos hommes. D'ailleurs il y a de la tenue ! Existe-t-il une plus belle garnison que Trèves? Et Mayence et Wiesbaden ! Aux grandes occasions, quand nos troupes défilent, nous sommes justement fiers. Les Allemands peuvent voir et juger.

Il n'y a pas lieu d'être surpris que le soldat français et la petite Rhénane arrivent à s'entendre. Que peuvent les préjugés et les principes contre la plus grande force de la nature? On a renoncé depuis longtemps à afficher des noms aux portes des églises ou à couper de blondes chevelures. Moralistes et patriotes n'ont rien trouvé à opposer à la jeunesse.

D'ailleurs la race est de superbe apparence, saine et vigoureuse. De tous temps les filles du Rhin ont joui d'un renom de beauté que musiciens, peintres et poètes ont célébré à l'envi. Elles n'ont point dégénéré. Les jours de fête elles sortent par groupes joyeux, elles vont dans la montagne ou dans la forêt suivies de leurs admirateurs qui jouent de la mandoline. Les parents ne figurent pas dans ces cortèges. Ce sont des mœurs qui semblent d'un autre âge et qui ne manquent pas de grâce.

Les mariages entre militaires d'occupation et femmes rhénanes tendent à augmenter malgré toutes les entraves qu'on y apporte. Il n'a pas été publié de statistiques françaises. Sir L. Worthington Evans, du parlement britannique, a produit le chiffre officiel de 112 officiers ou soldats anglais mariés à des Allemandes au 31 décembre 1920. Si on en croit certains journaux locaux, les mariages germano-américains atteindraient plusieurs milliers. Les Allemands ne favorisent pas ces unions et les déclarent nulles si elles n'ont pas été célébrées devant un représentant de la loi allemande. Les Français prétendent s'en passer et ne veulent avoir recours qu'aux autorités militaires françaises. Où en est la question exactement? En tout cas il serait sans doute d'une bonne politique de se mettre d'accord et de sauvegarder les droits des femmes rhénanes afin que leur exemple soit suivi s'il y a lieu.

On ne peut pas vivre côte à côte sans participer à la vie des Allemands. Nous empruntons leurs services publics, leurs postes, leurs téléphones, leurs moyens de transport, leurs domestiques. Nous fréquentons leurs concerts, leurs théâtres, leurs cinémas. Nous assistons à leurs jeux, à leurs travaux. Nous leur empruntons leurs médecins et leurs médicaments. Leurs trains vont à l'heure, les téléphones sont rapides, les gares propres. Contrairement à ce que nous pensons en France

li y a beaucoup plus de fonctionnaires que chez nous. Les bureaux en sont encombrés et les gares en connaissent une diversité extraordinaire. Ce n'est pas seulement dans les usines que l'organisation étonne l'étranger. A la campagne les paysans qui obtiennent des rendements surprenants, accomplissent, semble-t-il, les mêmes besognes à la même heure. Si vous voyez un viticulteur tailler sa vigne vous pouvez être sûr que dans les vignes voisines on ne se livre pas à une autre tâche. C'est comme s'il y avait un mot d'ordre. Le jour de transport du fumier tout le monde charrie du fumier. Les méthodes scientifiques nouvelles de culture sont appliquées partout. Les propriétaires suivent les enseignements des écoles d'agriculture et assistent fréquemment à des démonstrations pratiques.

Nulle part dans le Palatinat ou en Rhénanie on ne sent une fatigue de la terre ou un abandon partiel résultant des épreuves de la guerre. L'abondance des moissons est générale. Les villages sont bien tenus, les immeubles réparés et repeints. On élève des constructions neuves malgré le prix exorbitant de revient. Il en est de même dans les villes. Ludwigshafen s'agrandit de quartiers entiers, de cités ouvrières modèles.

Les productions théâtrales sont riches, touffues, souvent hardies. Les théâtres n'ont rien perdu de leur clientèle d'avant-guerre. De larges destinées sont encore assurées à la musique allemande avec Strauss, Schreker, Korngold. En médecine, en chimie, en littérature on ne constate que d'abondantes productions. L'industrie est florissante et distribue de gros dividendes. On assiste, tout au moins dans les pays occupés, à une véritable renaissance de l'Allemagne. La dépréciation du mark n'agirait dans un sens que pour favoriser les exportations. Elle pèse en tout cas sur les classes pauvres et les petits rentiers.

On se demande comment les Allemands peuvent vivre avec la cherté excessive de l'alimentation et de l'habillement. Dans le Palatinat, en février 1921, il faut 14 marks par personne et par jour pour se nourrir. Un bon ouvrier gagne 50 marks par jour. Il subsiste de l'organisation de la guerre des cartes d'alimentation, mais seulement pour le lait, le beurre, les œufs et le pain. Un œuf coûtait cet hiver 3 marks 20. Avec la carte d'alimentation on avait droit à un œuf par semaine à raison de

1 mark 50 seulement. Les sociétés et les municipalités se sont ingéniées à créer des coopératives qui ont rendu de grands services. Les enfants ont sans doute particulièrement souffert. Dans les campagnes ils ont l'air solides et robustes. Il n'en est pas toujours de même dans les villes. La natalité a cependant repris une marche ascendante et la mortalité du premier âge a diminué du fait que l'allaitement au sein a prévalu, puisque le recours aux laits artificiels ou au lait de vache devenait impossible. Le nombre des enfants a quelque chose de troublant pour nous, aussi bien dans les villes que dans les villages. Pareilles constatations ne se font guère qu'en Chine. L'enfant donne aux paysages et aux choses d'Allemagne une note spéciale. C'est peut-être la plus importante à retenir.

L'occupation militaire, qui garantit au plus haut degré les biens et les personnes, n'en gêne pas moins des populations que nous désirons ménager. Elle rapporte à quelques mercantis et trouble les habitudes et les aises des classes bourgeoises. De rares maisons se prêtent à un partage convenable. L'officier le plus réservé ne peut éviter les empiétements et les indiscrétions de son personnel. Le billet de logement est partout considéré comme un impôt dont on tient à se libérer. En Rhénanie les villes commencent à construire des logements pour officiers. Ce sera un grand progrès. Il restera à répartir avec plus de fixité les principales unités. Les changements deviendraient onéreux et vexatoires.

De grands avantages peuvent découler de notre occupation, non point dans le sens qu'on y attache généralement, car les différences s'accusent et font repousser l'annexion, mais pour une meilleure entente. Bien des malentendus se dissipent. On peut juger par soi-même et de très près. Au cours de maintes expériences l'observation impartiale se donne libre cours. Des comparaisons s'imposent. Nous recevons des leçons, mais nous en donnons aussi. Il en résulte une influence et une pénétration réciproques qui se traduiront par des échanges commerciaux et en définitive par un rapprochement.

Dans quinze ans il est impossible de dire ce qui se sera produit. Beaucoup de nos compatriotes s'attendent à recueillir des fruits faciles. Quand nos troupes pénétrèrent en Rhénanie,

où le souvenir de la Révolution, de Hoche et de Napoléon n'est pas encore éteint, les habitants avaient, dit-on, préparé des drapeaux tricolores. Ils comptaient sur une occupation souveraine et sur une administration directe. Depuis, les populations ont passé par des sentiments très divers. Il y a eu les jours de la République rhénane et du séparatisme. Il est à craindre que la haine de la France, si cultivée au delà du Rhin, ait progressé sur la rive gauche. Une cérémonie comme celle de Bingen en juillet 1919 ne paraît pas susceptible de se reproduire en 1921. Elle marque tellement une époque que je l'esquisse dans ses grandes lignes.

Il existe dans le cimetière de Bingen un monument érigé en l'honneur des soldats hessois qui avaient servi dans la grande armée de Napoléon Ier. Le général Mangin voulut par une cérémonie solennelle rappeler cette fraternité d'armes et relier le passé au présent. Le décor avait été bien choisi. Bingen est situé sur le Rhin en face de la Germania, dans la vallée prodigieuse qui semble fermée à l'est par la haute muraille de Niederwald et qui s'épanche à l'ouest vers Mayence et le Taunus. C'est un pays de vignobles non loin de Rüdesheim et de Johannisberg sur l'autre rive.

Les autorités allemandes sont rassemblées au Burg Klop pour souhaiter la bienvenue au général. Il salue d'un geste large. Le maire lit son discours et tremble fort. Le général impassible répond : « La France n'oublie pas, elle sait rester fidèle aux soldats qui ont combattu avec elle pour la liberté. La paix est revenue parmi nous, les temps sont changés cependant. Il est consolant de se reporter à des jours de fraternisation et de mutuelle concorde. » Les deux hommes face à face ne bougent pas, ils ne se serrent pas la main.

Pour se rendre au cimetière, on croise des foules endimanchées, curieuses et respectueuses à la fois. Le monument des soldats de Napoléon marqué d'une aigle impériale s'élève dans un vieux cimetière abandonné rempli de feuillages et de fleurs. Au milieu d'un flot pressé de Français et d'Allemands, des discours sont prononcés. Les descendants des soldats de Napoléon sont là et font entendre des paroles de mutuelle sympathie et de rapprochement. Le soir, au bal de la municipalité, toutes les petites Rhénanes dansaient, sous l'œil de leurs

parents attendris, avec des militaires français. Je ne sais si à Bingen même ces fêtes ont eu des lendemains.

Les relations qui se sont créées entre médecins français et médecins allemands méritent d'être exposées. La pénurie des médecins militaires obligea dès le début de notre occupation à recourir à des médecins du pays, soit pour les militaires eux-mêmes, soit pour leurs familles. De plus il se trouvait des postes isolés où il ne pouvait pas en être autrement. Des confrères furent requis d'abord avec quelque appréhension, puis bientôt sans hésitation, car ils se montrèrent empressés et dévoués. Peut-être il aurait mieux valu doter largement nos armées de médecins qui auraient exercé dans le pays la plus salutaire influence. Mais on n'a pas envisagé, comme dans nos colonies, une telle extension du prestige médical. Les crédits de propagande reçurent des destinations d'un autre ordre. Le renforcement du cadre des aumôniers indiquait des préoccupations plutôt confessionnelles. Nous continuâmes à compter sur nos confrères indigènes. Nos grands hôpitaux employèrent des gynécologistes, des spécialistes dont nos cadres militaires étaient dépourvus. Nous trouvâmes en pays occupés des établissements modèles, mais leur avenir aurait été compromis s'il avait fallu se passer des techniciens du pays, électriciens, ouvriers d'art, radiographes, bactériologistes, mécaniciens. Peu à peu les concours nécessaires vinrent à nous. Nous avons aujourd'hui la satisfaction de disposer pour l'armée du Rhin et pour les familles françaises de grands hôpitaux qui rivalisent avec les plus fameux d'Europe et qui fonctionnent mieux que sous le régime allemand. Nous renouons une tradition. Quand Napoléon Ier entra à Trèves, il fut frappé de la façon défectueuse dont étaient soignés les malades. Chaque congrégation s'en adjugeait un certain nombre et les traitait à sa fantaisie. Napoléon Ier réunit tous ces malheureux dans un hôpital central qui est actuellement l'hôpital municipal de Trèves et promulgua des règlements qui assurèrent l'ordre et la méthode jusqu'à nos jours. A cet hôpital, où le souvenir de Napoléon est encore vénéré, la plus belle salle est appelée salle Napoléon.

Avec un éclectisme très large il faut faire appel à des élé-

ments divers, les coordonner, les joindre ensemble, les animer d'un élan solidaire et les mener au but. Ce n'est pas une tâche facile d'unifier un personnel comprenant pour un seul hôpital des médecins français et des médecins du pays, des sœurs allemandes et des infirmières françaises, des militaires français, annamites et malgaches, des ouvriers rhénans et de la main-d'œuvre du génie, des femmes allemandes et des soldats français. Le succès d'une pareille entreprise prouve que les tendances égoïstes et particularistes peuvent être disciplinées utilement.

Dans l'intérêt général et pour le plus grand bien de l'hygiène de nos troupes nous avons conservé les institutions scientifiques du pays et nous les avons fortifiées. Le grand laboratoire bactériologique du Palatinat a été maintenu dans les bâtiments de l'hôpital militaire de Landau. L'institut de Trèves, dont l'importance est considérable, n'avait plus les installations répondant à sa mission. Il est venu à nous et nous lui avons ménagé dans l'hôpital même de la garnison une place digne de lui. Par le simple jeu d'une collaboration confiante, nous avons assuré la continuité d'une œuvre admirable dont bénéficie l'occupation. Notre thérapeutique étayée sur des données scientifiques acquiert une grande sûreté, et les éléments d'information pour la lutte contre les maladies épidémiques et contagieuses ne peuvent pas nous échapper. Nous sommes ainsi rentrés dans l'intimité d'organisations que nous devions contrôler et qui ont offert d'ailleurs les plus sérieuses garanties.

Les lois d'hygiène, comme les lois sociales qu'elles complètent naturellement, sont des mieux établies en Allemagne et partout obéies. Il existe un réseau de défenses rationnelles surveillé par des médecins fonctionnaires armés de pouvoirs efficaces. La tuberculose pulmonaire comporte la déclaration obligatoire. La lutte contre les maladies vénériennes a été entreprise avec beaucoup de hardiesse. Les caisses de retraite et d'invalidité ont inscrit les maladies vénériennes au même titre que les autres maladies comme motivant indisponibilités et chômages. Un projet de loi prévoit leur déclaration obligatoire.

Nous avons donc profité de la coopération allemande. Un défaut dans notre armature guerrière nous l'avait imposée. Elle

a tourné à notre bénéfice et on ne peut qu'en augurer les plus larges résultats. Le médecin est à la fois un homme de science et un être de pitié et de bonté. Quelle que soit son origine, il a le même idéal professionnel et les mêmes aspirations élevées. Se rencontrant au chevet des malades, il n'est pas étonnant que médecins français et médecins rhénans se soient trouvés unis et se soient compris. Pourquoi ne seraient-ils pas les précurseurs d'un ordre nouveau, d'une foi morale moins incertaine ? Tout au moins dans les Pays Rhénans, autour de nous, c'est un devoir de préparer le désarmement des esprits. Nous n'avons jamais eu qu'à nous louer de la courtoisie des confrères étrangers, de leur science et de leur zèle.

Des preuves d'attachement n'ont pas manqué chaque fois que nous avons fait appel aux compétences locales. Nous avons tenu à garder dans nos hôpitaux des sœurs que nous savions avoir soigné avec dévouement des blessés français pendant la guerre. Notre intervention auprès des plus hautes autorités ecclésiastiques fut généreusement secondée. Nous nous inclinons devant ces femmes de bien. L'une d'elles fut simplement héroïque. Ayant demandé à servir aux contagieux, elle avait contracté au cours d'une épidémie une affection grave. A peine rétablie elle exigea de reprendre sa place au chevet de nos soldats les plus dangereusement atteints. Elle a succombé. Un matin d'hiver, dans la cour retirée d'un cloître, des clairons français vinrent rompre le silence et ouvrirent le ban. Un général s'avança vers de pauvres sœurs assemblées qui ne comprenaient même pas notre langue et il loua celle qui était morte pour les nôtres.

Le travail de pénétration se fait lentement. Il est fatal. Le nombre croissant des mariages mixtes en fournit une preuve qui a déjà été rapportée. La différence de langue qui constitue un des plus sérieux obstacles tend à s'atténuer. On est étonné de l'empressement de nos compatriotes à se perfectionner en allemand. Les cours de français professés dans toutes les villes sont très suivis. Il a fallu refuser des élèves au lycée de Mayence et à l'école de droit. Les événements actuels soulèveront encore beaucoup de difficultés et de passions. Les pays occupés sont menacés d'être pris entre deux douanes.

Aussi il faut voir depuis les déclarations de Londres avec quelle rapidité les trains emportent vers la rive droite les marchandises qui peuvent échapper. Les routes sont encombrées de tracteurs automobiles qui déménagent hâtivement la région menacée. Espérons que si on reporte la douane au Rhin on adoptera au contraire des mesures avantageuses aux Pays Rhénans et qu'un véritable mouvement d'échanges se développera du côté de la France. L'intérêt rapproche aussi. Est-ce que la concurrence ne gênera pas certains commerçants de chez nous? Des malentendus naîtront encore parce qu'on ne distingue pas entre les Rhénans et les autres Allemands. Les différences sont grandes cependant. Dans une province occupée, un administrateur habile avait obtenu que des négociants voulussent bien participer à la foire de Lyon. Leur demande fut retournée.

Sans revenir à la « République rhénane », il y aurait peut-être des formules à définir. Le Reich s'attache à combattre toutes les velléités séparatistes en Pays Rhénans. Les fonctionnaires sont choisis : ce sont pour la plupart des Prussiens qui exercent une emprise sérieuse sur la population. Les relations franco-rhénanes auraient changé sans doute de caractère, si l'établissement d'une administration directe avait pu corriger ce que l'occupation a de limité.

JOSEPH VASSAL

Avril 1921.

L'EXPOSITION FRAGONARD

Le plaisir que nous donne une œuvre d'art est toujours complexe; il l'est particulièrement quand il s'agit d'ouvrages d'une époque assez éloignée pour que nous nous soyons fait d'elle une de ces images approximatives et flatteuses où se complaît la rêverie. Il s'y mêle tout ce que nos lectures, nos voyages, ont déposé dans la mémoire touchant cette époque disparue. La frise des Panathénées s'enrichit du reflet des dialogues de Platon : ombre mouvante des platanes de l'Ilissus, troupe gracieuse des amis de Lysis assemblés dans la palestre, écho de la parole de l'Étrangère de Mantinée; derrière une fresque de Gozzoli ou de Mantegna se meut pour nous une humanité à passions fortes, avide de savoir et de beauté, enivrée de l'antiquité retrouvée. De même les tableaux de Fragonard. A travers eux on croit apercevoir le monde brillant de la fin du XVIIIe siècle, raffiné, libertin et sentimental ; pour bien des gens, il semble que dans les deux syllabes de son diminutif familier de « Frago » tienne la société française d'avant 89. C'est une des raisons de sa gloire.

Mais il faut se défier de ces associations d'idées qui se forment autour de l'œuvre d'un artiste, si plaisantes qu'elles soient à l'imagination ; outre qu'elles ne sont pas bien exactes, elles risquent de nous dissimuler sa physionomie véritable et de nous tromper sur sa valeur. Tempérament extraor-

dinairement impressionnable, Fragonard s'est trouvé, peut-être fortuitement, devenir un moment le peintre des boudoirs et des « folies », il en a donc souvent reflété les goûts : les mœurs que nous montrent les contes et les mémoires expliquent bien des *Jets d'eau*, des *Pétards*, des *Chemises enlevées*. Il est bon de le savoir et de se rendre compte de ce que l'œuvre de Fragonard doit à l'influence des sociétés qu'il a hantées ; non pour y attacher une importance particulière, mais tout au contraire pour ne pas donner aux traits où elle se révèle plus d'importance qu'il ne faut. Nul ne songe à mettre le caractère principal d'un drame de Calderon dans les préciosités de la langue et du sentiment, d'un chapitre de Rabelais dans la grossièreté des plaisanteries, ni d'un roman de Voltaire dans certaines grivoiseries un peu fortes. Cela est de leur temps, et à ce titre intéresse l'histoire ; cela n'intéresse qu'accessoirement la littérature. Ce n'est point par leur ressemblance avec leur époque qu'un grand écrivain, un grand peintre méritent qu'on les admire, c'est plutôt par où ils en diffèrent, par où ils la dépassent.

Il faut donc, si l'on veut voir clair, cesser d'identifier Fragonard avec la société du temps de Louis XVI comme de confondre Watteau avec celle de la Régence. L'exposition organisée avec tant de succès au Musée des Arts décoratifs par M. François Carnot, au profit du Musée Fragonard qu'il vient d'installer à Grasse dans l'ancienne demeure de la marquise de Cabris, sœur de Mirabeau, est une occasion probablement unique de chercher à dégager le vrai caractère de ce grand peintre français. On a rassemblé là un nombre considérable de peintures et de dessins ; bien qu'il manque quelques tableaux importants, par exemple les panneaux célèbres exécutés pour madame du Barry qui ornent à New-York l'hôtel de M. Frick, cette réunion est du plus grand prix pour l'étude. Fragonard a été si influençable par tout ce qui l'entourait, ses tableaux sont, à une même période de sa vie, d'une facture si différente, qu'il est fort difficile d'en établir la chronologie : aucun de ses biographes ne s'y est aventuré. C'est pourtant la première chose à faire si l'on veut s'expliquer un artiste. Aujourd'hui, devant ses œuvres rapprochées, et avec l'aide d'un catalogue où M. Georges

Wildenstein a mis la science acquise dans la préparation d'un ouvrage qui apportera sans doute du nouveau, on peut, sans trop de peine, se faire une idée juste de l'évolution de son talent.

Né, comme on sait, à Grasse, en 1732, il vient dès douze ans à Paris où son père est appelé par ses affaires. Placé d'abord chez un notaire, il ne tarde pas à vouloir être peintre. Après quelques mois passés chez Chardin, il entre chez Boucher qui le forme en le faisant travailler avec lui. Ses progrès sont si rapides qu'à vingt ans, sans qu'il ait suivi les cours de l'Académie, il obtient d'emblée le prix de Rome. Le sujet était *Jéroboam sacrifiant aux idoles*; on peut voir la toile au pavillon de Marsan; elle est artificielle, tient de Troy, de Coypel, de Boucher, mais dénote un singulier don de peintre et n'a presque rien d'un travail d'écolier. En ce temps-là, les lauréats, avant de gagner l'Italie, faisaient un stage à l'école des Élèves protégés. Quoique Fragonard y reçoive les leçons de Van Loo, Boucher reste son conseiller et son modèle. Déjà pourtant la curiosité qu'il gardera, sa vie durant, de toute bonne peinture s'accuse dans l'étude assidue qu'il fait d'un maître vers lequel on ne croirait pas que son éducation ni ses goûts dussent le porter : il fait une copie de la *Danaé* de Rembrandt et deux de sa *Sainte famille au berceau* que possédait Crozat. Les deux dernières figurent à l'exposition, elles sont à la fois très intelligentes et très personnelles. Il gardera toujours quelque chose de cette rencontre avec Rembrandt.

Enfin, en 1756, il part pour Rome. « Mon cher Frago, lui dit Boucher, tu vas voir Raphaël et Michel-Ange. Je te le dis en confidence et en ami, si tu prends ces gens-là au sérieux, tu es f... » Je ne sais si le conseil était bon, il n'était pas superflu, car Frago était beaucoup plus capable qu'on ne l'imagine de prendre « ces gens-là » au sérieux. Son premier contact avec la Ville éternelle le trouble au dernier point. Il est trop artiste pour n'être pas attiré par les plus grands maîtres, trop peu sûr de lui pour s'abandonner à eux. Il se montre dès lors tel qu'il sera toujours, mobile, incertain de la voie à suivre. Une phrase de Natoire, directeur de l'Académie, malgré son orthographe fantaisiste et son style

le peint à merveille : « Fragonard, avec des dispositions, est d'une fasilité éthonante à changer de party d'un moment à l'autre, ce qui le fait opperer d'une manière inégalle ». Et Cochin, chargé du rapport sur les pensionnaires, note « sa défiance outrée de soy-même ». Nous sommes loin de l'assurance qu'on lui suppose en général. Par modestie, — c'est lui même qui s'en explique, — il se décide pour des peintres de second ordre, Baroche, Pierre de Cortone, Solimène, qu'il se croit plus capable d'égaler. Le séjour d'Italie risquerait de tourner assez mal si, par bonheur, n'arrivait l'abbé de Saint-Non, en voyage d'étude, avec Hubert Robert. L'abbé l'emmènera à Venise où il verra Tiepolo, l'enverra à Naples ; il l'installe avec lui pendant deux mois à la ville d'Este à Tivoli, un des plus beaux endroits qui soient au monde. Robert aidant, Fragonard découvre les ruines, les arbres, le ciel, les eaux : il devient paysagiste, et le restera. Ses sanguines de ce temps ont un très grand charme, elles sont fidèles, élégantes et libres. « Je n'ai jamais vu, dit Mariette à leur propos, de crayon plus flatteur que le sien ».

Il rentre à Paris, riche de trop d'acquisitions diverses, fort empêché du parti à prendre. Peindra-t-il la fable ou l'histoire? Pour se faire agréer à l'Académie il songe d'abord à « Renaud et Armide », — les esquisses, que nous avons, sont d'un lyrisme qu'il n'a pas dépassé. Trois, quatre projets sont abandonnés tour à tour. Enfin une représentation d'opéra décide de son choix : il fera le *Corésus et Callirhoé* que conserve le Louvre, non sans avoir encore changé plusieurs fois sa composition. Le tableau, qui sent fortement l'Italie du XVIIe siècle et le cinquième acte à grand effet, lui vaut un triomphe : défauts et qualités plaisent également. Le roi achète la toile. Fragonard reçoit un logement au Louvre. On le croit parti pour la grande peinture et pour la gloire... Il en est déjà dégoûté : quelques difficultés de paiement qu'il rencontre, une défiance peut-être aussi de ses moyens, ont fait tourner le vent. Au salon de 67 il n'envoie que deux cadres sans importance, rien à celui de 69. Déception de la critique et du public. Que fait-il? Il s'est laissé commander *les Hasards heureux de l'Escarpolette*,

dont Doyen n'a pas voulu se charger, il est devenu le peintre des petites maisons de financiers. « On prétend, gronde Diderot, que l'appât du gain l'a détourné de la belle carrière où il était entré et qu'au lieu de travailler pour la postérité il se contente de briller aujourd'hui dans les boudoirs et les garde-robes ». Il n'y a, en tout cas, pas fixé sa manière, car l'*Escarpolette* est aussi minutieuse d'exécution que telle autre toile de la même époque l'est peu.

Il est à la mode, chacun veut de sa peinture. Pour Versailles on lui demande deux dessus de portes; madame Du Barry s'adresse à lui pour orner son nouveau pavillon de Luciennes; la Guimard le charge de décorer le salon de l'hôtel qu'on lui bâtit Chaussée d'Antin. Un peu plus tard, ce sont des *Jeux d'enfants* pour M. de Saint-Julien, *la Fête de Saint-Cloud* pour l'hôtel de Toulouse, *les Religions du monde* pour Courtin de Saint-Vincent, sur un thème anti-religieux que cet ami de Voltaire dut lui fournir. Il se plie à tous les programmes avec une surprenante souplesse et change au jour le jour de ton et de manière. Ni le succès ni les années ne fixent sa mobilité. Il est si sensible à toute belle peinture qu'il ne résiste à aucune de celles qu'il voit, il va d'un maître à l'autre selon l'occasion, l'humeur du moment. En 1767, il travaille dans la galerie des Rubens au Luxembourg, c'est assurément l'origine des admirables *Baigneuses* du Louvre. En 1769, il a la révélation de la Hollande. A-t-il seulement subi l'attrait d'un cabinet célèbre comme celui que Randon de Boisset était allé former aux Pays-Bas, aidé des conseils de Boucher? A-t-il fait, lui aussi, le voyage, emmené par quelque riche amateur? Les raisons alléguées par Portalis et M. de Nolhac rendent probable cette dernière hypothèse. Au reste, peu importe ; le fait est là. La peinture hollandaise l'a conquis simultanément dans ce qu'elle a de plus libre et dans ce qu'elle a de plus précis et de plus grave. On voit au pavillon de Marsan deux portraits de la famille d'Harcourt, sabrés à grands coups de brosse comme le *Guitariste* de la salle Lacaze, qui ne s'expliquent pas sans Frans Hals, et quelques paysages, avec un moulin dans le fond et de beaux ciels nuageux, d'un faire si soigneux, si retenu, si égal qu'on les dirait à première vue de la main d'un Ber-

ghem, d'un Wynants, presque d'un Ruysdael. Qu'un peu après, en 1774, il refasse avec Bergeret le voyage d'Italie, nouveau changement : il cède une fois de plus à la magie des jardins romains. N'en retrouve-t-on pas le souvenir, leurs puissantes gerbes d'eau lancées vers le ciel, leurs cascades de verdures penchantes, transposées par l'imagination d'un poète, argentées par une lumière d'Ile-de-France, dans le beau tableau de la Banque?

Tant de diversité plaît, mais déroute. Comment s'en étonner pourtant? Tel Fragonard est dans son art, tel il est dans la vie. Au moment même où il semble le plus lancé dans la société galante, il épouse tranquillement une petite bourgeoise de son pays, qui touche agréablement la miniature, point jolie, point gracieuse, avec de beaux yeux seulement et un accent de là-bas que les Parisiens trouvent « horrible ». Il est enchanté. Il se range. Bientôt il est père de famille. Mais sa mobilité d'humeur, son dégoût de toute contrainte, il les fait sentir à ses clients : les tableaux de Versailles ne seront jamais faits, les panneaux de madame Du Barry lui restent pour compte; il se brouille avec la Guimard dont Vien et David peindront les salons; au retour du voyage que Bergeret l'a mené faire en Italie, il se dispute avec le financier, à propos, dit-on, de ses dessins, — les voilà au plus mal.

Quelque chose, cependant, d'un peu stable va naître dans l'âme de Fragonard, à côté de l'amour paternel qu'il avait vif : une grande tendresse pour sa petite belle-sœur Marguerite Gérard, qu'on a fait venir de Grasse et à qui il enseignera l'eau-forte et la peinture. Elle avait huit ans au moment du mariage du peintre ; la gentillesse de cette jolie fillette brune est, autant que celle des enfants du ménage, Rosalie et Évariste, la source de ces charmantes scènes puériles où il a mis tant de naturel, de fraîcheur, et que le succès de Jean-Jacques, la « sensibilité » à la mode lui permettaient de multiplier et de vendre. Pour peindre ces jeunes chairs, son pinceau s'amollit ; il y a, vers cette époque, dans sa manière une tendresse, un moelleux qui sont nouveaux : le visage de *la Liseuse* de la collection David Weill, dans un contre-jour à reflets qui lui donne une valeur à peine différente de celle du fond clair, est d'un faire délicat comme une caresse.

Autour des épaules de *Sapho*, de *Mademoiselle Colombe*, flotte une légère buée d'or qui en noie les contours, — suavité un peu molle qui annonce la douceur d'exécution des derniers tableaux d'importance que nous connaissions de lui, *le Vœu à l'Amour*, *la Fontaine d'amour*, *le Sacrifice de la Rose*. Singuliers poèmes de mystique amoureuse où transparaît le sentiment qui occupe maintenant le cœur de Fragonard et l'occupera jusqu'à la mort. Qu'y a-t-il au juste entre lui et Marguerite Gérard? Amour? Amitié amoureuse? Un sentiment, en tout cas, chez le peintre, très ardent et très fort.

La Révolution, en bouleversant tout autour du maître vieillissant, paraît avoir tari sa verve. Passionné comme il l'était pour le « métier », il se peut que le triomphe de l'école de David pour qui le métier n'est rien, l'ait fait douter encore de lui, l'ait découragé de produire. Si prompt à se dégoûter que nous l'ayons toujours vu, nous avons pourtant quelque peine à nous expliquer un arrêt presque complet du travail chez un homme à ce point possédé du démon de peindre. C'est à se demander s'il ne circule pas sous d'autres noms que le sien des peintures de style « empire », fruit d'un dernier changement dans sa manière. Toujours est-il que les biographes ne citent pas de tableaux de lui passé 1790, année où il va chercher refuge à Grasse chez son cousin Maubert, et lorsque, deux ans plus tard, David, qui est resté son ami, le fait nommer membre du « Conservatoire du Muséum des Arts », il n'allègue que ses ouvrages passés : « Il consacrera, dit-il, ses vieux ans à la garde des chefs d'œuvre dont il a contribué dans sa jeunesse à augmenter le nombre ». Rentré à Paris en 1791, il traverse sans encombre la Terreur. Il semble avoir supporté avec sa facilité ordinaire la gêne et l'oubli où il tombait. Quand l'Empire supprima les logements du Louvre, presque personne ne se souvenait qu'il eût été célèbre. Il mourut en 1806, d'avoir pris une glace, un jour d'été qu'il faisait chaud.

La perpétuelle inconstance de sa nature que révèlent si clairement sa vie et l'histoire de son œuvre explique l'espèce de déception que beaucoup de personnes ont d'abord ressenti devant l'ensemble de ses ouvrages : cela est riche de dons admirables, chatoyant, souvent exquis, mais un peu décevant

par les chefs d'œuvre que tant de tableaux font espérer et qu'on ne trouve pas. On se lasse même par moments de son éblouissante habileté, de ce qu'un critique du XVIIIe siècle appelait sans bienveillance « le heurté, le roulé, le bien-fouetté, le tartouillis du divin Fragonard ». On découvre, au milieu de cette facilité, des faiblesses, des insuffisances de construction qui gênent dès qu'elles sont aperçues : les mains, par exemple, sont rarement autre chose que des taches colorées sans articulation ni dessin, sans existence. Et dans cette succession changeante de sensations diverses, on ne sait où prendre pied. Il manque un fond solide, à quoi l'esprit, le cœur puissent s'attacher. On dirait d'une eau vive et courante où les images se font, se défont, fuient sans cesse.

Aux visites suivantes, l'impression se modifie, on prend son parti de goûter le plaisir comme il vient : il est très vif. Plaisir sensuel, presque physique, comme celui que donne une matinée d'été, un bouquet de fleurs, un parfum, — avec cette différence toutefois, marque de l'œuvre d'art véritable, que nous savons tout le temps que ce plaisir, c'est l'artiste qui nous l'a préparé et que ce que nous sentons, nous le sentons par lui. Bientôt nous admirons la nouveauté des moyens d'expression qu'il emploie.

Les dessins sont d'une originalité extrême. A de rares exceptions près, ce ne sont jamais des études de figures isolées, comme en font la plupart des peintres. Il est visible que, pour lui, le contour n'existe pas. Quand il dessine d'après nature, ce qu'il perçoit c'est un ensemble de formes en relation les unes avec les autres, des jeux d'ombres et de clarté. Aussi préfère-t-il le lavis au crayon. Nul, avec quelques touches de bistre et de grandes réserves de blanc, n'a mieux su donner la sensation de l'atmosphère, du mouvement dans la lumière et l'air : des scènes comme *le Petit Concert*, le *Chemin de Savone*, des paysages comme *les Cascatelles de la Villa d'Este* ou *l'Allée ombreuse* sont uniques dans l'art. Quand il invente (je ne parle pas des compositions de commande, ni des répliques faites pour la vente), son papier devient un miroir présenté sans cesse à sa fantaisie, où les images se posent d'elles-mêmes en taches vives et fluides. Malgré des

préoccupations bien différentes, malgré la distance qui sépare un esprit profond d'une tête frivole, un maître à qui l'étude a livré tous les secrets de la nature d'un peintre qui n'en connaît que la surface, c'est à Rembrandt qu'on est contraint de penser quand on cherche avant lui une pareille conception du dessin.

Pour sa peinture, elle est plus neuve encore. Le XIXe siècle, les impressionnistes nous ont accoutumé à des violences, qui alors étaient singulières. Les tons purs, juxtaposés sans se mêler avec une hardiesse étonnante comme dans les portraits des collections d'Harcourt et Burat, dans la *Liseuse* du docteur Tuffier ou les *Baigneuses* de la salle Lacaze gardent aujourd'hui encore sous la patine du temps une extraordinaire intensité, que devaient-ils être à la sortie de l'atelier? On ne trouve rien de tel avant Fragonard, rien qui soit de même nature que la fougueuse harmonie jaune des *Baisers maternels* ou l'harmonie rouge, orangée et verte du *Songe du Mendiant*. Sans doute, on voit bien d'où cela sort : de certains Rembrandt alors moins obscurcis par les vernis, de certains Rubens, de certains Hals, mais ce qu'il emprunte, Fragonard le transforme absolument et le fait sien.

Ce sont des tableaux de ce genre qui ont permis de dire, avec quelque raison, que Fragonard est le premier « impressionniste ». Il l'est également, dans un autre sens, en ce que personne n'a saisi comme lui l'instantané du mouvement. Là aussi, il a eu des précurseurs. Plus de cent ans avant lui, Rubens a bouleversé un équilibre presque toujours immuable. Seulement chez Rubens la chair est plus lourde, le sang plus épais. Fragonard est français, provençal et de son siècle ; il est plus alerte. Son pinceau trempé de bistre court sur la feuille humide fixant une mobilité qui semblait infixable. Sa brosse se hâte, — je pense aux peintures rapides et claires, commandées par M. de Saint-Julien, qui se trouvaient naguère chez le comte Pillet Will, — pour suivre les garçons et les filles lancés à perdre haleine sous les arbres du parc : trois touches de bleu, de jaune, de vert, un peu de rose, un peu de blanc, le papillon est saisi en plein vol. Et comme il sent bien la grâce souple, allègre, rieuse de ses jeunes modèles, et comme il aime leur jeunesse ! C'est Suzanne ou Fanchette, c'est

Chérubin sautant par la fenêtre sur les couches de giroflées : « O ! le petit garnement, aussi leste que joli ! Si celui-là manque de femmes... » Fragonard ne l'en laisse pas manquer. Mais c'est précisément ce parfum de jeunesse qui ôte à ses « Culbutes », à ses « Surprises », à ses « Occasions », à ses mille « Baisers », toute grossièreté, toute équivoque. On y sent une spontanéité sans arrière-pensée, mêlée de gaîté, de gentillesse, de malice, qui fait tout passer, et, à peine visible, juste assez pour donner à ces jeux sensuels un grain de poésie, je ne sais quelle tendresse, peu profonde, assurément, à fleur de peau, tout de même sincère et vraie.

Quelquefois, assez tard dans son œuvre, on y sent davantage. « Les désirs, dit une héroïne de Crébillon à son amant, ne sont pas l'amour, mais vous vous exprimez à peu près comme la passion même ». Nous sommes tentés d'en dire autant à Fragonard. Et par moments l'on peut bien s'y tromper. Tous les historiens l'ont remarqué : c'est un souffle de passion qui pousse les amants assoiffés vers la vasque de *la Fontaine d'amour* dans une nuit palpitante de mystérieux battements d'ailes; et de ce trouble et troublant *Sacrifice de la Rose* se dégage une volupté brûlante. L'une et l'autre peinture cachent une ardeur presque douloureuse qui paraît annoncer Prud'hon. Peut-être, on l'a dit plus haut, passe-t-il dans ces tableaux le désir d'un cœur amoureux. Il y passe à n'en pas douter quelque chose d'une âme de poète.

Ainsi que l'ont déjà noté les Goncourt, Fragonard est, en effet, l'un des rares poètes de ce siècle de prosateurs. Qu'est-ce qu'un poète en peinture? « Un homme, a très bien dit Teodor de Wyzewa, qui, au contact de la réalité, éprouve des sensations ou des émotions plus belles que l'ordinaire des hommes et possède ainsi d'instinct le don d'embellir la réalité ». On reconnaîtra sans peine que Fragonard est de ceux-là, si l'on se rappelle la petite toile, d'ailleurs charmante, de la galerie Wallace où Decamps, a peint la villa Pamphili et qu'on regarde la sépia tout aérienne de la collection David Weill qui représente, elle aussi, des couples assis sous les mêmes pins parasols ; mieux encore si, après avoir jeté les yeux sur le plus séduisant Hubert Robert, on retourne voir aux Arts Décoratifs *les Lavandières* du musée d'Amiens, avec leurs

blancs, leurs bleus pâles, leurs gris fins, leurs verts sombres dignes de Corot, ou la réunion dans un parc qui appartient au comte André Pastré. Ce tableau, construit par la répartition de sa lumière, est d'une délicieuse beauté. Grands arbres traversés de rayons qui tombent sur les femmes en robes claires assemblées autour du théâtre de marionnettes qu'on a dressé dans l'ombre à peine balancée des branches, jet d'eau qui poudroie, ciel léger d'un après-midi de juin, c'est comme une « Fête chez Thérèse » à nos yeux vivant, dont on emporte l'image et dont le souvenir fait rêver. Fragonard ne nous entraîne pas dans le mystérieux domaine de la tendresse insatisfaite et de la fantaisie mélancolique : Watteau seul en a la clef. Il ne faut pas lui demander d'émotion grave ni très pénétrante. Mais il est lui aussi, par moments, une espèce d'enchanteur, capable de susciter à l'imagination des rêves « teintés d'azur, glacés de rose, lamés d'or ».

En faveur de ces dons de poète, de la flamme ardente et juvénile qui anime son œuvre, en faveur de la nouveauté de sa technique, si hardie que c'est seulement près d'un siècle plus tard qu'il a trouvé dans cette voie des continuateurs, comment ne pas lui passer d'avoir été léger, si peu capable de se concentrer et de se recueillir? Aussi bien cette sensibilité toujours changeante, cet esprit toujours mobile étaient sans doute les conditions nécessaires de son art : il y a des révélations de beauté réservées à la fraîcheur de sensation de l'extrême jeunesse, et l'on peut en croire Marguerite Gérard, — une femme ne se trompe guère aux faiblesses de celui qui l'aime, — quand elle écrit que « le bon ami » est resté malgré l'âge « un enfant, qu'un rien chagrine, qu'un rien apaise, un vrai nourrisson du caprice ».

PAUL ALFASSA

LA MUSIQUE

Nous avons assisté, au cours des dernières semaines, à plusieurs manifestations chorégraphiques et à la résurrection d'un drame lyrique qui compte parmi les monuments de la musique française.

Moins actif que de coutume, le théâtre de l'Opéra-Comique s'est contenté de nous offrir, durant cette période, quelques reprises, dont la plus intéressante fut celle d'*Ariane et Barbe-Bleue* ; la première représentation de cet ouvrage remonte à 1907; le temps, cruel aux affectations littéraires du poème et à l'idéologie confuse de ce drame féministe, a par opposition mis en valeur la solidité, désormais à toute épreuve, de la musique. On ne peut nier que Claude Debussy n'ait eu la main plus heureuse en choisissant *Pelléas et Mélisande*, où il devinait, sous les accessoires du symbolisme et le feint enfantillage des mots, une si tendre et naïve pitié ; plus tard, *Monna Vanna* devait fournir à M. Henry Février, par la force des caractères et la richesse du décor, de beaux motifs d'inspiration. Ariane et Barbe-Bleue ne sont que des allégories, l'une de la révolte et l'autre de l'autorité ; les cinq autres femmes sont d'esthétiques fantômes, la nourrice n'est là avec sa lanterne, comme une confidente de tragédie classique, que pour interroger l'héroïne et la provoquer à des répliques telles que celle-ci : « D'abord il faut désobéir. C'est le premier devoir, quand l'ordre est menaçant et ne

s'explique pas. » Des trois musiciens français qui ont été les collaborateurs de M. Maeterlinck, M. Paul Dukas fut certainement le plus mal partagé, et si ce drame aujourd'hui se soutient, c'est par la musique, ou pour parler plus exactement encore, par la symphonie, qui est admirable.

Cependant trois ballets nouveaux étaient montés, l'un à l'Opéra, l'autre à la Gaîté-Lyrique, durant le séjour d'une semaine qu'y firent les Ballets russes, et le troisième au théâtre des Champs-Élysées, qui vient de rouvrir ses portes aux Ballets suédois, ses hôtes accoutumés. C'est aussi l'Opéra qui vient de tirer du plus injuste oubli, pour une réhabilitation éclatante, les *Troyens* de Berlioz.

Après *Antar*, et avant les *Troyens*, le ballet de *Maimouna* fut un très agréable intermède, d'un orientalisme galant et débonnaire, qui suit la tradition des conteurs français du XVIIIe siècle, et à leur exemple ne prend de la couleur locale que juste ce qu'il faut pour rendre les mœurs plus naïves et plus piquante la leçon de philosophie. *Maimouna* rappelle à ceux de nous qui pourraient l'oublier qu'une femme est toujours maîtresse de son cœur, et c'est pourquoi nous y voyons un sultan, follement épris de sa captive Maimouna, renoncer à elle cependant et revenir à sa favorite fidèle parce qu'en un sommeil lucide il a vu Maimouna écouter les tendres sérénades d'un musicien ; il doit ce sommeil aux artifices d'une sorcière qui lui a présenté le breuvage narcotique comme un philtre d'amour. Ce bon sultan sans méfiance ressemble bien plus au Schah-Baham de Crébillon le fils qu'à l'authentique et redoutable Schahriar des *Mille et une nuits*. Aussi a-t-il bien raison de prévenir par une louable générosité le sort dont il vient d'entrevoir le présage inévitable. Car à défaut du musicien, d'autres prétendants, comme ce lourd lutteur ou ce prince chargé de pierreries, rôdent autour de la belle captive, bien placés pour lui plaire parce qu'ils n'ont aucun droit sur elle.

Cette fantaisie sans prétention de M. André Gérard a été brodée par les soins de M. Gabriel Grovlez d'une musique fine, avisée, experte, qui elle non plus ne prend pas l'aventure au tragique, mais sans hausser le ton, sans forcer la

couleur, évoque par des mélodies infléchies en élégantes arabesques, des rythmes aux pulsations assourdies, des sonorités savoureuses et fondantes, un Orient certes beaucoup mieux tenu que le véritable, propre, affable, correct, et même un peu tiré à quatre épingles, un Orient de bal masqué, plutôt encore que de féerie. Et pourquoi pas? M. Gabriel Grovlez est un excellent musicien ; il connaît toutes les ressources de son art et pouvait aussi bien qu'un autre prodiguer les coups de grosse caisse, les mélopées nasillardes, les dissonances ; il ne l'a point fait, parce qu'il a du tact, et cette qualité est trop rare, parmi les artistes de notre temps, pour qu'on ne l'en félicite pas. C'est avec un plaisir sans trouble, mais aussi sans mélange, qu'on écoute une musique qui dit toujours exactement ce qu'elle veut dire, animant tour à tour les danses alertes, craintives, coquettes ou joyeuses, et sait aussi, quand il faut, donner une impression de rêve, comme en cette page qui devant le sultan qui vient de s'endormir fait glisser sur un rayon de lune de douces visions trompeuses. La chorégraphie de M. Leo Staats est d'accord avec la musique, fort séduisante, et emprunte aux pittoresques ensembles des premiers ballets russes juste ce qu'il faut de tournoiements, de bonds et de contorsions pour ajouter à la grâce exacte du ballet français un léger ragoût d'exotisme. Les costumes, où se reconnaît le goût affiné de M. Maxime Dethomas, évitent fort ingénieusement la monotonie qui est le danger de ce genre de spectacle en opposant aux jupes coniques les miniatures persanes les pantalons bouffants qui sont de tradition, dans les turqueries de théâtre, pour les odalisques. Mademoiselle Aida Boni, puis mademoiselle Schwarz, ont prêté à Maimouna, la première une espièglerie charmante, la seconde une indomptable fierté ; M. Gustave Ricaux, qui est un fort beau danseur, mademoiselle Bos, qui a de jolies attitudes et sait être touchante, ont recueilli, dans les rôles du Musicien et de la Sultane, des applaudissements mérités.

Je viens de rappeler le souvenir des premiers ballets russes. C'est que, depuis les éclatantes révélations de *Sheherazade*, de l'*Oiseau de feu*, des danses du *Prince Igor*, cette

illustre compagnie, dédaignant l'exploitation facile du succès, n'a cessé de nous étonner, d'année en année, par des recherches nouvelles. Sans doute n'eurent-elles pas toutes l'heur de plaire d'emblée à la majorité du public ; mais chacune avait son intérêt, plusieurs ont abouti à la création d'œuvres qui depuis lors se sont maintenues et sont devenues elles-mêmes les modèles d'un genre sans exemple jusque-là : l'histoire retiendra le nom de M. de Diaghilev comme celui d'un des plus hardis, donc des plus judicieux explorateurs de cet art complexe du théâtre, qui réserve tant de surprises à ceux qui croient le mieux le connaître.

Le ballet qu'il nous a présenté cette année devait s'appeler d'abord le *Bouffon*. A la réflexion, M. de Diaghilev crut préférable de lui garder son titre russe de *Chout* : ce mot ne peut se traduire en français que par celui de *Bouffon*, qui malheureusement est d'origine italienne. Rien de moins italien, rien de plus foncièrement russe que le conte, ou plutôt la suite de contes, populaires dans toute la Russie et consignés dans le recueil d'Athanasiev, dont se sont inspirés pour cet ouvrage le peintre Larionov et le musicien Prokofiev. Ce sont des farces sans aucune trace d'ironie, ni de sympathie, ni d'émotion d'aucune sorte, sans trait de mœurs ni de caractère, sans rien qui sente l'auteur, ni l'acteur, ni surtout le moraliste ; des farces qui pourraient passer pour grossières ou féroces, si ce n'étaient simplement de rudes et joviales enluminures, comme ces poupées gigognes ou ces oiseaux au bec démesuré, que savaient tailler dans le bois de sapin, au temps où il y avait encore une tradition en Russie, les ouvriers de villages connus sous le nom de *koustary*.

C'est cette tradition d'un art primitif et presque sauvage qui a fourni les éléments d'un style extrêmement savant et calculé, où les plus récents procédés du cubisme et du futurisme sont employés avec autant de naturel que d'opportunité. En effet, c'est ici le triomphe de l'absurde. Rien n'y est donc mieux à sa place qu'une peinture qui juxtapose sur le même plan des objets, ou des aspects d'un même objet que nos yeux ne peuvent apercevoir à la fois, une musique qui accroche ensemble des mélodies contradictoires. Ainsi,

sur ce rideau qui annonce la pièce et s'abaissera ensuite entre les six tableaux, c'est un joyeux charivari de clochers gothiques et de tours bulbeuses en goguette, dont s'esclaffe de rire, au bas du cadre, un rectangle aux yeux disparates, sous le regard pensif de deux statues de pierre, posées elles-mêmes sur deux chiens rouges héraldiquement enroulés sur eux-mêmes. L'orchestre part en même temps pour une ritournelle guillerette, tenace, stupide, et l'on ne peut s'empêcher de sourire. Tel est exactement l'effet que les auteurs ont cherché, et tout ce qui suit est à l'avenant.

Le jeune Bouffon, héros du récit, est dans sa chambre où le poêle brûle : par une coupe verticale on aperçoit les flammes à l'intérieur, et la cheminée, qui devrait être cachée au-dessus du toit, est visible sous le plafond. C'est là que pour faire une niche à ses six frères aînés, il feindra d'étrangler sa femme, puis de la ressusciter avec un martinet magique qu'il leur vendra contre d'invraisemblables roubles. La musique associe à d'obstinées gambades un accompagnement grave, décalé à dessein pour donner constamment des crocs-en-jambe à l'harmonie qui cependant reprend toujours son équilibre, car M. Prokofiev est un musicien fort habile, qui sait trouver l'exacte limite du porte à faux à ne pas franchir, et dont les idées sont assez solides pour supporter sans se rompre le choc d'accords qui les bousculent sans crier gare.

Les six femmes des vieux Bouffons ont été numérotées, parce qu'elles portent toutes le même costume, un costume à pans droits qui leur donne l'air de silhouettes sans épaisseur. Aussi n'aura-t-on aucune pitié d'elles quand leurs maris crédules, les ayant égorgées pour faire l'épreuve du martinet frauduleux, et désespérant de les ressusciter, les chargeront sur leurs épaules aux sons d'une marche qui serait funèbre, sans ces meuglements des cuivres.

Pour échapper au juste ressentiment de ses frères, le jeune Bouffon se travestit en cuisinière, et c'est cette cuisinière que le Marchand va prendre pour femme, malgré ces deux marieuses aux châles raidis en élytres, qui lui indiquent les six filles minaudières des autres Bouffons. Il l'emmène chez lui, mais prétextant un subit malaise, la timide épousée

se fait descendre, au bout d'un drap, par la fenêtre, et c'est une chèvre qu'on ramène à sa place. Terreur du marchand qui croit à de la sorcellerie, funérailles de la chèvre, arrivée de soldats qui mettent tout le monde d'accord en épousant les six filles à marier. Allégresse générale dans un jardin où des réverbères se heurtent à des arbres de bois peint, parmi des nuages artificiels et les morceaux d'un arc-en-ciel brisé. Tout cela avec des mouvements saccadés, des culbutes et des grimaces où se distinguent dans le rôle du jeune Bouffon, M. Slavinsky, M. Jazvinsky en celui du Marchand, madame Devillers, toute pétillante de verve en celui de la Bouffonne. *Chout* est en son genre un des spectacles les plus achevés que nous aient montré les ballets russes. Ce genre est celui de *Petrouchka*. *Chout* ne fait pas oublier *Petrouchka*, mais il en pousse jusqu'à ses dernières conséquences le principe burlesque ; c'est le burlesque à l'état pur, sans aucune indication de sentiment. Des marionnettes, et rien que des marionnettes, sans rien d'humain. Je ne crois pas possible d'aller plus loin dans cette direction, et ceci n'est pas pour déplaire à M. de Diaghilev qui déjà, j'en suis sûr, a d'autres projets en tête et n'aime pas les chemins battus, pas même quand c'est lui qui les a frayés.

La troupe des Ballets suédois veut sans doute imiter celle des Ballets russes en ajoutant constamment à son répertoire de nouveaux ouvrages. Mais jusqu'ici aucun de ces ouvrages n'a été mis à la scène d'une façon vraiment neuve, ni pour la composition chorégraphique qui est pauvre, ni pour l'exécution, molle et lourde. Aussi ne peut-on décerner à ces jeunes artistes que des encouragements pour la bonne volonté dont ils font preuve. Leur dernière tentative a pour titre *L'homme et son désir*. M. Paul Claudel en a écrit l'argument, en son magnifique langage. C'est une nuit de cauchemar. La scène est divisée en quatre étages qui reculent comme les quatre marches d'un escalier cyclopéen. Mais sur trois marches il ne se passe rien que le lent défilé des heures, et le tournoiement d'un nuage autour de la lune, que reflète l'eau morte d'un étang. Sur la deuxième marche, un homme nu se débat entre des apparitions fantastiques, insectes

batteurs de cymbales et larves aux rouges crêtes, jusqu'à l'heure proche du jour où une femme l'emmène après avoir eu la charité de l'envelopper dans un pan de son manteau. M. Darius Milhaud a écrit sur ce sujet une musique qui se donne du mal pour scandaliser l'auditeur et n'y parvient pas, du moins en ce qui me concerne, car il est trop aisé d'y reconnaître de petits motifs qui seraient bien gentils, et même caressants si on les laissait tranquilles, sous un fatras de dissonances qui les agacent et se détachent d'eux comme des masques mal ajustés. Quant à cette nudité masculine étalée avec tant de complaisance et aggravée d'un caleçon de bain, elle prive le danseur d'un de ses plus nécessaires moyens d'expressions, qui est le plissé des étoffes, leurs mouvements, leurs retombées, leurs appels d'air, leurs déploiements dans l'espace. La danse nue est courte, sèche, massive. Et cette raison suffit à la proscrire.

***

C'est le 10 juin 1921 que les *Troyens* de Berlioz ont paru pour la première fois sur la scène de l'Opéra. Date mémorable, qui exauçait le vœu peut-être le plus cher de ce grand musicien.

Berlioz avait toute sa vie rêvé d'être joué à l'Opéra. Dès 1828 il avait l'idée de donner à ce théâtre un « ballet hypocritique », ou comme nous dirions en un langage moins pédantesque un ballet-pantomime, sur le sujet dont il tira l'année suivante les *Huit scènes de Faust*, et en 1845, résigné au concert, la *Damnation de Faust*. L'Opéra avait joué, en 1838, son *Benvenuto Cellini*, qui n'eut que trois représentations. Quelques années plus tard, Berlioz songe à prendre sa revanche. « Depuis 1851, écrit-il en ses *Mémoires*, je suis tourmenté par l'idée d'un vaste opéra dont je voudrais écrire les paroles et la musique... Je résiste à la tentation de réaliser ce projet... Le sujet me paraît grandiose, magnifique et profondément émouvant, ce qui prouve que les Parisiens le trouveraient fade et ennuyeux ». En 1855, encouragé par Liszt et la princesse de Sayn-Wittgenstein, il se met à l'œuvre. Le 7 avril 1858, les *Troyens* étaient terminés.

Mais l'Opéra, en 1861, monte le *Tannhauser* de Wagner, qu'une cabale fait tomber. Il ne veut pas des *Troyens*. Berlioz doit se résoudre à les donner au Théâtre-Lyrique de Carvalho, qui n'en monte, en 1863, que les trois derniers actes, sous le titre des *Troyens à Carthage*. C'est tout ce que Berlioz devait entendre, de son vivant, de cette œuvre conçue dans l'enthousiasme et travaillée avec un soin et une constance qui sont le signe de la prédilection. Par la suite, l'usage avait prévalu de diviser les *Troyens* en deux parties dont on donnait tantôt, comme au Théâtre-Lyrique la seconde, tantôt la première, sous le nom de la *Prise de Troie*. En 1897, un chef d'orchestre allemand qui fut un grand admirateur de Berlioz, Félix Mottl, jouait l'ouvrage entier au théâtre de Carlsruhe, mais en deux soirées successives. C'est le théâtre des Arts de Rouen qui l'an dernier lui rendit son unité, mais au prix de nombreuses coupures et avec des moyens scéniques qui, malgré les plus louables efforts, ne pouvaient suffire à la grandeur du spectacle, tel que Berlioz l'avait conçu. Il destinait les *Troyens* à l'Opéra. Il avait ses raisons, et il avait raison. Des fantômes apparaissent, au cours de ce drame : l'ombre d'Hector, pour annoncer à Énée la ruine de sa cité et la mission qu'il lui reste à accomplir ; plus tard, pour le rappeler à son devoir, l'ombre de Priam et celle de Cassandre. Mais l'autre soir, quand à la fin de chacun des actes le rideau devait, à plusieurs reprises, se relever devant une salle frémissante, il me semblait sentir auprès de nous la présence invisible d'une ombre moins ancienne et mal guérie encore de cette fièvre ardente que fut sa vie : « Vous voyez bien que je n'étais ni fou, ni imbécile, ni iconoclaste, ni symphoniste, comme on disait alors pour m'interdire le théâtre. Vous voyez bien que ma dernière œuvre n'était pas indigne de l'Opéra, qu'elle pouvait, qu'elle devait y réussir ! Vous avez applaudi l'air tendre de Chorèbe, la joie traversée d'épouvante du cortège qui amène dans Troie l'artifice des Grecs, la prédiction d'Hector sur cette gamme descendante dont j'avais bien deviné l'effet sépulcral, et l'épisode de la chasse royale, baigné d'une douceur rêveuse, qui fut coupé, au Théâtre-Lyrique, dès la seconde représentation. Vous avez applaudi Énée, Andromaque, Didon, tous

mes héros si chers, quand je n'ai plus d'yeux pour les voir, d'oreilles pour les entendre. Voilà cinquante-deux ans que je suis mort, hélas, pourquoi ne m'avoir pas plus tôt rendu justice? »

Si Berlioz avait réellement parlé ainsi, et qu'il me fût permis de lui répondre, je lui dirais qu'il ne se trompe que sur un point : le préjugé qui l'écartait de la scène a duré en effet jusqu'à nos jours ; mais en vieillissant il a changé de motif. Ses contemporains lui faisaient grief d'accorder un rôle trop important à l'orchestre en ses ouvrages dramatiques ; aujourd'hui les connaisseurs, ou ceux qui affectent de l'être, lui reprocheraient plutôt de n'y pas mettre assez de musique.

Les contemporains de Berlioz étaient certainement de parti pris. Berlioz est un trop souverain maître de l'orchestre pour ne pas savoir le modérer à son gré, le creuser, l'alléger, le réduire à d'impalpables traits de violon, à des touches posées d'une main si habile que la sonorité si marquée cependant des clarinettes, des bassons ou des cors y devint, on ne sait par quel miracle, transparente. En aucun de ses ouvrages il n'a mieux usé de ce talent que dans les *Troyens*. C'est le chant qui y domine, par les airs d'un si ferme dessin de Chorèbe, de Cassandre, d'Énée lorsqu'il se résout à partir, de Didon désespérée, et aussi par les chœurs harmonieux et mouvementés qui tiennent, à l'exception du récit d'Énée annonçant le châtiment de Laocoon et de l'entrée silencieuse d'Adromaque, tout le deuxième tableau, s'unissent doucement aux voix des artistes dans la nocturne rêverie qui précède, au sixième tableau, le dialogue d'amour, et célèbrent avec tant de gravité le sacrifice de Didon prête à monter sur le bûcher, à la fin de l'ouvrage. L'orchestre n'est pas réduit, comme il arrive chez par exemple Gluck, à un rôle d'accompagnement ; il ne se contente pas de soutenir les voix par les accords que l'harmonie requiert; ému à leur contact, il chante aussi, mais en sourdine, et décrit autour d'elles, sans jamais les recouvrir, des courbes élancées, fines et résistantes comme les nervures d'un arceau gothique. Combien l'orchestre de Wagner, plus nourri, est aussi moins discret, et que cette maigreur élégante est mieux au goût français !

Berlioz, dans une lettre à la princesse de Sayn-Wittgenstein que cite M. Adolphe Boschot, reprochait à Wagner de vouloir « exagérer le système de Gluck » en réduisant la musique à des accents expressifs. Il a lui-même voulu suivre, dans ses ouvrages dramatiques et en particulier dans les *Troyens*, le système de Gluck, mais par bonheur sa nature fut plus forte, et si afin d'atteindre à la majesté tragique il accroît l'ampleur de ses mélodies, ce n'est pas pour en sacrifier le détail, que son esprit latin veut précis, et de là, malgré la portée plus grande des arcs ou le développement large des volutes, ce relief aigu, ce profil accidenté, qui préservent le style de l'emphase et lui gardent, même aux endroits où l'émotion est la plus abondante, comme dans les symphonies qui évoquent l'affliction d'Andromaque où les magiques séductions de la forêt, tant de concision, de mordant et d'énergie.

Wagner rendant compte en ses *Mémoires* d'un long et confiant entretien qu'il eut avec Berlioz en 1855, conclut ainsi : « Chacun de nous reconnut un compagnon d'infortune, et je me trouvai plus heureux que Berlioz. » Pourquoi plus heureux? Parce qu'il avait dix ans de moins, que *Rienzi* et *le Vaisseau fantôme* avaient réussi en Allemagne, et qu'il espérait faire jouer avec succès son *Tannhauser* à Paris? Petites raisons, mauvaises raisons. Je crois que Wagner se sentait plus heureux, parce que la musique lui était moins rétive. La vie d'un grand artiste, c'est son art ; sans quoi il ne serait qu'un homme ordinaire.

On dit d'un peintre : « C'est un beau peintre ». On dit d'une composition de musique : « C'est musical ». Il y a de grands peintres qui ne sont pas de beaux peintres. Il y a de grands musiciens dont l'inspiration n'est pas entièrement musicale. Il y a aussi de grands poètes qui n'ont pas reçu en partage la facilité de rimer. Un musicien moderne est parfaitement fondé à déplorer que Berlioz n'ait pas été mieux doué pour la technique de son art. Mais il aurait tort de lui dénier pour ce défaut le nom de musicien, car alors il faudrait retirer à Cézanne, à Puvis de Chavannes ou à Carrière le nom de peintres, à Lamartine, à Alfred de Vigny et à Stéphane Mallarmé celui de poètes. La forme en art a certes

son importance, mais la forme n'est pas tout. Un auteur qui n'a d'autre talent que celui de la forme n'est pas un poète, mais un versificateur, ni un musicien ou un peintre, mais un fabricant de partitions ou de tableaux. Celui qui joint à la qualité de l'inspiration l'aisance de l'élocution peut lui-même, laissant au repos son génie, céder à la tentation du développement, et se complaire, comme il arrive à Wagner et aussi à Victor Hugo, à des jeux de rhétorique.

Berlioz est de ces artistes qui travaillent une matière dure, réfractaire, brisante, qui ne cède pas, ne mollit pas, ne peut être malaxée, triturée, laminée, vibre sous l'outil, se cabre et rejaillit en lamelles tranchantes. De là ces angles, ces ressauts, ces lignes qui se croisent sans jamais se confondre ; de là aussi ce sentiment poignant de la lutte et de l'effort, resté apparent et qui rehausse encore l'accent de ces mélodies dégagées de leur gangue à grand'peine, ajoutant à l'expression tragique que l'auteur a voulu leur donner le souvenir douloureux de son labeur. Quel drame plus émouvant que celui qui oppose, comme l'âme et le corps en un mystère du moyen âge, une haute et forte pensée à la forme qui doit la recevoir et tremble, près de se rompre sous la charge! Berlioz est romantique et s'il aspire à la sérénité classique, il ne saurait s'en contenter ; il ne peut se détacher de son œuvre et l'assiste toujours avec son inquiétude, la crainte de l'illusion, le regret de l'inaccessible et tout le tourment de son grand cœur.

La mise en scène des *Troyens* pouvait être classique ou romantique. Classique, elle s'arrêtait au sujet et restait même un peu en deçà de Virgile, qui n'est pas exempt de trouble ni de mélancolie. Romantique, elle révélait la pensée intime de l'ouvrage et donnait jour à la force d'expansion qu'on y sent frémir. C'est ce dernier parti qui a été choisi. Au temps de Berlioz, et encore bien des années plus tard, la question ne se posait même pas, car un décorateur de théâtre ne s'occupait alors que de donner un signalement reconnaissable des personnages, Grecs et Romains de blanc drapés, guerriers casqués, rois couronnés, chevaliers empanachés, prêtres à longues barbes, ou bien encore d'éblouir les yeux, dans les ballets et les cortèges de l'Opéra, par une magni-

ficence arbitraire. Ce n'est que depuis la fin du dernier siècle que la mise en scène est devenue un art, et l'effort constant de M. J. Rouché, d'abord au théatre des Arts, puis à l'Opéra, fut d'acclimater en France cet art dont les expériences tentées par différents novateurs en Russie, en Allemagne et en Angleterre lui avaient permis de dégager les principes dans le petit livre substantiel qui a pour titre l'*Art théâtral moderne*.

Il s'agit, on le sait, de composer la mise en scène en fonction de l'œuvre et non comme un tableau, ni même comme une suite de tableaux, mais comme un mouvement continu de lignes et de couleurs qui l'accompagne en son progrès. La première conséquence de ce principe est que le décor, les costumes et la mise en scène doivent être élaborés sinon par le même artiste, du moins dans la plus étroite collaboration, et après une étude approfondie du drame ou de la partition qu'il faut traduire en spectacle, comme un musicien s'inspire d'un poème pour lui adjoindre le chant et l'orchestre. L'avantage d'une telle disposition est manifeste, et si le théâtre en fut longtemps privé, c'est que seul l'éclairage électrique permet une distribution variée et changeante de la lumière, indispensable à une représentation projetée dans les trois dimensions de l'espace et aussi dans le temps, qui doit en modifier l'aspect. Un exemple frappant de cette méthode est donné à l'Opéra, par le deuxième tableau des *Troyens*. Une terrasse fortifiée domine la ville dont on aperçoit, par delà les créneaux, les bâtisses roussies de soleil sous un ciel tumultueux. La foule vêtue de vert cendré s'écarte en silence sur le passage d'Andromaque, en deuil sous ses voiles blancs, et Cassandre après elle s'approche de l'autel, enveloppée d'un rouge sinistre, pendant que le ciel s'obscurcit, et que sous un blafard rayon de lune le cortège joyeux et fatal s'avance ; un dernier reflet rose s'attarde encore aux maisons de la ville devant lesquelles passe, seule visible au-dessus des remparts, la tête énorme du cheval de Troie. Ainsi se termine, dans l'angoisse nocturne, ce tableau commencé sous la menace d'un jour orageux. Non moins réussis sont les tableaux de la chasse royale, en cette forêt pluvieuse où les nymphes dénouent

leurs bras blancs comme des fleurs qui s'ouvrent, des jardins de Didon aux efflorescences roses, du camp d'Énée sur le port où les grandes voiles prêtes au départ obscurcissent le chemin de ronde, du bûcher dressé entre deux rangs d'arbres d'une symétrie funèbre. M. René Piot, auteur de ces décors, a trouvé de dignes collaborateurs d'abord en M. Mouveau qui les a exécutés, puis en M. Staats, maître de ballets, en M. Merle-Forest, régisseur général, et dans les artistes de la danse du chant, des chœurs, qui tous ont suivi ses indications pour la mise en scène, parce qu'ils reconnaissaient en lui un artiste. C'est ainsi que le ballet du sixième tableau termine chacune de ses danses par de charmants groupements. Je louerai particulièrement les chœurs, en grand progrès sous la direction de leur nouveau chef M. Chadeigne, et qui ne se sont pas contentés de chanter avec goût, mais ont aussi montré qu'ils savaient se mouvoir en ordre et en cadence : car ce sont des choristes qui laissent passer dans ce respect ému Andromaque, ou qui quatre par quatre, noirs sous leurs armures, vont gravement saluer de leurs lances la reine de Carthage, L'orchestre, dirigé par M. Gaubert, a droit ainsi que son chef à de grands éloges, pour la justesse de rythme et la délicatesse de nuances dont furent accompagnées toutes ces scènes.

Les *Troyens* comptent, à l'Opéra, neuf tableaux et non pas dix, comme dans la version primitive : le dernier tableau du deuxième acte, représentant le carnage dans Troie, a été supprimé. Il n'apprenait rien au spectateur, puisque au tableau précédent l'ombre d'Hector annonçait déjà la victoire des Grecs, et ne contenait aucun morceau de premier ordre. La structure des *Troyens* n'est pas en effet continue comme celle d'un drame de Wagner. L'ouvrage se compose d'une suite de scènes et d'airs, et comme de l'aveu même de Berlioz il était trop long pour une seule soirée, on a pu sans en atteindre l'unité élaguer ce tableau, ainsi que quelques parties accessoires ou de transition. Ces coupures ont été faites, sur les indications de M. Adolphe Boschot, l'érudit, délicat et fervent historiographe de Berlioz, et d'accord avec les petits-neveux du grand musicien. Ainsi réduite, l'œuvre ne dépasse pas la durée ordinaire d'un spectacle d'Opéra;

elle ne perd aucune de ses beautés essentielles, et l'action en est plus rapide.

Le résultat a dépassé toute espérance. Les *Troyens* se sont relevés de leur tombe avec une vivacité que l'on n'attendait pas. Quelle joie, mais aussi quel regret, de reconnaître après tant d'années d'oubli une si noble ardeur !

LOUIS LALOY

LES ALLIÉS ET L'ORIENT

Les Alliés se trouvent aujourd'hui amenés à régler des questions orientales qui n'ont jamais été plus préoccupantes ni plus embrouillées. S'ils en sont venus là, c'est par l'effet d'une série d'erreurs qui remontent au moins à l'armistice. La France avait pris à Londres, il y a plusieurs semaines, l'initiative d'un accord avec la Turquie. La politique anglaise s'est montrée dans ces affaires orientales particulièrement déconcertante. Mais tandis que les Alliés délibéraient et constataient leurs désaccords, les événements se précipitaient et la situation s'aggravait. Aujourd'hui c'est l'Angleterre qui sent peser sur elle de lourds embarras et la menace de complications plus lourdes encore. Londres voit la nécessité de conférer avec Paris, et lord Curzon a passé le détroit pour s'entretenir avec M. Briand.

A s'en tenir aux faits les plus récents et les plus apparents, le premier problème qui se pose est de savoir comment les Alliés considéreront le conflit gréco-turc. L'armée de Kemal et l'armée de Constantin semblent prêtes à s'attaquer : mais en réalité elles ne sont pressées ni l'une ni l'autre. Constantin s'est engagé dans une aventure où il risque son trône. Les Turcs de leur côté, fidèles à leur méthode, essaient de gagner du temps : ils font alterner les menaces et les promesses, les discours nationalistes et xénophobes et les paroles de conciliation. Bekir Sami bey faisait, il y a deux mois, un accord à Londres avec nous; peu de temps après l'Assemblée d'Angora

refusait avec un grand déploiement d'éloquence mégalomane de le ratifier ; aujourd'hui Bekir Sami bey tâche de mettre d'accord Angora et Constantinople, puis il vient conférer avec les Alliés : quelle confiance peut-on accorder aux Kématistes? L'Angleterre, après avoir compté sur les Grecs, paraît s'apercevoir que l'armée de Constantin privée des officiers venizélistes qui ont été follement expulsés, est loin d'être assurée de ramener l'armée ottomane au respect des vainqueurs et que sa défaite rendrait les Kémalistes intraitables. L'idée de fournir une aide militaire s'est présentée à l'esprit du monde politique britannique : on en trouve l'expression dans la presse anglaise ; on en trouve même comme un reflet discret dans le discours de M. Winston Churchill prononcé au début du mois de juin. Peu de jours ont suffi à prouver avec évidence qu'il n'y avait ni en France ni même en Angleterre les moindres sympathies pour une aventure grecque, surtout quand la Grèce est sous le régime constantinien. En réalité ce que les Alliés ont à examiner, ce n'est pas simplement l'attitude qu'ils auront entre les Turcs et les Grecs, c'est dans son ensemble la politique commune qu'ils suivront en Orient.

Le conflit gréco-turc n'est en effet qu'un aspect d'un problème beaucoup plus vaste. Au point où les Alliés ont laissé arriver les événements, toutes les questions sont posées. Nationalisme ottoman, panarabisme, sionisme, bolchevisme se disputent l'Orient, et si quelques-unes de ces tendances sont en antagonisme, il est entre certaines autres des liens secrets. Ensemble elles entretiennent le désordre et l'inquiétude. Le bolchevisme n'ayant pu se répandre en Europe aussi vite que Lenine le souhaitait, Moscou regarde vers le monde musulman, et se demande si à la suite d'une grande commotion comme la guerre, à la suite des enseignements que la vieille Europe a donnés aux populations musulmanes qu'elle a appelées à combattre, il n'est pas possible d'opérer dans l'Orient, plus accessible au fanatisme, la révolution générale à laquelle l'Occident se montre réfractaire. Le nationalisme ottoman, qu'il accepte ou non les suggestions de Moscou, sait en jouer quand il s'adresse aux Alliés, et ainsi demeure suspendu sur les destinées orientales tout l'inconnu des menées bolchevistes.

Dans la Palestine, où nous ne sommes plus et où nous avions pourtant des traditions, le mandat de l'Angleterre n'a pas empêché des troubles graves. Le sionisme, en passant de la période mystique à la réalité, s'est révélé lourd de difficultés. Il a fallu, à la suite des troubles de Jaffa, arrêter l'immigration juive. A la grande indignation des indigènes, la Palestine voyait débarquer une population nouvelle pénétrée des doctrines moscovites. En outre la haine qui divise les sionistes et les Arabes menace le nouvel État. Les Arabes musulmans ou chrétiens composent plus des trois quarts de la population et il en est dans le nombre qui ne sont pas hostiles au sionisme. Mais la classe des effendis qui avait l'habitude du pouvoir politique et qui profitait de la domination turque, se montre énergiquement antisioniste. Dans l'Orient si instable, le sionisme est devenu une cause d'agitation dont le monde n'avait pas besoin. Il est caractéristique que dans le discours qu'il a prononcé au Consistoire secret, le Pape, si réservé par tradition sur ces problèmes, ait manifesté l'inquiétude qu'il ressentait de la situation de la Palestine, et si le mot de sionisme ne se trouve pas dans sa harangue en latin, le souci qu'il éprouve est clairement défini.

Enfin nos amis anglais ont inventé avec le panarabisme une aventure des plus risquées. Non seulement nous ne saurions nous y associer, mais il nous appartient de manifester notre défiance et de signaler le danger. Dans le discours qu'il a prononcé sur les affaires d'Orient, M. Winston Churchill a été surtout préoccupé de défendre la politique britannique inaugurée en Mésopotamie en 1920 et de remplir les obligations contractées envers les Arabes. A la vieille politique turque, qui consistait à diviser les Arabes, l'Angleterre a préféré une politique nouvelle qui consiste à organiser leur unité. Elle a l'illusion qu'elle constituera un gouvernement et une armée arabes autonomes qui permettront le retrait des troupes britanniques. M. Winston Churchill fait encore le plus vif éloge de l'émir Fayçal : nous avons les meilleures raisons de garder sur ce point le scepticisme le plus complet, pour ne pas dire davantage, et nous ne pouvons pas oublier de quelle manière l'émir Fayçal s'est comporté à notre égard. Les grands personnages du panarabisme pro-

fitent largement aujourd'hui de l'appui que leur donne l'Angleterre : mais le jour où leurs ambitions seront satisfaites et où leur pouvoir sera solide, ce n'est pas vers les Alliés qu'ils se tourneront, c'est vers les Turcs, si leur intérêt les y incline. Quand M. Winston Churchill parle d'installer l'émir Fayçal comme roi de Mésopotamie à Bagdad, et l'émir Abdullah, autre fils d'Hussein, grand chérif de la Mecque, comme proconsul britannique en Transjordanie, il trace un programme personnel ; il est bien éloigné de définir les lignes essentielles d'une politique commune des Alliés en Orient.

La paix avec la Turquie suppose un accord préalable de l'Angleterre avec la France : c'est pourquoi à la suite du travail d'idées qui s'est accompli depuis quelques semaines, lord Curzon est venu à Paris reprendre les entretiens franco-anglais qui étaient en somme interrompus depuis le discours un peu véhément prononcé par M. Lloyd George le 13 mai dernier. Ces entretiens seront, il est vraisemblable, suivis d'une convocation prochaine du Conseil Suprême, où l'Italie sera elle aussi présente. C'est un peu avant cette époque que l'Angleterre réunit une autre conférence qui a pour elle une importance capitale, la Conférence impériale où sont représentés les Dominions. Depuis longtemps, les Dominions sont majeurs : mais l'opinion britannique s'en est mieux rendu compte depuis la guerre. Elle sait que les Dominions ont montré qu'ils connaissaient l'étendue de leurs devoirs, il est naturel qu'ils veuillent aussi connaître l'étendue de leurs droits. L'Angleterre réunit la Conférence impériale pour une libre délibération à un moment où elle a dans le monde beaucoup de sujets de préoccupation et où elle est à la veille de renouveler son traité avec le Japon. Elle est attentive à maintenir les liens qui tiennent rassemblées toutes les nations de l'Empire, en les rendant au besoin plus souples. Elle est attentive en même temps à s'assurer la collaboration de ses Alliés. Nous avons déjà beaucoup causé avec elle : mais il nous est arrivé aussi de causer directement avec l'Allemagne en ces derniers temps, et d'entrer en conversation avec les États-Unis. Rien de ce que nous avons cru devoir faire pour servir nos intérêts n'a certainement échappé à l'Angleterre, et elle a jugé le moment venu de reprendre

avec nous un entretien que les événements rendaient indispensable. Nous espérons que les représentants de la politique française comprendront la nature des circonstances présentes et sauront faire valoir nos droits avec une courtoise fermeté. Si nous avons besoin de l'Angleterre, elle a tout autant et même davantage besoin de nous.

Il est au moins une idée claire dans les projets des Alliés, c'est qu'ils désirent une paix effective avec la Turquie. Mais il ne suffit pas de la désirer pour l'obtenir, et dans une tractation avec des Orientaux, notre désir même risque de nous desservir. Le problème est d'autant plus difficile à résoudre, qu'on ne peut fonder de grand espoir sur la solidité d'une paix conclue avec les nationalistes d'Angora. L'exaltation et la mégalomanie des Kemalistes sont en elles-mêmes opposées à toute possibilité d'un accord sérieux. Le nationalisme ottoman tend au fond à l'élimination de tous les éléments européens matériels et moraux ; il est l'allié des Soviets contre l'Occident ; il excite le fanatisme contre les Européens ; il aspire à une Turquie complètement indépendante et se passant des puissances occidentales. L'intransigeance des Kemalistes n'a de limite que celle qu'inspirent les inquiétudes sur leur propre force ou les manœuvres pour désunir les Alliés. Pour conclure un accord qui compte, c'est avec Constantinople qu'il faudrait traiter, et par conséquent il faudrait que Constantinople fût en relations suffisantes avec Angora. Rien ne prouve que cette condition soit réalisée. La paix avec la Turquie est fort désirable, mais on ne peut vraiment se faire d'illusion sur la facilité que les Alliés auront à l'établir.

Ce que l'on peut cependant, et ce que l'on doit dès aujourd'hui, c'est fixer les lignes essentielles de la politique la plus conforme à l'intérêt national. Dans les entretiens qui ont eu déjà lieu entre Londres et Paris et dans ceux qui auront encore lieu, c'est d'un examen général qu'il faut partir, c'est à un accord anglo-français qu'il s'agit d'aboutir. L'Angleterre, elle, dès qu'il s'agit de l'Orient, a une très ancienne idée qu'elle considère comme essentielle à ses intérêts : elle songe à la route des Indes ; elle veut le contrôle terrestre

des voies qui conduisent aux fleuves mésopotamiens et à Mossoul ; elle a besoin de sa sécurité sur l'Euphrate. Tel est le fait, dont nous avons à tenir compte. Et nous aussi, nous devons savoir ce que, de notre côté, nous voulons et ce que nous pouvons en Orient. Tout le monde dans notre pays est d'accord pour affirmer que nous avons des traditions et des intérêts dans le Levant, que notre activité et notre influence y sont à la fois d'ordre moral et d'ordre économique. Mais l'heure est venue pour nous de bien définir les meilleurs moyens de les continuer et de les servir.

Or nous avons passé depuis quelques années par une série de projets et une série d'accords. Il est inutile d'en refaire l'histoire complète et de revenir sur le passé. Il suffira de rappeler qu'en 1916 le gouvernement français avait conclu avec ses Alliés des accords relatifs aux questions orientales auxquels dans la suite nous avons renoncé. Ces accords, quelle qu'ait été leur valeur en eux-mêmes, avaient un grand mérite : ils constituaient des possibilités pour l'avenir ; ils donnaient à notre pays des positions conformes à son passé, ils étaient des gages qui pouvaient rendre la paix plus productive. Au cours des négociations qui ont eu lieu depuis 1916, ces accords ont disparu, et on a pu se demander à un certain moment si la France garderait quelque chose sur ces rives méditerranéennes d'Asie Mineure, où elle a joué un rôle depuis si longtemps. En avril 1920, le Conseil Suprême de San Remo a décidé que la France aurait le mandat sur la Syrie, non sur la Syrie qui va géographiquement du Taurus à l'isthme de Suez, mais sur l'étroite bande de littoral qui va de Tyr au fleuve Djihoun. Nous avons perdu sans compensation la bande du Taurus, Mossoul, la Cilicie; nous avons gardé cependant une région soumise à l'influence française où notre langue est parlée et où notre prestige est ancien.

Il nous était impossible de ne pas accepter le mandat qui nous était proposé : mais il y a manière de l'exercer. Tout en continuant notre action partout où nous avons coutume de l'exercer, c'est à nous de connaître où il faut porter notre effort principal. Il y avait en Orient deux grands sujets d'attention pour nous : Constantinople et Jérusalem. Pour ce qui est de Jérusalem, où en vérité la tradition avait marqué

notre place, nous n'y sommes pas et c'est à l'Angleterre que doit être donné le mandat sur lequel la Société des Nations aura à se prononcer. Mais pour ce qui est de Constantinople, ce n'est pas seulement le centre de nos intérêts économiques, c'est un des points sensibles de notre sécurité en Europe. A l'heure où le gouvernement français entreprend une conversation générale avec l'Angleterre sur la politique orientale, son idée directrice doit être d'assurer par la collaboration des puissances occidentales la garde des détroits, qui est une des conditions de la paix générale.

L'expérience sur ce sujet a dû suffisamment nous instruire. Si l'empire ottoman a provoqué lui-même son écroulement en laissant faire la poignée de dirigeants qui l'ont allié et sacrifié à l'Allemagne, nous savons ce que nous a coûté, à nous, l'accord des forces germaniques et des forces turques. La perte des détroits, et les communications établies entre la Turquie et la Bulgarie ont prolongé la guerre de plusieurs années, et causé la mort de millions d'hommes. La France considère avec raison que sa sécurité est sur le Rhin ; l'Angleterre juge qu'une des conditions de sa sécurité se trouve sur la route des Indes. Pour l'une et pour l'autre, il y a aussi une nécessité à avoir le contrôle des détroits, à les garder avec des forces suffisantes et à comprendre que cette mission ne doit pas être pour elle une occasion de rivalité, mais une occasion de services réciproques, et de solidarité dans un intérêt supérieur. Si d'aventure les nationalistes turcs arrivaient à occuper les détroits, ce serait un coup désastreux pour la politique européenne. Dans cette région stratégique, l'une des plus importantes du monde, les Alliés doivent efficacement monter la garde. C'est là qu'il s'agit de manifester la force occidentale, et ainsi se trouvera facilitée l'œuvre que nous pourrons accomplir sur d'autres points de l'Orient. La politique française peut avoir en ces circonstances une action capitale, et tel est le point sur lequel elle doit porter ses efforts.

Au contraire, en ce qui concerne la Syrie, elle doit tendre le plus rapidement possible à réduire le mandat à sa plus simple expression, et à diminuer nos dépenses en hommes et en argent. Il est entendu que nous évacuerons la Cilicie,

sur laquelle nous n'avons d'ailleurs aucun mandat : mais nous devons aussi mettre la Syrie à même de s'administrer toute seule et pouvoir en retirer nos fonctionnaires et nos troupes. La question des voies et moyens, la question du moment précis où ces décisions seront prises est laissée à l'appréciation du gouvernement. Mais sur l'objet à atteindre il ne doit pas y avoir d'équivoque. Nous sommes obligés de nous mettre en face de notre situation telle qu'elle est : nous ne pouvons pas rester en Syrie dans les conditions où nous y sommes actuellement. Le nombre d'hommes que nous y entretenons et le sacrifice d'argent qu'elle réclame est au delà de nos forces. Nous avons la Tunisie, l'Algérie et le Maroc : c'est là qu'est notre position méditerranéenne. En Syrie nous devons résolument nous occuper de réduire nos dépenses et nos contingents

La forme du mandat est souple et nous permet de ramener à ce qu'elle doit être notre intervention. C'est quelque chose de nouveau dans le droit des gens que le mandat : il ne suppose ni l'administration directe ni le protectorat. Le rôle que nous avons assumé consiste à être le conseiller d'un État indépendant. Est-ce bien ainsi que nous l'avons compris? La vérité est que nous nous sommes laissé prendre dans un engrenage militaire et financier. La relève des Anglais par les troupes françaises en septembre 1919 avait amené la constitution d'une armée française du Levant qui comptait 34 bataillons, 12 escadrons et 18 batteries, sans compter les escadrilles, les compagnies des chars de combat et les services. Mais dès le mois de décembre 1919, les troubles provoqués par l'émir Fayçal éclataient, et il fallait renforcer nos effectifs. Ce renforcement, comme il arrive régulièrement en pareilles circonstances, était bientôt suivi d'un autre, si bien que l'armée française du Levant a été portée peu à peu de 45 000 hommes à 70 000 et que ce chiffre est dans doute un peu dépassé aujourd'hui. Les opérations contre Fayçal ont donné les résultats escomptés ; la Syrie est pacifiée ; l'entrée du général Gouraud à Beyrouth au mois de septembre dernier a marqué le commencement d'une ère nouvelle. Mais comme il y a encore du côté de la Cilicie, sur les confins nord de la Syrie, des incidents et des troubles,

comme on prend des précautions comme on déclare qu'on ne peut réembarquer les troupes que dans des conditions favorables à notre prestige, le moment où il paraîtra opportun de nous dégager demeure incertain ; c'est à le saisir que le gouvernement doit s'appliquer.

Notre administration en Syrie est de même mal conçue. Les idées bureaucratiques de Paris qui ont prévalu ont eu pour résultat l'envoi de toute une armée de fonctionnaires qui se superposent à l'administration locale et qui est coûteuse jusqu'à l'exagération. Dans un pays comme la Syrie qui vient d'être affranchi de la domination turque, qui est fier de son indépendance, et à qui nous prétendons faciliter l'apprentissage de la liberté, c'est une erreur fâcheuse que d'apparaître sous l'aspect d'une bureaucratie plus nombreuse qu'utile, et qui ne compte pas que des éléments de première qualité. Il y a 500 fonctionnaires pour exercer un mandat qui n'en demanderait pas beaucoup plus de 20. Quand on compare les conditions où a été organisée jadis la Tunisie, les conditions où est organisée le Maroc, on est obligé de conclure que nous avons compris notre mandat d'après une conception tout à fait excessive. C'est au budget de la France en effet que ces dépenses incombent : on ne peut en grever le budget de la Syrie, et il ne serait pas heureux de faire coïncider notre présence avec un accroissement de ses charges. La Syrie d'ailleurs n'est pas un pays riche ni prospère : il faudra du temps pour y faire revivre la culture ruinée par le régime turc, et l'émigration cause des ravages dans les villes et dans les campagnes. En quatre années la Syrie nous a coûté environ deux milliards et demi : il suffit de citer ce chiffre pour indiquer où doit tendre notre politique.

Nous devons comprendre notre mandat d'une autre manière, et c'est bien assurément cette seconde conception qui est dans l'esprit du général Gouraud et de ses collaborateurs directs. Il s'agit d'assainir et d'améliorer l'administration locale, non de faire de l'administration directe ; il s'agit d'assister et d'orienter les agents syriens par une surveillance discrète ; il s'agit de gagner la confiance de la population, qui attend de nous plus d'ordre et de justice, et de conquérir les intelligences et les cœurs. C'est par l'enseigne-

ment, adapté au pays, c'est par l'organisation des travaux publics, c'est par les œuvres d'hygiène et de médecine que nous exercerons notre influence. Nous réussirons ainsi à conduire la Syrie à l'état d'autonomie qu'elle souhaite elle-même, et qui lui permettra de s'administrer et de se garder. Nous ne sommes que les mandataires de la Société des Nations, notre intérêt est de montrer, dès l'an prochain, comment nous avons rempli notre mandat et de nous libérer le plus rapidement possible des charges qui pèsent trop lourdement sur notre budget.

Dans les entretiens qui sont engagés avec nos amis anglais, nous examinerons en commun la situation difficile de nos deux pays en Orient, et si la convention s'étend à d'autres sujets, nous n'oublierons pas qu'ils sont indépendants les uns des autres. Il n'y a pas de relation entre le problème de la Haute-Silésie et les nationalistes turcs. En Orient, l'essentiel de la politique européenne est la garde des Détroits. Nous ne nous laisserons entraîner à aucune aventure. Notre règle est simple : reprise de la politique d'amitié traditionnelle avec la Turquie, dès qu'elle sera possible ; pas d'extension de notre action militaire; pas de prolongation de notre occupation en Syrie ; pas de combinaison qui mène à des interventions orientales ; pas de système de compensation qui risque de coûter le sang d'un seul soldat français.

X. X. X.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, *85bis, Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe)*

Le Gérant : ED. PAUPHILET.

LIVRES NOUVEAUX

LE CAMÉLÉON
par **Johan Bojer.**
Traduction de La Chesnais.

Andreas Berget, fils de pauvres paysans, est possédé par le désir de renouveler incessamment sa personnalité. Il a la curiosité intense de la vie des autres, de leurs tics, de leurs expressions et une étonnante facilité pour s'assimiler non seulement leur aspect externe, mais encore toute leur vie intérieure. Comédien durant quelque temps, il renonce à ce métier pour lui trop facile. Il a besoin du véritable théâtre : celui de la vie, et, successivement, on le voit avec un étonnant esprit de création apparaître en maintes et maintes villes sous un aspect différent : ici pasteur, là ingénieur ou commerçant. Si, comme garçon de banque, il touche de fausses traites, c'est moins pour accomplir un vol que pour « présenter son œuvre au plus rigoureux de tous les critiques ». Il s'est en effet grimé pour apparaître sous l'aspect d'un employé connu depuis vingt-cinq ans par le caissier. Sans doute la police serait-elle incapable de saisir un tel « caméléon », si, sous un nouveau personnage, il n'inspirait un amour violent à une jeune fille. A partir de ce jour sa faculté de transformation s'émousse. Il a en effet un rôle favori, celui où il fut aimé. Il est donc arrêté et le livre se termine par la plus admirable et la plus troublante confession qu'on puisse imaginer.

Les lecteurs de la *Puissance du mensonge* sentiront aisément par quels liens secrets l'œuvre magistrale qui nous est offerte aujourd'hui se trouve rattachée aux productions antérieures de Bojer. *Le Caméléon* est un roman profondément original et puissant qui met en relief un des côtés les plus mystérieux et les plus troublants de la nature humaine.

LA PRIÈRE SUR L'ENFANT MORT
par **Jane Catulle-Mendès.**

Ce livre a été écrit « pour ajouter les pleurs des mots aux pleurs du sang, aux pleurs de l'âme ». Entre tous ceux qui s'inspirent de la douleur maternelle, il est sans aucun doute l'un des plus émouvants, et cela en raison même de sa frémissante personnalité. Parce qu'une mère y a raconté jour à jour, et détail par détail, sa souffrance, qu'elle a tenu un journal cruellement précis de ses angoisses et de son désespoir, toutes les mères s'y reconnaîtront; elles y retrouveront leur propre martyre. *La Prière sur l'Enfant mort* c'est le monument d'un deuil parmi les deuils innombrables de la guerre, mais elle les évoque tous à la fois, par l'émotion infinie qui s'en exhale.

LE SCEPTRE D'OR
par **Paul Margueritte.**

Un tel roman ne se raconte pas, et il se résume encore moins. C'est un vaste tableau, aux aspects multiples et changeants où la grandeur de l'amour et les pires vilenies du crime sont mises en scène de façon pathétique. Pour peupler la scène et pour animer le drame, passent devant nos yeux des types d'humanité moyenne et des originaux singuliers. Tous, braves gens ou détraqués, vivent de la même vie grouillante et ardente. Et l'ensemble, où s'entre-croisent les trames de dix romans possibles, se déroule, avec une vivacité étincelante, devant le lecteur parfois un peu étonné seulement de la richesse d'imagination de l'auteur.

MARCELLE
par Madame **Démians d'Archimbaud.**

Ce roman expose une intéressante situation psychologique.

Madame Salter, après la mort de son mari, officier de carrière, tué à la guerre, a concentré toute son affection sur sa fille. Aussi voit-elle avec désespoir celle-ci s'éprendre du jeune lieutenant François de Chablay. Pour cet homme la mère conçoit une jalousie et une haine violentes. Elle ne peut toutefois empêcher le mariage, conclu au cours d'une convalescence de l'officier. Par la suite pourtant un sentiment maternel moins exclusif reprend le dessus et l'auteur nous le montre tout près de triompher, lorsque parvient la nouvelle de la mort de François tombé au champ d'honneur. On goûtera la peinture de sentiments puissants dont l'évolution nous est habilement dépeinte avec une exacte précision et un délicat sentiment des nuances.

LES PAVOTS MYSTIQUES
par **Jean Bertheroy.**

C'est l'histoire d'une femme déçue par l'amour durant ses jeunes années, en qui cette déception a fait naître un trouble général plus moral encore que physique. Pour en triompher, elle se retire dans un couvent, et bien vite elle y trouve la paix, sans y rencontrer cependant la Foi. Puis cette paix la transforme tout entière, et, comme les religieuses qui l'environnent, elle subit l'impérieuse influence de ce calme souverain : elle devient tout amour, et, quand elle meurt, c'est au milieu de la communauté qu'elle reçoit le viatique des croyants. Son histoire est contée sur le ton calme et gracieux qui convient. Et c'est, dans la tonalité un peu effacée des anciens vitraux, un récit mystérieux et prenant.

L'ILOT PARADIS
par **Pierre de Kadoré.**

L'isolé volontaire de l'îlot Paradis pourrait être de la lignée des René et des Oberman, si son aventure ne se terminait par un bonheur qui semble complet. La seconde partie de son histoire, que nous conte avec quelque verve M. Pierre de Kadoré, nous montre que ce solitaire romantique s'était trompé de vocation et devait mourir dans la peau d'un bourgeois confortable : le héros lui-même déclare que ses mémoires, qui constituent la première partie du livre, sont des futilités sans importance et il est le premier à en rire. Ces mémoires, écrits dans le mode solennel et parfois emphatique, nous apparaissent finalement comme la seule trace subsistante d'une névrose de jeunesse. Mais il est curieux qu'un aussi mince tableautin ait pour cadre le Pacifique, lequel est singulièrement à la mode cette année.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : 4 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.